

Delly

# La jeune fille emmurée



**BeQ**

Delly

# **La jeune fille emmurée**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 341 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

*Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :*

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

# **La jeune fille emmurée**

Édition de référence :  
Librairie Jules Tallandier, 1967.

## I

Les vitres ruisselantes d'une pluie fine, serrée, tenace, ne laissaient pénétrer qu'un jour terne dans la grande salle à manger, toujours un peu obscure. Une pénombre enveloppait les dressoirs de bois sombre, le massif buffet garni de vieilles faïences, les tableaux, paysages signés de noms connus, qui ornaient les murs couverts d'une tapisserie ancienne. Seule, une petite table, placée tout près d'une des fenêtres, voyait arriver à elle une clarté à peu près suffisante.

Du moins, la jeune fille assise là s'en contentait pour travailler. Sa tête demeurait penchée sur le linge qu'elle reprisait et l'on ne voyait d'elle que son buste mince, une nuque blanche, de fins cheveux soyeux, blond argenté, formant un nœud épais et partagés en bandeaux sur le devant. Les mains qui maniaient l'aiguille étaient petites et bien faites, mais brunies, un peu

durcies même, comme celles d'une ménagère.

Le silence, dans cette rue parisienne quelque peu retirée, était troublé seulement, à de rares intervalles, par le passage d'une voiture ou de piétons dont les pas claquaient sur le sol mouillé. Dans l'appartement lui-même, rien ne venait le rompre.

Mais, soudain, une porte fut ouverte et sur le seuil parut une femme de belle taille, un peu forte, vêtue de soie noire. Son épaisse chevelure foncée, légèrement grisonnante, formait des bandeaux sur le front haut, d'une pâleur un peu ivoirée, comme le visage aux traits fermes, trop accentués, mais dénotant pour l'observateur une dure énergie. Les yeux bleus au regard froid, impérieux, n'étaient pas faits pour démentir cette impression qui rendait peu sympathique M<sup>me</sup> Norand-Valentina dans le monde des lettres, où elle était considérée comme une romancière d'un rare, mais amer et âpre talent.

– Annabel !

La voix brève, métallique, résonna dans le silence de la grande salle. Lentement, la tête

blonde se leva et des yeux d'un beau bleu-violet se tournèrent vers la porte.

– ... Annabel, nous partirons dans huit jours pour Maison-Vieille. Tenez-vous prête.

La jeune fille répondit avec une morne tranquillité :

– Bien, grand-mère.

Puis, de nouveau, elle baissa la tête sur son ouvrage.

M<sup>me</sup> Norand quitta la pièce, en refermant la porte d'une main ferme, un peu brusque. Mais une minute après, cette porte se rouvrait silencieusement pour laisser passer une mince et grise personne qui se glissa, telle une ombre, jusqu'à la travailleuse.

– Quelle folie, Annabel ! Est-il vraiment raisonnable de repriser avec un jour pareil ? Cela n'a rien de pressé, voyons !

L'arrivante employait la langue anglaise. Elle avait une voix grêle qui s'associait à sa petite et maigre personne légèrement contrefaite, à sa figure menue dont la peau restait lisse, malgré la



cinquantaine. Le regard inexpressif révélait l'insignifiance de miss Steverson et sa bonté molle, si vite dérivée vers la lâcheté.

L'aiguille fut arrêtée dans son mouvement et un jeune visage se tourna vers l'arrivante. Il était fin et charmant, d'une blancheur délicate, – trop délicate même, car elle dénotait une santé affaiblie, comme d'ailleurs l'amaigrissement des traits. Un regard triste et froid se posa sur la vieille demoiselle, tandis qu'Annabel répondait de sa voix morne :

– Je suis très pressée, au contraire, tante Grâce... maintenant surtout.

– Vous faites allusion au départ pour Maison-Vieille, sans doute ? M<sup>me</sup> Norand vous a prévenue ?

Annabel inclina affirmativement la tête. Maintenant, ses mains étaient croisées sur son ouvrage, et elle regardait distraitement les minuscules ruisseaux serpentant le long des vitres.

Miss Steverson s'assit près d'elle. Au premier

abord, on ne découvrait aucune ressemblance entre cette figure au profil de mouton et la jolie fille dont la physionomie avait tant de finesse, de délicate beauté. Cependant, à l'examen, il était possible de trouver chez l'une et l'autre quelques traits identiques, comme par exemple la forme un peu longue du visage ; puis encore la nuance de cheveux, ce blond pâle si terne sur la tête de la tante et qui, sur celle d'Annabel, prenait une si charmante teinte argentée.

– Êtes-vous contente ? Vous aimez mieux Astinac que Paris, n'est-ce pas ?

Annabel resta un moment sans répondre, le visage toujours tourné vers la fenêtre. Le crépuscule commençant l'enveloppait d'une ombre mélancolique. Enfin, elle répondit de cette même voix lente, un peu morne :

– Oui, peut-être... J'aime la campagne...

Elle s'interrompit et son regard froid s'éclaira légèrement pendant quelques secondes.

– ... Puis il y a du soleil de l'air, des fleurs, tandis qu'ici...

Elle montrait la rue, la perspective des toits sans fin, des maisons sans caractère, et le ciel maussade de cette soirée de mai.

– Oui, les promenades seront plus agréables là-bas. Moi aussi, je suis contente d’y aller, car je n’aime guère Paris, décidément... Allons, laissez votre ouvrage, Annabel. Ne pouvez-vous vous reposer un peu ?

– Non, il faut maintenant que je mette le couvert.

– Vous avez le temps ; il n’est que sept heures.

Mais Annabel se levait. Elle avait une taille élancée, presque trop mince, car elle ployait comme une tige frêle sous le poids de quelque lassitude physique ou morale dont semblaient aussi témoigner ses mouvements lents, un peu indolents.

Elle rangea son ouvrage et, par un long couloir, gagna la cuisine. Une corpulente vieille femme s’occupait du dîner, en gourmandant une fillette ébouriffée qui battait des œufs dans un saladier.

– Ah ! mademoiselle, venez donc me tourner un moment cette sauce, pendant que je mets le poisson à cuire.

Sans un mot, Annabel prit des mains de la vieille femme la cuiller et se mit à tourner lentement, d'une main experte, l'onctueuse sauce rousse.

La cuisinière n'avait pas eu un remerciement. Après cela, elle demanda un autre service à la jeune fille, comme une chose habituelle et sur un ton qui était presque de commandement. Puis apparut un vieux domestique, lui aussi nanti d'un bel embonpoint, qui annonça :

– Mademoiselle, une des lampes du lustre est brûlée.

– C'est bien, j'y vais, Martin.

La cuisinière, à cet instant, adressait une dure observation à l'enfant qui venait de laver des verres dans une terrine :

– Fichue maladroite ! Est-ce essuyé, ça ? Eh ! tu ferais mieux d'apprendre à travailler convenablement, plutôt que de traîner devant les

magasins quand on t'envoie faire une course !

Annabel, au passage, jeta un mélancolique regard sur la fillette pâle, quatrième enfant d'un petit artisan qui en avait neuf.

– Elle n'a pas tant de distractions, la pauvre, dit-elle à mi-voix. Vous pourriez lui pardonner cela, Mélanie.

La vieille femme grommela :

– Des distractions !... Est-ce que j'en ai, moi ? En voilà des histoires !

Annabel songea : « Vous n'avez pas quinze ans... ni même dix-huit, comme moi. » Mais elle ne répliqua rien. De son pas silencieux, un peu lent, elle retourna à la salle à manger. Martin avait apporté un escabeau. Annabel en gravit les degrés et prit l'ampoule que lui tendait d'une main le domestique, tandis que de l'autre il tenait une bougie pour éclairer la jeune fille. Quand celle-ci eut remplacé la lampe, il alla ouvrir l'interrupteur et la grande salle à manger se trouva éclairée en partie, les extrémités restant dans une sorte de pénombre.

À ce moment, on sonna. Martin s'en alla vers la porte d'entrée. Annabel demeurait sur l'escabeau, regardant une lampe qui lui semblait éclairer plus faiblement. Elle entendit une exclamation du vieux Martin :

– Ah ! M. Marnel !

Une voix masculine, sonore et gaie, répondit :

– Mais oui, mon bon Martin ! Je suis presque un revenant, hein ?

Le domestique avait laissé la porte de la salle à manger ouverte, de telle sorte qu'Annabel se trouvait en pleine lumière devant l'entrée de l'appartement. Son regard indifférent effleura la silhouette de l'arrivant, un homme petit et sec, aux cheveux gris clairsemés.

Martin ripostait :

– Dame, nous nous demandions si Monsieur reviendrait jamais par ici. Depuis presque cinq ans qu'on ne l'avait vu...

– Mais oui, cinq ans, c'est vrai... Vous travaillez donc encore, Martin ? Je pensais que vous aviez pris votre retraite ?

– Non, et Mélanie non plus. Nous sommes toujours les seuls serviteurs de M<sup>me</sup> Norand et Monsieur pourra juger que le service ne marche pas mal encore.

– Ah ! Mélanie est là aussi ? Tant mieux, car j’espère qu’elle est toujours la fine cuisinière d’autrefois.

Tout en parlant, l’arrivant dirigeait son regard vers la salle à manger. Quelque surprise y passa, à la vue de la jeune fille, vêtue d’une grande blouse à petits carreaux. Rencontrant celui des beaux yeux calmes, sans curiosité, l’étranger souleva son chapeau. Une légère inclination de tête lui répondit. Mais, déjà, Martin ouvrait une porte en annonçant :

– M. Marnel.

M<sup>me</sup> Norand, assise devant son bureau, eut une légère exclamation. Elle se leva et vint au visiteur, les deux mains tendues.

– Vous, mon ami ? Quelle surprise !

Il y avait, en son accent, un vif contentement et sa froide physionomie s’éclairait un peu.

– N’est-ce pas, Sylvie ? Je suis toujours le même, aimant à tomber, sans crier gare, sur le dos de mes amis. Vous me l’avez plus d’une fois reproché, mais je suis incorrigible, voyez-vous.

– Il faut bien vous prendre tel que vous êtes, Félicien. Je n’en suis pas moins très heureuse de vous revoir. Il y a si longtemps ! Et vous m’avez donné bien peu de vos nouvelles. Mais je ne vous en veux pas, sachant que vous détestez écrire. Asseyez-vous, nous aurons le temps de parler un moment, avant l’arrivée de mes invités. Car c’est aujourd’hui mon dîner hebdomadaire.

– Ah ! bon. Moi qui espérais passer une bonne soirée tranquille avec vous !

– Vous viendrez déjeuner demain, ou dîner, à votre choix. Ce soir, vous verrez votre vieil ami Barey, votre belle ennemie Marie-Claire Janvier...

– Hum ! Belle, elle ne doit plus l’être tellement, depuis le temps !

– Vous en jugerez. Il y aura aussi Charles Berger, Ludovic Dorange...



Félicien Marnel s'était assis dans un confortable fauteuil de velours, en face de son hôtesse. Il jetait un coup d'œil autour de lui, sur la grande pièce garnie de meubles datant du premier Empire, héritage d'un aïeul de M<sup>me</sup> Norand. Tout, ici, restait semblable à autrefois. L'ensemble était sévère, très froid sans un bibelot. Seules, deux roses trempaient dans un vase de cristal.

Sur le bureau, garni de beaux cuivres anciens, des papiers, des livres étaient soigneusement rangés.

– Vous travaillez toujours, Sylvie ? J'ai lu vos dernières œuvres et, soit dit sans flatterie, je les ai trouvées supérieures aux précédentes, littérairement parlant. Mais quel désenchantement chez vos héros ! Quel scepticisme désespérant !

M<sup>me</sup> Norand leva légèrement les épaules.

– C'est la vie, dit-elle froidement. Du moins, je la vois ainsi. Un semblant de bonheur, parfois, et puis tant de souffrances... tant de souffrances...

La voix brève fléchit un peu.

– ... Et la tombe, la fin de tout. Plus rien, plus rien...

La bouche se crispait en un rictus qui donna à cette physionomie de femme une expression d'amertume infinie.

Une surprise apitoyée parut dans le regard de Marnel, un franc et bon regard d'homme loyal, intelligent et finement observateur.

– Quoi, Sylvie, pauvre amie ?... Votre âme ne s'est-elle pas apaisée ?

– Apaisée ? Pourquoi le serait-elle ? J'ai perdu toute raison de vivre, vous le savez.

– Mais vous aviez quelque croyance, autrefois ? Vous...

Un geste sec de la main longue et fine l'interrompt :

– Rien, je n'ai plus rien. Laissons ce sujet, mon ami, et parlons plutôt de vous. Êtes-vous satisfait de vos interminables randonnées à travers le monde ?

– Enchanté, mais un peu las. Je sens le poids de mes soixante-cinq ans, Sylvie, et je crois que, cette fois, je vais prendre mes invalides dans ma petite maison de Bellevue.

– Ah ! j’en suis heureuse ! Nous vous verrons souvent, pour compenser le temps perdu. Et, tout d’abord, je vous invite à venir passer quelque temps dans mon vieux logis de Corrèze. Je pars la semaine prochaine et j’y demeurerai jusqu’en octobre.

– Eh ! je ne dis pas non ! Cela me fera plaisir de revoir Maison-Vieille, où nous avons fait autrefois de si bonnes parties. Nous nous entendions bien pour les jeux bruyants, tout en nous disputant assez souvent. Vous aviez déjà un caractère assez entier, ma bonne amie, et il était difficile de vous faire céder quand vous aviez décidé quelque chose. Je me souviens des punitions que votre père vous infligeait et qui vous ancrèrent encore plus profondément dans votre résolution.

Marnel considérait pensivement, tout en parlant, le visage couleur de pâle ivoire, les rides

au coin des yeux, le pli amer de la bouche. Où était-elle, la belle Sylvie d'autrefois, la brune Sylvie si vive, si ardente, qui s'élançait dans la vie avec tant d'allégresse ? Il ne restait qu'une femme vieillie, âprement désenchantée, mais orgueilleuse toujours, comme l'était la fillette, la jeune fille, la jeune femme heureuse, comblée par l'amour, et la mère...

La mère de Lucienne, cette charmante petite créature choyée, idolâtrée. Oui, Sylvie avait été une mère follement idolâtre. Veuve, après de dures désillusions conjugales, elle avait reporté toutes ses puissances d'amour sur cette unique enfant. Les caprices de celle-ci étaient une loi pour M<sup>me</sup> Norand. Lucienne, très jolie, gâtée, devenue futile et ne recherchant que le plaisir, menait sa mère dans tous les endroits à la mode. Puis elle s'était éprise d'un jeune Anglais, riche, beau garçon, mais de moralité médiocre. Malgré M<sup>me</sup> Norand, elle l'avait épousé. Vite déçue, elle avait mené de plus belle une vie mondaine à outrance qui, sa santé délicate aidant, la conduisit en quelques années à la tombe.

Absent alors, Marnel n'avait pu que conjecturer ce que pouvait être la douleur de Sylvie. En la revoyant, quelques mois plus tard, il avait trouvé une femme vieillie, aux traits durcis, qui jamais plus n'avait parlé de sa fille disparue. C'est alors que dans ses œuvres était apparue cette note amère, désenchantée, encore accrue dans les dernières venues.

M<sup>me</sup> Norand, d'une main distraite, dérangeait quelques papiers sur le bureau. L'évocation des années de jeunesse, faite par son ami d'enfance, avait amené une ride plus profonde à son front. Marnel le remarqua et, voulant changer de sujet, dit en souriant :

– Vous avez donc encore vos vieux domestiques ? Comment arrivent-ils à assurer votre service ?

– Oh ! cela va à peu près. Ils sont aidés, d'ailleurs.

– Ah ! comme cela, en effet... Je viens d'apercevoir dans la salle à manger une jolie personne blonde. Est-ce une demoiselle de compagnie, une secrétaire ?

La bouche de M<sup>me</sup> Norand eut une légère crispation.

– C’est ma petite-fille.

La réponse tomba très brève, glacée.

– Ah ! oui... la fille de cette pauvre Lucienne. Je n’y pensais plus... C’est vous qui l’avez élevée ?

– C’est moi... Écoutez, Marnel, puisque nous sommes appelés à nous voir souvent, puisque vous partagerez mon existence pendant quelque temps à Maison-Vieille, il faut que je mette dès maintenant pour vous les choses au point.

Elle s’interrompit un moment. Ses lèvres tremblèrent légèrement. Mais ce fut d’une voix ferme qu’elle reprit :

– Vous savez, mon ami, combien j’ai aimé ma fille. J’avais mis toute ma joie en cette enfant. Mais, par elle, j’ai été terriblement déçue. Au moment de son mariage, elle ne m’a pas ménagé les preuves de son égoïsme, de son manque de cœur. Néanmoins, j’ai tout supporté d’elle, toutes les pires amertumes. Pendant la maladie qui

devait se terminer par la mort, elle me dit un jour : « C'est toi qui m'as amenée là. Si tu ne m'avais pas tant gâtée, j'aurais été plus sérieuse, je ne me serais pas tuée dans cette existence de plaisirs. »

Les lèvres tremblèrent plus fort, durant quelques secondes. Le bleu encore vif des yeux s'assombrissait, devenait presque noir. Dans la voix passait un sourd brisement.

– ... Ce qu'elle a pu dire ensuite pour essayer de réparer ces atroces paroles ne compte pas. Car ce reproche était mérité, je l'ai reconnu. Oui, je l'avais trop aimée, trop gâtée ; j'avais fait d'elle une idole, mon univers. Mais la terrible leçon devait me servir. Annabel restait, à cinq ans, complètement orpheline, son père ayant péri peu auparavant dans un accident d'automobile. C'est moi qui l'ai élevée, avec le concours d'une femme que je connaissais de longue date, M<sup>me</sup> Baur. Vous devez vous en souvenir ?

– Oui, la veuve d'un médecin, une sèche, disgracieuse personne, assez peu intelligente, en outre.

– Elle l’était suffisamment pour ce que j’attendais d’elle. Car je voulais faire d’Annabel tout le contraire de Lucienne. Puisque j’avais trop aimé ma fille, ma petite-fille ne pourrait me faire ce reproche. Ainsi donc, tout sentiment a été banni de son éducation.

D’après mes directives, M<sup>me</sup> Baury lui a donné une instruction solide, sans lui permettre aucune lecture d’imagination. Elle lui a, surtout, enseigné les sciences ménagères, où elle-même excellait. Quand elle est morte, il y a deux ans, son œuvre était achevée. C’est Annabel qui tient ma maison, qui supplée au service défaillant de mes serviteurs. Elle ignore le monde, qui a tué sa mère, elle est inconnue de mes relations. Sa vie est aussi austère, aussi retirée que celle de Lucienne fut brillante, joyeuse, tout en dehors. Et je n’ai pas d’affection pour elle, Marnel. Je n’ai jamais voulu en avoir, pour n’être pas déçue une fois de plus. D’ailleurs, mon cœur est mort.

M<sup>me</sup> Norand fit encore une pause. Marnel l’écoutait en silence, le cœur serré par une pitié dont il n’aurait su dire si elle s’adressait à l’aïeule



ou à la petite-fille.

– ... Naturellement, toute religion a été bannie de cette éducation. M<sup>me</sup> Baury était une athée ; moi, je le suis devenue aussi.

– Quoi, Sylvie ?

– C'est ainsi. Du reste, pour Annabel, telle que je la voulais, le sentiment religieux aurait pu être une source de luttes, de conflits intérieurs, peut-être d'aspirations vers un impossible idéal. Au contraire, nous l'avons façonnée de telle sorte que le cœur et l'imagination soient contenus chez elle dans les plus strictes limites, qu'elle ait peu de désirs, pas de rêves...

– Mais c'est fou !

Cette fois, Marnel ne pouvait se contenir :

– ... C'est complètement fou ! On n'emmuré pas ainsi une âme, un esprit, on n'empêche pas l'épanouissement d'un cœur...

– Des mots ! des mots ! On fait ce qu'on veut d'une personnalité d'enfant et on prépare ainsi la femme. J'ai causé le malheur de Lucienne par la manière dont je l'ai élevée ; je prépare à sa fille

une vie paisible, sans passions, en la dirigeant sur une voie toute différente. Bientôt, – dans quelques mois, sans doute, – je la marierai à l'un de mes voisins de campagne, homme sérieux, de bonne moralité. Elle sera une excellente maîtresse de maison et une épouse de tout repos...

– Qu'en savez-vous ? Avez-vous donc le pouvoir de pénétrer le fond des cœurs, de savoir ce qui se passe en celui de cette enfant... et bien moins encore ce qui pourrait s'y passer plus tard ? Mon amie, je ne comprends pas qu'une femme de votre intelligence ait agi ainsi ! Un jour, cette âme peut s'éveiller ; de cette cendre dont vous l'avez couverte, une étincelle peut jaillir qui enflammera, détruira tout votre bel édifice.

– Annabel est une nature froide, indifférente. L'imagination, chez elle, a toujours été, en outre, sévèrement bridée. Or, cette folle du logis entre pour une bonne part dans les souffrances, dans les passions humaines. Les besognes ménagères auxquelles je l'assujettis sont, en outre, excellentes pour empêcher le rêve, les

préoccupations sentimentales et autres dans un cerveau de femme.

– Hum ! pas toujours ! En tout cas, ma chère amie, c’est une épreuve terrible que vous tentez là ! Elle peut avoir pour cette enfant des conséquences que vous ne soupçonnez pas.

– Elle n’en aura pas d’autre que d’en faire une bonne épouse, une bonne ménagère, dans une agréable propriété agricole. Je la connais bien et je sais qu’elle sera suffisamment heureuse ainsi... Maintenant, Marnel, parlons un peu de vos voyages. Vous devez en rapporter quantité de documents pour vos futurs ouvrages ?

À ce même moment, dans la salle à manger, Annabel mettait le couvert. Avec des gestes calmes, précis, elle accomplissait rapidement sa tâche. Sur une crédence, elle alla prendre une corbeille remplie de fleurs et revint à la table. Arrivée là, elle demeura un moment immobile, le visage penché vers les roses couleur de rubis et de pâle aurore. Ses lèvres serrées frémissaient, comme les cils blonds, si légers au bord des paupières très blanches. Puis elle releva la tête,

étendit les bras, posa la corbeille sur le napperon central, garni de vieille guipure. Sous la lumière un peu voilée, son visage apparaissait tranquille et froid. Elle rectifia quelques détails du couvert, coupa l'électricité, puis s'en alla vers la cuisine, où la ronchonreuse Mélanie l'accueillit par ces mots :

– Enfin, ce n'est pas trop tôt que vous venez m'aider !

## II

Penchée à la fenêtre de sa chambre, Annabel regardait le torrent qui bondissait au-dessous d'elle, entre les escarpements rocheux. L'aube grise, presque froide, faisait frissonner les épaules amaigries que recouvrait une légère écharpe de laine. Parfois, le regard songeur se levait sur la châtaigneraie qui bordait la rive d'en face. Un peu plus loin, vers l'endroit où un vieux pont enjambait le torrent, s'élevait une maison grise, garnie de rosiers, qu'entourait un charmant jardin fleuri. Un chien aboyait de ce côté ; le chant d'un coq s'élevait, auquel répondaient d'autres, venus du village. C'étaient là, avec le grondement ininterrompu du torrent, les seuls bruits, à cette heure très matinale.

Annabel s'écarta de la fenêtre, parut hésiter un moment, puis, ouvrant la porte, sortit dans le grand corridor dallé sur lequel donnait sa

chambre. Elle descendit le vieil escalier de pierre, longea le vestibule voûté, ouvrit la porte de chêne qui grinça légèrement. Une cour s'étendait au-delà, plantée de marronniers centenaires. Une simple barrière de bois la séparait de la route sur laquelle s'engagea la jeune fille.

C'était une voie assez droite, bordée d'un côté par des prés, de l'autre par le vieux mur enclosant le jardin de Maison-Vieille. Celui-ci s'étendait le long du torrent, jusqu'au pont sur lequel passait la route qui conduisait au village d'Astinac.

Ce fut de ce côté que se dirigea Annabel. Le pont franchi, elle jeta un coup d'œil machinal vers la maison grise, la Vigne-Rouge, comme on l'appelait dans le pays, à cause des magnifiques traînes de vigne vierge qui couvraient à l'automne ses grilles et ses murs. Depuis des années, Annabel l'avait vue inhabitée, délaissée. Mais, maintenant, les volets étaient repeints, les rosiers bien taillés, le jardin très soigné. Annabel se souvint d'avoir entendu la vieille Joséphine, la gardienne de Maison-Vieille, dire à sa grand-mère :

– La Vigne-Rouge est habitée maintenant, madame. C’est un docteur de Paris qui l’a achetée. Du monde bien, je crois. Il est veuf et a pas mal d’enfants.

Aucun intérêt, aucune curiosité, ne se discernaient sur la physionomie d’Annabel, tandis qu’elle regardait au passage ce logis d’aspect attirant – beaucoup plus que la sombre Maison-Vieille. Abandonnant la route qui descendait vers le village, elle prit à gauche un sentier montant à travers une châtaigneraie. Une fraîche humidité venait du sol, des sous-bois mouillés par les pluies persistantes des jours précédents. Annabel serrait contre elle l’écharpe, en frissonnant un peu.

Le sentier, débouchant hors de la châtaigneraie, finissait sur un promontoire rocheux dont l’extrémité surplombait le torrent. La bruyère couvrait le sol ; mais dans cette maigre terre, un hêtre avait trouvé moyen de prendre racine, de prospérer suffisamment pour couvrir de son feuillage une antique chapelle, dédiée à saint Pierre. Elle était à peu près en ruine

et, par ses étroites fenêtres béantes, les oiseaux entraient librement pour y faire leurs nids.

Annabel s'assit contre le portail en ogive, le long duquel grimpaient des liserons. Au pied du promontoire, le torrent, très resserré, bouillonnait furieusement et, peu après, formait une cascade dont le bruit troublait seul le grand silence de l'aube. La lande s'étendait sur l'autre bord et, du promontoire, on la voyait, descendant vers des vallons à demi cachés par les escarpements granitiques ou par les bois touffus. Au-delà, le terrain se relevait, les prairies, sur les pentes, apparaissaient entre les châtaigneraies. Dans l'horizon gris brumeux, se dessinait le premier plan des monts qui, aux jours clairs, prenaient de très délicats tons d'aquarelle.

Annabel tenait les yeux fixés sur l'eau bruyante, bondissante. Cette pâle figure semblait tendue, absorbée en quelque étrange songerie. Que cherchait-elle ainsi, dans cette onde fuyante, la jeune fille sans rêves, sans passions, dont avait parlé M<sup>me</sup> Norand à Félicien Marnel ?

Revoyait-elle ses années de petite enfance,



près d'une mère tendre, mais frivole, qui la laissait trop souvent aux mains des mercenaires ? Ou bien celles qui avaient suivi, sous la dure férule de M<sup>me</sup> Baury ? Années sans joie, sans affection, toutes pareilles. Pas un aliment pour le cœur, pour l'âme, pour l'esprit. Car l'instruction que donnait à l'enfant la sèche gouvernante était soigneusement élaguée de tout ce qui pouvait émouvoir ou faire penser. Des dates, des faits, des formules. Au-dessus de tout, le travail manuel, poussé jusqu'à la fatigue, pour mater l'esprit, au cas où celui-ci aurait eu la tentation de se rebeller.

La vie d'Annabel, c'était cela, depuis treize ans.

Les embruns de la cascade toute proche arrivaient jusqu'à la jeune fille. Elle frissonnait dans la grise humidité de cette aube maussade. Mais elle restait immobile, figée dans sa contemplation de l'eau folle, écumante. Plus d'une fois, les précédentes années, elle était venue s'asseoir en ce lieu toujours solitaire. Les gens du pays le prétendaient hanté par le spectre

d'un ermite qui avait autrefois renié son Dieu. Mais Annabel ignorait cette légende et l'eût-elle connue qu'elle aurait sans doute levé les épaules, avec cette indifférence pour toutes choses qui faisait penser à M<sup>me</sup> Norand :

« Cette petite ne s'intéresse à rien, en dehors de son travail quotidien. C'est parfait. »

Le temps passait et Annabel était là, toujours, dans son étrange attitude de songerie. Elle n'avait pas eu un mouvement, sinon, de temps à autre, le geste de serrer un peu plus l'écharpe autour d'elle.

Enfin, elle se leva. Son regard erra un moment sur la lande, en face d'elle. Puis elle se détourna et fit quelques pas sur le sol garni de bruyères.

Elle aperçut à ce moment, près de la chapelle, un objet de couleur vive. S'approchant, elle se pencha et le ramassa. C'était un joli sac à ouvrage en soie rouge, brochée. Une surprise, mêlée de contrariété, apparut sur la physionomie d'Annabel. Quelqu'un était venu ici, dans cette solitude qu'elle avait faite sienne. En un geste légèrement impatient, elle laissa retomber le sac,

puis continua sa route d'un pas qui dénotait une lassitude morale ou physique.

L'angélus sonnait au clocher d'Astinac. On entendait maintenant quelques bruits de la vie quotidienne qui s'éveillait. La maison grise n'était plus tout à fait silencieuse. Comme Annabel passait devant elle, des volets furent ouverts au premier étage et une voix jeune s'écria :

– Quel vilain temps gris, encore aujourd'hui !

Annabel, regardant machinalement de ce côté, entrevit une tête féminine aux cheveux foncés, un buste vêtu de rose, des bras nus. Puis elle passa, continuant sa route vers Maison-Vieille.

Là, tout était clos encore. Mais, dans le vestibule, Annabel croisa Joséphine, la gardienne, qui descendait de sa chambre. C'était une vieille femme qui portait l'ancienne coiffure du pays. Sa voix cassée dit avec douceur :

– Bonjour, mademoiselle. Avez-vous bien reposé, cette nuit ?

– Très bien, je vous remercie.

Sur cette brève réponse, Annabel gagna l'escalier. Joséphine se détourna pour la suivre un instant, d'un regard apitoyé.

« Elle n'a guère bonne mine, la pauvre ! dit-elle entre ses dents. Trop de travail, jamais un petit plaisir... »

Et, hochant la tête, Joséphine s'en alla vers la cuisine.

Dans sa chambre, Annabel achevait sa toilette. Quand son lit fut fait, son petit ménage terminé, elle vint de nouveau s'accouder à la fenêtre. Dans la châtaigneraie silencieuse, l'aboiement d'un chien se faisait entendre. Un épagneul bondit au bord de la falaise. Puis une voix masculine, vibrante, impérieuse, appela :

– Manik !

Sortant du couvert des arbres, un jeune homme apparaissait. Annabel distingua un clair visage, une chevelure foncée, un regard vif qui croisait le sien. Mais, aussitôt, ce regard fut détourné discrètement et l'inconnu, suivi de son chien, disparut sous les châtaigniers.

La physionomie d'Annabel restait indifférente. Pendant quelques instants encore, la jeune fille demeura là offrant son visage à la fraîcheur humide venue du torrent. Au-dessous d'elle s'étendait une étroite terrasse, sur laquelle donnaient les appartements. Là était la chambre de M<sup>me</sup> Norand. Annabel, entendant ouvrir une porte-fenêtre, se recula et demeura un moment immobile au milieu de la pièce. Sa physionomie s'était étrangement durcie. Dans son regard passait une expression presque haineuse. Elle se détourna, ouvrit la porte et descendit pour gagner la cuisine. Mélanie venait de s'installer devant un bol de café au lait et Martin s'apprêtait à l'imiter. Dans la profonde cheminée au manteau de pierre noircie, Joséphine remettait du bois sur le feu qui baissait.

– Vous avez là, de l'eau toute prête à bouillir, mademoiselle, dit-elle en se tournant vers Annabel.

Avec un bref remerciement, la jeune fille prit la bouilloire et se dirigea vers la salle à manger. Cette pièce, longue, lambrissée de chêne ouvrait

sur la cour ses trois hautes fenêtres. Près de la table, miss Steverson, debout, allumait un réchaud à alcool pour préparer son thé et le café de M<sup>me</sup> Norand.

Elle occupait la situation de secrétaire près de la femme de lettres. À peu près ruinée par son frère, bien peu capable de gagner lucrativement sa vie, elle avait été heureuse d'accepter l'offre de M<sup>me</sup> Norand qui s'arrangeait de sa médiocre intelligence, pourvu qu'elle lui copiât correctement ses manuscrits et sût écrire, sous sa dictée, sa correspondance.

– Vous avez déjeuné, Annabel ? demanda miss Steverson, tout en posant la bouilloire sur le réchaud.

– Non, ma tante. Mais cela ne presse pas. Du reste, je n'ai pas faim.

Miss Steverson n'insista pas. Elle ne s'occupait guère de la santé de sa nièce et ne s'apercevait même pas de l'amaigrissement, des joues trop blanches de la jeune fille.

Quand le café fut prêt, Annabel le posa sur un

plateau avec du beurre et des rôties, préparées par elle, puis elle sortit de la salle à manger. Traversant un couloir dallé, elle alla ouvrir une vieille porte de chêne et entra dans une galerie, éclairée par quatre fenêtres à meneaux.

Maison-Vieille était une très ancienne demeure, autrefois logis des cadets d'une puissante famille, les barons de Brandières, dont le château en ruine se dressait encore sur un escarpement au-dessus du village d'Astinac. Les grands-parents de M<sup>me</sup> Norand, originaires du Limousin, l'avaient achetée au moment de leur mariage. Un peu défigurée par quelques arrangements destinés à la rendre plus confortable, elle restait cependant un spécimen intéressant de l'architecture du treizième siècle. M<sup>me</sup> Norand n'en occupait qu'une partie, car elle était vaste, s'étendant en longueur au bord de la torrentueuse rivière. De la galerie, tendue de vieilles tapisseries, dallée de marbre blanc et noir, la romancière avait fait son cabinet de travail. Elle communiquait avec un salon qui, par une porte vitrée, ouvrait sur la terrasse longeant le torrent.

Quand Annabel entra, M<sup>me</sup> Norand, debout près de son bureau, s'entretenait avec Joséphine qui venait, sans doute, de lui demander des instructions au sujet du potager car elle répondait :

– Prenez un autre jardinier, si vraiment ce Justin boit. Vous en connaissez un ?

– Oui, un brave homme, qui s'y entend bien. Je pense qu'il pourra nous donner quelques heures, quoiqu'il soit employé souvent à la Vigne-Rouge. Le docteur Brennier s'occupe beaucoup de son jardin, à ce qu'il paraît...

– Le docteur Brennier ? Il est de Paris, m'avez-vous dit ?

– Oui, madame.

– J'ai connu, il y a quelques années, un médecin de ce nom. Il venait de se remarier et avait plusieurs enfants.

– Celui-là est veuf, pour la deuxième fois, m'a-t-on dit. C'est à cause de sa santé qu'il vient habiter la campagne pendant plusieurs mois. Les jeunes demoiselles ont l'air très bien, très comme



il faut.

Annabel, silencieusement, disposait la tasse, la cafetière, l'assiette de rôties sur un coin du grand bureau de vieux chêne. Elle avait, en entrant, salué sa grand-mère d'une inclination de tête, à laquelle M<sup>me</sup> Norand avait répondu par un léger geste de la main. Comme elle allait se retirer, une voix brève ordonna :

– Attendez... Joséphine, je veux que, cette année, M<sup>lle</sup> Annabel apprenne tous les soins à donner aux volailles. C'est vous que je charge de cela. Commencez donc ce matin même.

– Bien madame, répondit Joséphine.

– Allez avec Joséphine à la basse-cour, Annabel. Mais, auparavant, envoyez-moi Grâce.

Sur cet ordre, M<sup>me</sup> Norand s'assit à son bureau. Annabel sortit, suivie de Joséphine. Celle-ci, la porte refermée, demanda :

– Cela vous plaît, mademoiselle, de vous occuper de la basse-cour ?

– Me plaire ?

Sur les lèvres pâles s'esquissait une sorte de

sourire – un étrange, douloureux sourire plus pénible à voir que des larmes.

– ... Il n'est pas question de cela. Vous devez le savoir, Joséphine.

– Je sais, oui, murmura tristement la vieille gardienne.

### III

Pendant son séjour à Maison-Vieille. M<sup>me</sup> Norand avait coutume de faire chaque jour une courte promenade aux alentours. Ce fut ainsi que, huit jours après son arrivée, elle se croisa avec le docteur Brennier qu'accompagnait un de ses enfants, un joli petit garçon de six à sept ans. Elle l'avait rencontré quelques années auparavant chez une de ses amies, M<sup>me</sup> de Blivant, dont il était un peu parent. Tous deux s'arrêtèrent, se serrèrent la main, échangèrent quelques mots. Le médecin expliqua qu'il avait dû, par raison de santé, laisser une partie de sa clientèle à son fils aîné et se décider à passer toute la belle saison à la campagne.

– Ce n'est pas un sacrifice pour moi, ajouta-t-il, car j'aime beaucoup ce pays limousin, dont je suis originaire. Le jardinage m'intéresse fort et, en voiture, je puis faire d'assez longues

promenades.

– Mais vos filles, que disent-elles de cela ? Des Parisiennes comme elles ?

– Antoinette et Régine, l'aînée et la troisième, sont enchantées de ce genre d'existence. Danielle ne la juge pas non plus désagréable pour le moment, mais elle sera certainement contente de retrouver, en octobre, Paris et ses études de droit... Puisque nous sommes si proches voisins, madame, me permettez-vous d'aller vous présenter ces jeunes personnes ?

– Certainement, je ferai leur connaissance avec plaisir. Donc, à un de ces jours, docteur.

Sur ce, M<sup>me</sup> Norand prit congé de son interlocuteur, après avoir répondu par un bref : « Bonsoir, petit », au salut de l'enfant.

– Elle n'a pas l'air gentille, la dame, fit observer le petit garçon.

– Chut ! Louis, il ne faut pas faire de ces remarques, dit le docteur.

Mais, à part lui, il songeait :

« Non, elle n'a pas une mine affable. Je ne

pense pas que les relations soient fréquentes entre nous. »

Quand, au retour, il raconta à ses filles cette rencontre, Danielle, une brune et vive jeune fille aux yeux rieurs, s'écria :

– Oh ! papa, elle ne me dit rien du tout, cette M<sup>me</sup> Norand ! Toute éminente romancière qu'elle soit, je ne tiens guère à faire sa connaissance. Le seul de ses ouvrages que j'aie lu m'a donné un cafard fou !

– Il est fort probable que nos rapports se borneront à cette visite, ma chère enfant. Mais nous ne pouvions guère l'éviter, habitant si près d'elle.

– Nous n'avons pas encore aperçu sa petite-fille. On prétend, dans le village, qu'elle la tient très sévèrement et ne la rend pas fort heureuse.

Celle qui parlait ainsi était Régine, la cadette. Un peu plus grande que Danielle, elle avait des traits plus fins, de beaux yeux noirs, francs et gais. Près d'elle, occupée à faire goûter la petite Michelle, la dernière-née, qui avait coûté la vie à

la seconde femme du docteur, se tenait Antoinette, l'aînée de tous, proche de la trentaine. Sur son visage pensif, un peu fané déjà, elle portait la trace des soucis dont avait été parsemée sa jeunesse.

Ce fut elle qui ajouta, avec quelque tristesse dans la voix :

– Ces dames ne mettent jamais les pieds à l'église, paraît-il. Cela n'est pas non plus pour nous rapprocher.

– Non, évidemment, dit le docteur. Aussi, je le répète, nous bornerons-nous à cette visite, un de ces jours.

– En attendant, allons nous promener ! Où est Robert ?

– Présent !... répondit une sonore voix masculine.

Au seuil d'une porte vitrée se tenait le jeune homme qu'Annabel avait entrevu, le lendemain de son arrivée, au bord de la châtaigneraie.

– ... J'entendais que vous parliez de nos voisines. Je n'ai fait que croiser un peu M<sup>me</sup>

Norand sur la route, mais, à première vue, elle m'est peu sympathique. La jeune fille que j'ai aperçue à sa fenêtre, ce matin, comme je vous l'ai raconté, m'a paru jolie, mais bien triste et pâlotte.

– C'est ce qu'on dit aussi dans le pays. Pauvre petite !... Je déteste d'avance cette M<sup>me</sup> Norand ! dit l'impétueuse Danielle.

– Moi aussi, je la déteste ! déclara gravement le petit Louis.

Robert se saisit de l'enfant et le tint un instant à bout de bras.

– Voyez-vous ce marmot qui donne son avis !... Une autre fois, attends qu'on te le demande, Loulou. Et maintenant, mes chères cousines, en route !...

À ce moment, Annabel se dirigeait vers la chapelle Saint-Pierre. M<sup>me</sup> Norand l'autorisait à faire chaque jour une promenade, à condition d'emporter de l'ouvrage afin de travailler dès qu'elle s'arrêterait pour se reposer. Quand elle fut sur le promontoire rocheux, elle s'assit presque à la pointe, sur un roc plat, et sortit de son sac un

tricot.

Aujourd'hui, l'eau torrentueuse étincelait, frappée par le vif soleil de juin. Dans le lointain bleuâtre, les monts se dessinaient en teintes légères. Annabel, environnée de lumière, gardait cependant son triste visage d'ennui, de lassitude. À la peau fine, d'une trop délicate blancheur, la chaleur n'amenait aucune teinte rose. Les lèvres serrées, la figure tendue, elle tricotait d'un mouvement régulier, machinal, en s'arrêtant seulement parfois pour retenir la pelote de laine grise qui allait glisser de ses genoux.

Un bruit de voix, tout à coup, brisa le silence. Plusieurs voix jeunes et des pas nombreux. Annabel releva la tête. Son regard s'était assombri. Elle vit déboucher sur le promontoire deux jeunes filles, un jeune homme, un petit garçon. Détournant la tête, elle s'absorba de nouveau dans son travail. Mais un pli de contrariété se formait au coin de ses lèvres.

– Où nous installons-nous, Régine ?... demanda le jeune homme.

– Près de la chapelle. Nous serons à l'ombre.



En se penchant vers ses cousines, Robert dit à mi-voix.

– Tenez, la voilà, la petite-fille de M<sup>me</sup> Norand.

– Ah ! mais on ne peut guère voir sa figure, posée comme elle l’est.

– Il ne faut pas avoir l’air de la regarder, Danielle, nous la gênerions, fit observer Régine.

Les promeneurs s’installèrent sur l’herbe courte qui couvrait le sol, autour de la chapelle. Les jeunes filles sortirent le goûter, aidées par leur cousin. Ils bavardaient tous gaiement et leurs voix joyeuses arrivaient aux oreilles d’Annabel. La tête blonde se penchait de plus en plus, la mince figure devenait rigide. Sous leurs cils baissés, les yeux avaient une expression d’amertume poignante, presque de révolte.

Le petit Louis, le joli petit garçon aux boucles brunes, s’amusait à déloger des lézards cachés sous les rocs qui émergeaient çà et là du sol. Il s’approcha ainsi d’Annabel, en en poursuivant un. La bête, prestement, fila jusqu’au bord du

promontoire. Louis fut emporté par son élan. Il allait choir dans l'abîme quand Annabel, étendant brusquement la main, le saisit par le bras et le tira en arrière. Mais, entraînée par l'enfant, elle tomba à la renverse. Sa tête toucha un roc et elle perdit connaissance.

En revenant à elle, la jeune fille vit tous ces étrangers qui la regardaient avec inquiétude. Sa tête reposait sur le bras de Régine, agenouillée près d'elle. Son regard rencontra celui du jeune homme, très ému, visiblement anxieux.

– Qu'ai-je donc ? demanda-t-elle faiblement.

– Presque rien. Vous vous êtes un peu blessée à la tête en sauvant notre petit Louis, répondit la voix douce de Régine. Nous allons vous faire un pansement provisoire et nous vous porterons à la maison, où nous pourrons vous donner les soins nécessaires.

Passivement, Annabel se laissa faire. Elle fermait à demi les yeux, tant sa fatigue était grande. Mais quand Danielle et Robert voulurent la prendre pour la porter, elle déclara :

– Non, je marcherai. Je veux marcher.

– Alors, appuyez-vous bien sur moi, mademoiselle, dit Robert.

Avec l'aide de ce bras solide, qui la soutenait si bien, Annabel put gagner la Vigne-Rouge. Comme en un rêve, elle traversa le jardin, entra dans un clair vestibule, puis dans un charmant salon décoré avec une élégante simplicité. Antoinette, mise en deux mots au courant, la fit étendre sur un divan ; le docteur arriva à son tour, examina la blessure, qu'il déclara sans gravité. Régine fit un pansement, Antoinette apporta un verre de vin d'Espagne qu'Annabel but lentement. Elle conservait cette attitude passive, comme brisée, qui frappa le docteur Brennier, car il dit à l'oreille de son neveu :

– Elle est étrange, cette enfant ! Sa blessure n'est rien, mais elle paraît singulièrement affaiblie.

Robert tenait, attaché sur la blessée, un regard d'intérêt compatissant. Elle était vraiment fine et jolie, cette jeune fille. Mais quel pauvre mine, en effet, et quelle tristesse morne dans ces beaux

yeux bleus !

– Reposez-vous, mon enfant, dit le docteur. Restez là, bien tranquille. Tout à l’heure, je vous reconduirai en voiture chez votre grand-mère. Je la connais un peu, M<sup>me</sup> Norand. Elle vous l’a dit, sans doute ?

– Non, elle ne m’a rien dit.

La réponse tomba, lente et indifférente, des lèvres pâles d’Annabel.

– Ah !... Je l’ai rencontrée aujourd’hui et je comptais aller lui présenter mes filles un de ces jours... Mais où est Louis ? Il faut qu’il vienne remercier mademoiselle, qui l’a sauvé.

– Je suis là, papa.

Le petit garçon s’avançait, tenant fixés sur Annabel des yeux timides et curieux.

– ... Sans elle, tu serais dans le torrent, tout déchiré par les roches, et nous, nous pleurerions notre Loulou.

– Oh ! papa !...

L’enfant levait sur le docteur des yeux tout à

coup pleins de larmes.

– C’est absolument vrai. Aussi devras-tu être reconnaissant toujours, comme nous le serons aussi, à celle qui t’a retenu, au péril même de sa vie, car tu aurais pu l’entraîner...

D’un geste spontané, charmant, Louis vint à Annabel et posa sur sa joue des lèvres fraîches.

– Merci bien, mademoiselle ! dit sa petite voix claire.

Le visage de la jeune fille eut un frémissement. Une lueur d’émotion changea tout à coup son regard, lui donna un peu de vie. Elle dit à mi-voix :

– Oh ! Ce n’est pas la peine... Je suis contente de l’avoir sauvé, mais ce n’est pas la peine...

– Nous en jugeons tout autrement, mademoiselle ! Mais nous allons vous laisser un peu reposer. Pendant ce temps, mon neveu va amener la voiture et, dès que vous vous sentirez un peu plus forte, je vous conduirai à Maison-Vieille.

Tous se retirèrent, sauf Régine qui demeura

assise non loin de la jeune fille.

Dans la pièce voisine, Antoinette demanda :

– Vous ne la trouvez pas bien, papa ?

– Non, elle est certainement dans une mauvaise voie, au point de vue santé, cette petite. Très anémiée, d’abord. Puis, il doit y avoir quelque chose du côté moral. J’en parlerai à M<sup>me</sup> Norand. Si sévère qu’elle se montre pour sa petite-fille, paraît-il, elle ne peut se refuser à la faire soigner, s’il y a lieu.

Un quart d’heure plus tard, Annabel ayant déclaré qu’elle se sentait suffisamment remise, le docteur Brennier la faisait monter dans sa voiture, au volant de laquelle s’était mis Robert.

Les demoiselles Brennier serrèrent la main amaigrie en disant amicalement : « Au revoir. » Annabel leur répondit par un vague sourire, doux et triste. Elle songeait : « Au revoir ? Non, « elle » ne le voudrait pas. »

Le court trajet fut accompli en un clin d’œil. Robert arrêta devant la barrière de Maison-Vieille et sauta à terre afin de venir ouvrir la portière. Sa

main s'offrit à la jeune fille pour l'aider à descendre. De nouveau. Annabel rencontra ce regard de compassion, d'intérêt ému qu'elle avait remarqué tout à l'heure. Puis, le docteur Brennier prit son bras pour qu'elle l'appuyât sur le sien et, d'un pas qui se raffermissait, elle traversa la cour, entra dans le vestibule.

– Je voudrais voir votre grand-mère, mon enfant, dit le docteur.

– C'est facile, monsieur. Voici précisément le domestique... Martin, vous annoncerez Monsieur à M<sup>me</sup> Norand.

Sur ces mots, elle fit au propriétaire de la Vigne-Rouge un petit salut et se dirigea vers l'escalier, qu'elle commença de monter lentement.

« Singulière jeune personne ! » pensa le docteur Brennier, tout en suivant le domestique qui l'introduisait dans un salon au plafond garni de vieilles poutrelles, aux murs tendus d'antiques tapisseries.

– Je vais prévenir Madame, dit Martin.

Il revint presque aussitôt et fit entrer le visiteur dans la galerie voisine. M<sup>me</sup> Norand, assise près de son bureau, lui tendit la main, tandis qu'il expliquait :

– Je viens de ramener votre petite-fille, madame. Elle a, tout à l'heure, sauvé de la mort mon petit Louis...

En peu de mots, le docteur narra l'incident. M<sup>me</sup> Norand l'écoutait, les sourcils légèrement froncés. Elle dit, sans élan :

– Je suis heureuse que la présence d'esprit d'Annabel vous ait épargné ce malheur.

– Nous lui en aurons toujours une profonde gratitude ! Sa blessure à la tête sera peu de chose, je le crois. Si vous le voulez bien, je viendrai la voir demain.

– Certainement, faites, docteur.

– Ce qui me semble plus inquiétant chez elle, c'est un certain état de faiblesse que j'ai constaté aussitôt. Elle paraît très anémiée, cette jeune personne.

– Elle a toujours eu assez petite mine ; mais



elle est bien portante, malgré cela.

– Hum ! Je crains que non. M'autorisez-vous à l'examiner sérieusement et à vous donner ensuite mon avis ?

– Mais faites, docteur, faites ! J'ai toute confiance en votre valeur professionnelle, que j'ai entendu maintes fois vanter.

– Alors, je viendrai demain matin. D'ici là il serait bon que la jeune blessée gardât le lit, pour mieux se remettre de cette petite commotion.

– Je le lui ferai dire.

Sur ces mots, M<sup>me</sup> Norand mit l'entretien sur un autre sujet. Le docteur Brennier ne s'attarda pas, d'ailleurs, et, quelques minutes plus tard, regagnait la voiture où l'attendait son neveu.

– Elle ne paraît pas tendre, en effet, la grand-mère ! dit-il, tandis que Robert mettait en marche. Elle trouve que sa petite-fille a bonne santé ! Je lui prouverai le contraire demain, moi.

– Vous reviendrez voir cette pauvre jeune fille ? demanda Robert avec intérêt.

– Certes ! Il faut qu'on la soigne, et il n'en est

que temps, j'en suis persuadé.

Dans sa chambre, où entrait l'air chaud de cette fin d'après-midi ensoleillée, Annabel se tenait assise sur un petit fauteuil ancien, au raide dossier sculpté. Son corps fatigué se ployait un peu, sa main soutenait le visage alangui. Elle fermait à demi les yeux et revoyait en pensée tout ce qui venait de se passer. C'était là une sorte de rêve comme elle en faisait quelquefois et dont elle sortait plus amèrement triste, plus secrètement désespérée.

Un rêve... Ces étrangers charmants, ces belles, heureuses jeunes filles, cet homme au bon visage paternel, ce joli petit garçon qui l'avait embrassée... Un rêve surtout, ces yeux foncés, où elle avait vu tant de douceur ému et qui l'avaient regardée avec pitié. Avec pitié ! Oui, certes, il le pouvait, ce jeune inconnu, car Annabel Steverson souffrait depuis longtemps son martyre moral, sans aide, sans consolation, sans espérance

Une larme glissa hors des paupières de la jeune fille et tomba, lourde, brûlante, sur la joue pâle.

## IV

– L’anémie est prononcée ; le cœur est faible. Mais ce que je trouve plus inquiétant encore, c’est une sorte d’atonie morale, d’indifférence pour toutes choses.

Le docteur Brennier, après avoir revu Annabel, rendait ainsi compte à M<sup>me</sup> Norand du résultat de son examen.

Elle dit froidement :

– Cette indifférence est dans le caractère même d’Annabel Elle l’a toujours montrée, depuis qu’elle vit avec moi.

– Vraiment ? C’est étrange. Pourtant, cette jeune personne paraît triste, singulièrement triste.

– Triste ?

M<sup>me</sup> Norand regardait son interlocuteur avec une évidente surprise.

– ... Je n’ai jamais remarqué cela. Elle est

froide, taciturne, oui. C'est sa nature.

– Cependant, j'ai l'impression que le moral est aussi malade que le physique et même qu'il est peut-être la cause de l'affaiblissement que je constate en celui-ci.

M<sup>me</sup> Norand demeura un instant silencieuse, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées. Puis elle demanda brièvement :

– Selon vous, qu'y aurait-il à faire ?

– Donner quelques fortifiants, supprimer tout travail fatigant, laisser la jeune personne beaucoup à l'air, voilà pour le physique. Quant au moral, c'est chose plus délicate. Il faudrait d'abord étudier la malade, trouver la raison de cet état d'atonie. Quelques distractions seraient indispensables – distractions paisibles, naturellement.

– En effet, je ne pense pas que vous conseilliez le dancing ou le cinéma. Ce serait d'ailleurs tout à fait inutile.

La sèche ironie de cette réplique frappa désagréablement le docteur Brennier. Malgré lui,

il prit un ton plus froid pour riposter :

– Le dancing, non. Pour le cinéma, si nous n'étions pas à la campagne, je ne dirais pas non, de temps à autre, en choisissant le spectacle. Mais il n'en est pas question ici. Par contre, en cette belle saison, des promenades en voiture sont tout indiquées.

– Je n'ai pas de voiture.

– Très volontiers, je me chargerais de l'emmener faire quelques excursions, avec mes filles.

– J'y réfléchirai. Merci, docteur, de votre consultation. Je vous en suis fort reconnaissante.

– C'est moi qui reste infiniment redevable à votre petite-fille, madame. Aussi serai-je toujours à votre disposition.

En se retrouvant quelques minutes après au milieu de ses filles, qui lui demandaient des nouvelles d'Annabel, le docteur déclara :

– Cette jeune fille n'en a plus pour longtemps à vivre, si elle continue cette existence-là. Moralement surtout, comme je l'ai dit à sa grand-

mère, elle me semble très atteinte. Mais je me demande si M<sup>me</sup> Norand voudra le comprendre.

– Oh ! papa, le pensez-vous ? s'écria Régine. Ce serait trop affreux !

Le docteur secoua la tête.

– Cette femme me donne l'impression d'une complète indifférence à l'égard de sa petite-fille. Quant à elle, pauvre enfant, elle me fait pitié ! Je l'ai un peu interrogée, j'ai essayé de la faire parler : mais elle garde une réserve glaciale, elle semble murée dans une indifférence sous laquelle, cependant, à plusieurs reprises, j'ai cru sentir une souffrance qui palpait, qui n'osait se déceler... Savez-vous à quoi je voudrais arriver, mes petites ? Eh bien ! à faire de vous les amies de cette pauvre créature, ses bons anges, mes aides dans cette œuvre de guérison – en admettant que M<sup>me</sup> Norand m'autorise à la continuer.

– Oh ! cher papa, nous en serions si heureuses ! dit Antoinette avec élan.

Et ses sœurs approuvèrent chaleureusement.

Ce matin-là, après le départ du docteur, Annabel s'était habillée, puis était descendue pour vaquer à ses travaux habituels. Elle parut à l'heure du déjeuner dans la salle à manger et, après avoir salué sa grand-mère, prit place à l'un des bouts de la table. Miss Steverson occupait l'autre. À l'ordinaire, M<sup>me</sup> Norand n'adressait jamais la parole à sa petite-fille pendant le repas et semblait complètement ignorer sa présence. Mais aujourd'hui, dès l'entrée, elle l'enveloppa d'un coup d'œil investigateur, puis continua de l'examiner tandis que Martin commençait à servir.

– Pourquoi mangez-vous si peu, Annabel ? dit-elle tout à coup en la voyant refuser de la volaille que lui présentait le domestique.

– Je n'ai pas faim, grand-mère.

La jeune fille n'avait point paru s'apercevoir de l'examen dont elle était l'objet. Elle gardait les yeux demi-baissés et répondait à sa grand-mère sans la regarder.

M<sup>me</sup> Norand se tourna vers miss Steverson.

– Grâce, vous prendrez sur mon bureau l’ordonnance qu’a laissée le docteur et vous la porterez chez Louvagne, pour qu’il rapporte cela de chez le pharmacien demain.

Puis le déjeuner s’acheva dans le silence. Mais quand Annabel se leva pour sortir, M<sup>me</sup> Norand lui dit :

– Je vous autorise à vous reposer cet après-midi. Prenez un ouvrage d’aiguille et allez vous asseoir dans le jardin. Puis vous pourrez vous lever plus tard demain.

– Bien, grand-mère.

La froide, laconique réponse tomba des lèvres à peine entrouvertes d’Annabel. Tandis qu’elle sortait de la salle, miss Steverson demanda timidement, car M<sup>me</sup> Norand lui imposait fort :

– Le docteur ne la trouve pas bien, madame ?

– Il le prétend. Elle n’a pas bonne mine, en tout cas, et elle n’a à peu près rien mangé. Mais à son âge, ce ne sera rien.

– Oh ! non, bien sûr, ce ne sera rien ! s’empressa de dire miss Steverson, toujours prête



à approuver ceux qu'elle craignait.

Dans l'après-midi du lendemain, M<sup>me</sup> Norand se rendit à la Vigne-Rouge. Elle eut d'abord reçue par Antoinette, puis le docteur et Régine arrivèrent. Danielle se trouvait aujourd'hui à Uzerche, où elle était allée à bicyclette faire quelques commissions.

– J'ai réfléchi comme je vous l'avais dit, docteur, déclara M<sup>me</sup> Norand. Je crois, en effet, que ma petite-fille a besoin d'être soignée un peu sérieusement et je serais satisfaite si vous vouliez assumer cette tâche.

– Avec le plus grand plaisir. J'irai la voir demain et nous commencerons un traitement sérieux. D'abord, une série de piqûres fortifiantes. Quelqu'un, chez vous, saurait-il les faire ?

– Non, personne.

– Alors, si vous le permettez, l'une de mes filles se chargera de ce soin.

– Vraiment, ce serait un dérangement pour ces demoiselles...

– Moins que rien ! dit vivement Régine. Nous serons très heureuses de vous être utiles, madame.

Elle pensait : « Mais surtout de soulager un peu, physiquement et peut-être surtout moralement, cette pauvre jeune fille. »

Cela réglé, M<sup>me</sup> Norand s'entretint encore pendant quelque temps avec le père et les filles. On lui présenta Louis et Michelle, les deux enfants nés du second mariage de M. Brennier. Quand elle quitta la Vigne-Rouge, elle songeait avec satisfaction que ces jeunes filles, qui semblaient sérieuses, bonnes ménagères, de mise simple et correcte, ne pourraient avoir d'influence défavorable sur Annabel. Même, elle projetait de demander à Régine, diplômée de la Croix-Rouge, d'enseigner à sa petite-fille la science de l'infirmière. Ce serait là chose particulièrement utile pour une personne destinée à vivre à la campagne.

Enfin, un autre point avait fait pencher la balance du côté des relations avec les voisins de la Vigne-Rouge : les deux fils aînés du docteur,

l'un, d'ailleurs marié, était médecin à Paris, l'autre, officier, se trouvait en ce moment dans un poste marocain. Or, quelque disciplinée qu'eût été l'imagination d'Annabel, quelque froide, insensible, que parût la jeune fille, M<sup>me</sup> Norand estimait qu'il valait mieux se garder contre toutes les surprises. L'avenir de sa petite-fille avait été fixé par elle et, très prochainement, elle en serait informée.

De Robert Arlys, le neveu du docteur, il n'avait pas été question. Depuis quelques jours il était reparti pour Paris et M<sup>me</sup> Norand ignorait qu'Annabel le connût. Au cours de la visite qu'elle venait de leur faire, ni le docteur ni ses filles n'avaient eu l'occasion d'en parler, de telle sorte qu'elle ne soupçonnait même pas son existence.

Aussi fut-ce sans inquiétude qu'elle regagna son logis. À miss Steverson, occupée à la machine à écrire, elle demanda :

- Où est Annabel ?
- Dans le jardin, madame.

– Vous lui direz que le docteur viendra demain matin. Qu'elle reste donc couchée jusqu'à sa visite.

Miss Steverson leva sur elle un regard vaguement inquiet.

– Vraiment, elle est si malade que cela ?

– Croyez-vous que je la ferais soigner pour rien ? dit brusquement M<sup>me</sup> Norand. Je sais que le docteur Brennier est un homme sérieux, de haute conscience, et que je puis me fier à lui... Qu'y a-t-il, Martin ?

– M. Brûlard est venu tout à l'heure pour voir Madame. Il a dit qu'il reviendrait un peu plus tard.

– Ah ! bien. Vous préparerez du vin fin et quelques gâteaux. C'est M<sup>lle</sup> Annabel qui nous les servira...

Puis, se reprenant aussitôt, elle ajouta :

– Non, vous les apporterez vous-même. Et elle songeait : « Cette petite a trop mauvaise mine en ce moment. Mieux vaut qu'il la voie quand elle sera mieux. »

## V

– Vous êtes bien ? L’air ne vous fatigue pas ?

Penchée vers Annabel, Régine l’interrogeait en souriant. Elles se trouvaient toutes deux à l’arrière de la torpédo que conduisait Danielle. Près de celle-ci, Antoinette était assise, tenant Michelle sur ses genoux. Entre Annabel et Régine se blottissait le petit Louis.

– Oh ! non ! C’est tellement bon !

Lentement, Annabel aspirait l’air vif qui frappait son visage émacié. Le docteur, aujourd’hui, avait prescrit une promenade après quatre jours de repos à la chambre, pendant lesquels Régine était venue chaque jour faire des piqûres à la jeune malade. Durant ce temps, elle n’avait pas avancé d’un pas dans la connaissance de cette âme close. Annabel la remerciait poliment, répondait avec laconisme aux questions discrètes qui lui étaient faites sur ses occupations,

sur ses goûts. On la sentait murée dans une réserve obstinée. Mais, aujourd'hui, quelque chose semblait se détendre en elle. Ses yeux las s'animaient légèrement, en regardant le paysage qui défilait : ruisseaux écumants, gorges parées de verdure, châtaigneraies dorées par un vif soleil qui ne les brûlait pas encore. Le petit Louis disait :

– Regardez, regardez, mademoiselle, comme c'est joli ! Tenez, là, ce vieux château...

Son doigt se tendait vers les ruines perchées sur un roc hautain. Annabel disait d'une voix rêveuse :

– Oui, c'est très beau... c'est bien beau...

Sa main, un peu brûlante, se posait sur celle du petit garçon. Les beaux yeux bleus de Louis la considéraient avec compassion. Régine avait dit à son frère : « Il faut être bien gentil avec la pauvre demoiselle... D'abord, elle t'a sauvé ; puis elle est malade et malheureuse. » Et l'enfant, avec une grâce naïve, faisait à Annabel de petites avances qui, parfois, amenaient un léger sourire sur ses lèvres tristes.

« Arriverons-nous à connaître un peu cette âme, pour lui faire du bien ? songeait Régine. S’ouvrira-t-elle un jour pour nous ? »

Vers quatre heures, les promeneurs s’arrêtèrent près d’une châtaigneraie et s’installèrent dans une clairière pour le goûter. Annabel s’assit près d’Antoinette, sur le sol herbeux, tandis que Régine et Danielle sortaient d’un panier les provisions. Louis vint étendre sur les genoux d’Annabel une petite serviette et posa près d’elle un gobelet d’aluminium.

– Il est charmant, votre petit frère, dit Annabel à mi-voix.

Antoinette sourit.

– Oui, c’est un bon enfant, un excellent cœur. Pas toujours très facile, par exemple. Mon père le gâte un peu trop, parfois. Celui qui a toute influence sur lui, c’est mon cousin Arlys. Vous le connaissez ? Il était là quand vous êtes venue au secours de Louis.

– Oui. Il n’habite pas avec vous ?

– Il est allé passer une quinzaine de jours à

Paris, où le rappelaient ses affaires, car il est avocat à la Cour d'appel. Mais il reviendra ensuite à la Vigne-Rouge pour un peu de temps. C'est un caractère, que notre cousin Robert, une âme très ferme et très bonne, en même temps qu'une intelligence d'élite. Il est déjà très remarqué au barreau et fera sans nul doute une très belle carrière. En outre, il s'occupe beaucoup d'œuvres sociales et est l'un des plus zélés de nos jeunes animateurs catholiques.

Annabel avait pris entre ses doigts une tige de graminée qu'elle pliait distraitement.

Elle resta un moment songeuse, puis demanda :

- Vous êtes des croyants ?
- Oui, certes ! Et vous ?
- Moi, je n'ai pas de religion.

Il n'y avait qu'indifférence dans l'accent de cette réponse.

- Vous avez été baptisée ?
- Je l'ignore.



– Et cela ne vous semble pas dur, cette incroyance ?... ce vide de l'âme ?

Annabel tourna vers Antoinette ses yeux tristes.

– Ce vide de l'âme ? Oui, c'est cela... le vide, l'ennui...

Les mots tombaient lentement, avec un accent de morne douleur.

– ... Vous ne vous ennuyez pas, vous ?

– Rarement. J'ai trop d'occupations. Vous aussi, vous avez beaucoup de travail ?

– Oh ! oui, du travail ! Mais rien que cela... Vous, vous avez votre père, vos sœurs, votre petit frère. Moi, rien.

– Votre grand-mère, votre tante ?

Annabel eut un subit raidissement de tout son être. Le regard se durcit, la voix devint un peu rauque en répétant :

– Moi, je n'ai rien.

Antoinette n'insista pas. Elle venait de soulever légèrement le voile et d'entrevoir

quelque chose de cette souffrance qui devait ravager l'âme d'Annabel. Peu à peu, il serait sans doute possible de la soigner, cette pauvre âme, et de la guérir.

La conversation enjouée, intelligente, des filles du docteur, la gaieté de Danielle et de Régine parurent avoir quelque effet sur Annabel et, quand elle descendit de voiture devant Maison-Vieille, ses joues n'avaient plus tout à fait cette blancheur malade, ni ses yeux cette expression lasse dont le docteur Brennier disait :

– Cela ne me plaît pas du tout.

Quand ses filles lui eurent rendu compte de l'après-midi, quand Antoinette lui eut répété son court entretien avec leur jeune voisine, il déclara :

– Voilà qui corrobore mon diagnostic : l'âme est encore plus anémiée que le corps. C'est à vous de lui donner les soins nécessaires, mes chères enfants ; vous vous y entendez mieux que moi.

Au cours du dîner, ce soir-là, M<sup>me</sup> Norand demanda :

– Vous avez fait une promenade avec les filles du docteur, Annabel ?

– Oui, grand-mère.

– Elles sont aimables pour vous ?

– Très aimables.

– De quoi avez-vous parlé ?

– Je ne sais plus.

– Comment, vous ne savez plus ?

– Non, je ne me souviens pas... Ce sont elles qui parlaient. Moi, je n'ai pas l'habitude...

Selon sa coutume, Annabel répondait d'un ton las, indifférent, sans regarder sa grand-mère. Timidité, ou crainte de ne pouvoir lui dérober ce qui s'agitait en son âme prisonnière d'un implacable système d'éducation ?

Chose singulière, M<sup>me</sup> Norand ne lui avait jamais fait de remarque à ce sujet. Elle-même semblait éviter de rencontrer le regard de sa petite-fille et, très souvent, elle se servait de l'intermédiaire de miss Steverson quand elle avait à lui faire une communication.

Aujourd'hui, cependant, elle dit sèchement :

– Pourquoi baissez-vous les yeux comme cela ?

Annabel souleva ses paupières bleuies. Entre les cils blonds, les yeux, couleur de violette, s'attachèrent pendant quelques secondes sur M<sup>me</sup> Norand. Celle-ci eut un léger frémissement, détourna son regard et saisit d'une main un peu nerveuse un fruit dans la corbeille que Martin venait de poser devant elle.

Miss Steverson n'avait rien remarqué et, paisiblement, savourait une pâtisserie.

## VI

En quittant Maison-Vieille, une dizaine de jours plus tard, pour se rendre à la Vigne-Rouge, Annabel croisa dans la cour M. Brûlard, le propriétaire du domaine de Bournizel. Les années précédentes, elle l'avait parfois entrevu quand il venait rendre visite à M<sup>me</sup> Norand, qui l'avait connu enfant. Il salua la jeune fille au passage, en la dévisageant avec quelque insistance. Elle détourna la tête et hâta un peu le pas. Ce grand et fort garçon à la mine colorée, aux épais cheveux noirs, lui déplaisait profondément, sans qu'elle cherchât à connaître la cause de cette antipathie.

Le long du chemin ensoleillé, elle s'en allait chez le docteur Brennier. Presque chaque jour, elle s'y rendait ainsi. Son visage devenait moins pâle, ses lèvres se coloraient de rose léger, le cerne sous ses yeux tendait à disparaître. Dans le regard, il y avait un peu plus de vie, quand

Annabel se trouvait parmi ses amies de la Vigne-Rouge. Mais elle ne livrait pas encore le secret de son âme ; elle restait froide, impénétrable, sauf parfois lorsqu'elle répondait à un geste affectueux de Louis ou bien quand elle écoutait, jouée par Régine ou transmise par le gramophone, l'une de ces œuvres musicales dont la beauté demeure impérissable.

Quand les filles du docteur ne l'emmenaient pas en quelque promenade, elle restait près d'elle à la Vigne-Rouge, occupée à un ouvrage d'aiguille. Antoinette lui montrait à border, et elle y réussissait à merveille. Régine faisait une lecture, choisissant, dans les œuvres littéraires de belle tenue, ce qui pouvait émouvoir, toucher cette âme secrète. Elle essayait parfois de savoir ce que pensait Annabel au sujet de tel ouvrage. Mais elle se heurtait à cette réponse : « Je ne puis vous dire... Je ne suis au courant de rien. » Toutes, elles avaient l'impression que cette jeune fille ne voulait ni ne savait peut-être se confier à elles, par suite d'une longue habitude de repliement sur elle-même, de contrainte implacable.

Cet après-midi-là, quand Annabel entra dans le jardin de la Vigne-Rouge, Louis, qui la guettait, s'élança vers elle.

– Bonjour, mademoiselle ! Oh ! je suis bien content !

Il tendait vers elle son visage animé, sur lequel elle mit un baiser.

– ... Robert est revenu !

– Ah ! dit Annabel.

Elle avait souvent entendu parler de Robert Arlys par ses amies. Elle savait qu'il était orphelin depuis son enfance et avait trouvé chez son oncle un véritable foyer. Quant à ses qualités morales, à ses dons intellectuels, Antoinette, Régine et Danielle les vantaient à qui mieux mieux.

– Venez vite voir les beaux petits outils qu'il m'a apportés pour mon jardin !

Louis prenait la jeune fille par la main et l'entraînait derrière la maison, vers la charmille où étaient disposés les sièges et les tables de jardin. Robert, qui causait avec Régine, se leva à

la vue d'Annabel et fit quelques pas au-devant d'elle.

– J'ai été heureux de savoir par mes cousines, mademoiselle, que votre blessure et votre malaise n'avaient pas eu de suites fâcheuses, dit sa voix vibrante, bien timbrée.

– Non, pas du tout, monsieur, au contraire.

Qu'y avait-il dans ces beaux yeux d'un bleu si rare que rencontrait le regard de Robert ? Timidité ? Douceur un peu craintive ?

Froideur mêlée d'un vague émoi ? Régine lui avait dit : « C'est un peu une énigme, cette jeune fille. » Et il songeait aussitôt qu'il serait intéressant de la déchiffrer.

– Au contraire ? répéta Régine en souriant. Pourquoi ?

– Parce que cela m'a donné l'occasion de vous connaître.

C'était la première fois qu'Annabel prononçait une phrase de ce genre, témoignait que ses rapports avec ses jeunes voisines lui procuraient quelque contentement.



– Oh ! en ce cas, nous voilà tous du même avis ! Mes sœurs et moi sommes si heureuses de vous voir revenir à la santé !

– À quoi bon ?

Subitement, une ombre couvrait le regard d'Annabel, un pli d'amertume se dessinait au coin des lèvres.

– Comment, à quoi bon ? Trouviez-vous agréable d'être fatiguée, languissante comme lorsque nous avons fait votre connaissance ?

– Cela n'aurait peut-être pas duré longtemps, dit à mi-voix Annabel.

Elle baissait un peu les paupières et sa bouche frémissait légèrement.

Louis, à cet instant, vint à elle, apportant les petits outils de jardinage qu'il voulait lui faire admirer. Puis Antoinette et Danielle parurent et la conversation s'engagea, menée avec entrain par Robert et ses cousines. Annabel restait silencieuse, répondant seulement lorsqu'on lui adressait directement la parole. Mais elle écoutait avec un intérêt qui donnait une vie nouvelle à son

regard.

– Vous allez avoir un hôte à Maison-Vieille, paraît-il, mademoiselle ? dit tout à coup Robert. J’ai rencontré l’autre jour Félicien Marnel, l’écrivain, le voyageur, qui fut un condisciple, un ami de mon père. Il m’a appris que, la semaine prochaine, il répondrait à l’invitation de M<sup>me</sup> Norand en venant passer une quinzaine chez elle.

– Ah ! je l’ignorais.

– Votre grand-mère ne vous l’avait pas dit ? demanda Antoinette.

– Non. Deux jours avant l’arrivée de ce monsieur, si c’est moi qu’elle charge d’arranger sa chambre, elle m’en donnera l’ordre, voilà tout. C’est ainsi... Oui, c’est ainsi que cela se passe toujours.

La voix, d’abord froide, s’était chargée d’amertume. Le regard devenait dur, hostile. C’était une Annabel inconnue qui se révélait là.

Régine, qui se trouvait près d’elle, prit doucement la main un peu raidie.

– Ma pauvre amie ! Nous comprenions bien

que vous n'étiez pas heureuse, que votre grand-mère vous traitait avec trop de sévérité...

La lèvre d'Annabel se crispa en un déchirant sourire d'ironie.

– Oh ! non, non, vous qui vous aimez, vous qui, chacun, tâchez de faire le bonheur des autres, vous ne pouvez comprendre ce qu'est ma vie, à moi. Ma vie ! Seule depuis treize ans, toujours seule.

La voix devenait sourde, tremblait un peu. Sur ce visage frémissant, une poignante douleur transparaissait.

– Ma pauvre amie ! répéta Régine.

Elle lui serra plus fort la main. Danielle et Antoinette la regardaient avec émotion. Mais elle ne vit que deux yeux bruns, remplis d'une ardente pitié, d'une douceur profonde.

– Votre grand-mère n'a pas d'affection pour vous ? demanda Antoinette.

– De l'affection ?

Cette fois, c'était une sorte de rire farouche, étrange, qui passait entre les lèvres d'Annabel.

– ... Elle n’a jamais eu pour moi qu’une âme implacable, sans pitié. Aussi je la hais... je la hais !

Ces derniers mots furent prononcés avec une violence contenue qui laissa un moment interdits Robert et ses cousines.

– Oh ! Annabel ! dit enfin Régine, d’un ton de reproche.

Mais les yeux bleus, devenus très sombres, soutinrent son regard avec défi.

– C’est que vous ne savez pas... personne ne sait ce que j’ai souffert par elle.

Pendant un instant, Annabel resta silencieuse, tordant inconsciemment ses mains fines. Puis elle se mit à parler d’une voix basse, douloureuse. Son âme s’ouvrait enfin, laissant tomber le lourd secret de ses souffrances. Elle parlait de son enfance toujours solitaire, sous la dure domination de M<sup>me</sup> Baury, la gouvernante placée près d’elle par sa grand-mère. Elle montrait son cœur, son esprit comprimés par une éducation qui ne laissait place à aucun idéal, à aucune échappée

vers un peu de rêve. Jeune fille, elle avait continué d'être tenue en geôle morale. Sa grand-mère n'avait toujours eu pour elle qu'indifférence, que froideur inflexible. Personne, jamais, ne l'avait aimée...

– Et c'est à elle, à elle seule que je dois cette existence. C'est elle qui a tout détruit en moi, tout glacé, tout perdu.

Sa voix s'élevait un peu, devenait douloureusement véhémence, puis semblait en un poignant murmure de désespoir.

– Non, non, tout n'est pas détruit, tout n'est pas perdu, ma pauvre Annabel ! s'écria Régine.

Ses sœurs et elle avaient écouté avec une vive émotion la navrante confidence. Maintenant, penchées vers la jeune fille anéantie, elles répétaient :

– Non, non, rien n'est perdu ! Votre âme, votre cœur sont certainement encore bien vivants. Nous vous aiderons à sortir de cette tombe, à écartier cette tyrannie morale que votre aïeule n'a pas le droit de faire peser sur vous. D'ailleurs,

puisqu' vous avez dix-neuf ans, vous pouvez vous adresser au conseil de famille afin qu'il demande votre émancipation... N'est-ce pas, Robert ?

– Elle le peut, et elle le doit. Il est impossible que vous demeuriez dans cette situation, mademoiselle. Tout en gardant à l'égard de votre grand-mère les ménagements, le respect que vous lui devez, il est indispensable, comme viennent de le dire mes cousines, que vous échappiez à une telle domination, infiniment nuisible à votre santé et à votre âme.

Dans le regard de Robert, la compassion était devenue plus douce encore, plus attendrie. Annabel, tandis qu'elle parlait, n'avait cessé de le sentir attaché sur elle, tandis que le jeune homme écoutait son récit douloureux. Elle dit d'une voix basse :

– C'est trop tard. Elle m'a tout pris... tout. La religion de mes parents, elle ne me l'a pas fait enseigner. M<sup>me</sup> Baurly m'apprenait qu'il n'y a rien dans le monde que la matière, et que tout finit à la tombe. Ainsi, ma grand-mère me privait des

plaisirs de ce monde et me refusait cette compensation, ce réconfort que trouvent, paraît-il, les croyants dans leur foi, dans leur espoir d'une éternité heureuse.

– Mais cet espoir, cette foi, vous pouvez les conquérir, mademoiselle ! dit la voix émue de Robert. Et M<sup>me</sup> Norand n'aura plus le pouvoir, maintenant, de vous les enlever.

Les yeux douloureux s'éclairèrent un peu, la bouche perdit son pli d'amertume. Annabel dit à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

– Si c'était possible... si c'était possible...

– Tout à fait possible ! dit Robert avec autorité. Puisque M. Marnel sera ici la semaine prochaine, nous parlerons de cela avec lui. C'est un homme de cœur, de grand bon sens. Il doit bien connaître M<sup>me</sup> Norand, puisqu'il est son ami d'enfance. Nous verrons ensemble le meilleur moyen d'arriver à nos fins, c'est-à-dire à vous libérer d'une tutelle qui annihile votre âme, ma pauvre enfant, et par contrecoup agit déplorablement sur votre santé.

– Nous nous emploierons tous à cela, ajouta Régine en se penchant pour baiser le front d’Annabel. Et maintenant, il faut vous changer un peu les idées, mon amie. Robert, tu vas nous lire quelque chose, veux-tu ?

– Bien volontiers. Mais quoi ?

– Nous avons commencé la *Vie du Père de Foucauld*. Tiens, le volume est sur cette table.

Les jours précédents, quand Régine lisait, fort bien cependant, Annabel avait écouté sans apparent intérêt. Mais, aujourd’hui, sa physionomie laissait voir une ombre d’émotion, tandis que la voix grave, bien timbrée du jeune avocat évoquait la figure de l’ancien officier devenu l’héroïque pénitent du désert. Ses mains inactives aujourd’hui restaient croisées sur ses genoux ; sa tête, un peu penchée, était nimbée d’un reflet du soleil qui se glissait entre les feuillages de la charmille. Quand Robert, un instant, cessait de lire, il rencontrait un regard songeur, adouci, attentif. Lorsqu’il se tut et ferma le livre, Annabel murmura :

– J’aime cela... Je ne connaissais rien, je



croiais que tout était mauvais dans le monde.

– Non, non, chère petite amie, tout n'est pas mauvais, rassurez-vous ! dit affectueusement Antoinette. Nous vous le prouverons, ne craignez rien.

– Vous me l'avez déjà prouvé.

La voix d'Annabel avait pris un accent de douceur inaccoutumée. La pâle figure semblait se détendre davantage. Louis, qui venait de se rapprocher, la regardait d'un air méditatif. Puis il dit gravement :

– Vous n'êtes pas tout à fait si triste. C'est bien plus gentil.

Un léger sourire vint aux lèvres d'Annabel. Étendant la main, elle caressa la chevelure de l'enfant.

– Vous avez raison, petit Loulou. Mais, hélas ! il n'est pas en mon pouvoir...

Elle laissa la phrase en suspens. De nouveau, une profonde mélancolie paraissait dans son regard.

Régine mit aussitôt l'entretien sur une autre

voie et Robert lui donna la réplique, tandis que Danielle allait chercher le goûter.

Elle apporta des gâteaux faits par Antoinette et Annabel en mangea avec plus d'appétit qu'à l'ordinaire.

– Nous allons vous donner des joues roses et un peu d'entrain, dit gaiement Régine. Bientôt, vous serez transformée.

Annabel secoua la tête. Puis elle jeta un coup d'œil sur sa montre de poignet, une très modeste montre d'argent.

– Il ne faut pas que je m'attarde. Ma grand-mère a quelqu'un à dîner, ce soir, et je dois aider Mélanie pour une assez longue préparation, un farci compliqué qui est un de ses triomphes. Comme sa vue baisse, elle ne peut plus arriver à le faire seule ; mais, tenant à garder son secret, elle ne veut pas de Joséphine qui le connaîtrait ainsi.

– M<sup>me</sup> Norand ne reçoit guère quand elle est ici, n'est-ce pas ? demanda Antoinette.

– C'est fort rare. Ce M. Brûlard, qui vient ce

soir, est le propriétaire du domaine de Bournizel. Vous le connaissez peut-être ?

– De vue seulement. Il n'est pas dans nos idées au double point de vue politique et religieux.

– Il vient chaque année faire deux ou trois visites à grand-mère, pendant notre séjour à Maison-Vieille. Mais c'est la première fois qu'elle le reçoit à dîner.

Sur ces mots, Annabel prit congé de ses amies et de Robert. Ceux-ci la regardèrent s'éloigner entre les massifs fleuris, dans la douce lumière du soleil déclinant. Sa fine, légère silhouette avait une grâce extrême, comme le fit remarquer à mi-voix Danielle.

– Oui, elle est charmante, répliqua Régine. Mais quelle existence, pauvre enfant ! Comment sa grand-mère a-t-elle le cœur de la traiter ainsi ? Ce doit être une femme dure, orgueilleuse. Sa physionomie, d'ailleurs, le donne à penser. Ce n'était pas assez de nuire à tant d'âmes par ses œuvres amères, désespérantes, il faut encore qu'elle s'essaye à ruiner l'âme, le cœur de sa

petite-fille !

– Une âme, un cœur qui doivent être beaucoup plus sensibles que nous n’aurions pu le supposer d’abord, dit pensivement Robert. Elle nous les a un peu révélés aujourd’hui. Mais il était temps qu’elle vous connût, mes bonnes cousines, car je soupçonne que la malheureuse enfant devait se trouver au bord du désespoir.

– Dieu veillait sur elle, dit Régine dont le regard s’éclaira, pendant quelques secondes, d’une plus vive lumière.

## VII

Ce soir-là, par une dérogation à la coutume établie jusqu'ici, Annabel prit part au repas auquel était invité le propriétaire de Bournizel. M<sup>me</sup> Norand lui en avait fait transmettre l'ordre par miss Steverson, en précisant qu'elle devait revêtir sa robe la plus habillée.

Ce fut une heure de profond ennui que celle passée à cette table où pérorait M. Brûlard, grand causeur, grand buveur et solide fourchette. Il parlait surtout de lui-même, de ses terres, de ses récoltes, de l'espoir qu'il avait d'être nommé conseiller général, l'année suivante. M<sup>me</sup> Norand l'écoutait avec patience, jetait de-ci de-là une réplique, une réflexion. Annabel, silencieuse, gardait son air d'habituelle indifférence. Elle ne semblait pas s'apercevoir des coups d'œil intéressés que Roger Brûlard jetait parfois vers elle.

Quand on se leva de table, M<sup>me</sup> Norand lui dit :

– Servez-nous les liqueurs au salon, Annabel, puis vous pourrez vous retirer.

Il y avait une sorte de hâte fébrile dans les mouvements de la jeune fille, si mesurés d'habitude, tandis qu'elle préparait les tasses et les flacons sur le plateau de vieux chêne. Aussitôt qu'elle l'eut posé sur une table, près de sa grand-mère, elle s'éclipsa, après avoir répondu avec quelque hauteur au salut de Brûlard.

Elle gravit rapidement l'antique escalier de pierre noircie, entra dans sa chambre et, avec un soupir d'aise, en referma la porte.

Enfin, elle allait pouvoir être seule et penser... Car, depuis son retour de la Vigne-Rouge, elle n'avait pas eu un instant de liberté. Il avait fallu aider Mélanie, puis mettre le couvert que Martin, n'y voyant plus guère, disposait tout de travers. Ensuite, rapidement, elle était venue passer cette robe de foulard bleu à petits pois blancs, toute simple, faite par elle, selon les principes de M<sup>me</sup> Norand. Puis il y avait eu ce dîner, si long, si mortellement long, car l'hôte avait fait honneur

aux excellents plats de Mélanie. Mais elle était seule, maintenant. Assise devant la fenêtre, elle restait immobile, les yeux ouverts sur la nuit légèrement éclairée par un mince croissant de lune.

Elle pouvait donc ramener sa pensée vers cet après-midi, dans le jardin de la Vigne-Rouge. Avec une stupéfaction à laquelle se mêlait quelque confusion, elle se demandait comment elle avait pu dévoiler ainsi sa souffrance devant ces étrangers.

Des étrangers ? Cependant, quelle singulière confiance ils lui inspiraient ! Étrangère, oui, sa grand-mère... pire qu'étrangère, une ennemie. Étrangère aussi, la tante Grâce, insignifiante, pusillanime, de si petite affection. Mais elles, ces charmantes Antoinette, Régine, Danielle... et même lui, ce Robert Arlys, à peine connu encore cependant... Non, elle ne pouvait leur donner ce nom, car elle sentait chez eux tant de vraie sympathie, d'efficace bonté, de compassion qui ne s'exprimaient pas seulement par des mots, car ils avaient dit, tous, qu'ils l'aideraient à échapper

au joug moral de M<sup>me</sup> Norand.

La brise de ce soir d'été baignait de tiédeur le front incliné. Elle apportait les parfums des sous-bois endormis, las de la chaleur du jour. Le torrent lui-même semblait fatigué, paresseux et mettait une sourdine à son grondement. Dans la chambre obscure où pénétrait à peine le tout faible reflet du croissant lunaire, la jeune fille, immobile, semblait un pâle fantôme.

Un à un, elle revivait tous les menus incidents de cet après-midi : son secret contentement en apprenant la présence de Robert Arlys, la discrète amabilité du jeune avocat, la lecture faite par lui avec tant de charme, de fine émotion... et, ensuite, le cri de son cœur, à elle, l'aveu irrésistible de sa détresse et celui de sa haine contre l'aïeule qui avait desséché sa prime jeunesse, annihilé son intelligence, tué son cœur.

Annihilé ? Tué ?

Annabel haletait un peu, la main posée sur ce cœur si vite agité. Anémie, faiblesse passagère, avait dit le docteur Brennier. Mais qu'importait le cœur de chair ? Un autre avait existé en elle, avait



palpité autrefois et désespérément appelé, dans le silence, un peu de tendresse, un peu de bonté. Puis il avait sombré dans la glaciale atmosphère entretenue par M<sup>me</sup> Norand, par M<sup>me</sup> Baurry. Personne, jamais, n'avait aimé la petite Annabel... et elle n'avait jamais eu personne à aimer.

Maintenant, il était trop tard. Antoinette, Régine, prétendaient que non, et qu'elle pouvait être sauvée de ce terrible anéantissement qui gagnait peu à peu tout son être moral, de ce lent désespoir qui la conduisait à la mort. Mais elles se leurraient, ces charitables amies. C'était fini, fini.

Un oiseau de nuit hulula dans les bois tout proches. De la bouillonnante rivière montait une fraîcheur légère depuis quelques instants. Annabel, les paupières mi-closes, écoutait une voix profonde, émue, revoyait un ferme visage d'homme, des yeux bruns d'une si grave douceur. Puis, à côté, se dessinaient une tête couverte de noirs cheveux, une figure colorée, aux traits forts, au regard rusé, hardi, faussement doux par

instants et à d'autres traversé d'une inquiétante dureté...

Annabel eut un mouvement de répulsion. Elle détestait ce M. Brûlard. Pourvu que M<sup>me</sup> Norand n'eût pas l'idée de l'inviter encore !

La jeune fille se leva lentement, fit quelques pas dans la chambre, puis s'approcha d'un petit secrétaire. Il y avait un tiroir secret, qu'elle ouvrit. Elle y prit un petit livre à la reliure élégante, un de ces livres de piété que l'on offre en cadeau de première communion. Un jour, dans une malle, où M<sup>me</sup> Norand lui faisait chercher un ancien vêtement, elle l'avait trouvé tout au fond, parmi d'autres objets ayant appartenu à sa mère. Sur la feuille de garde étaient écrits ces mots : « À ma petite amie Lucienne Norand. » Annabel l'avait emporté dans sa chambre. Il lui appartenait, puisqu'il avait été donné à sa mère. C'était *l'Imitation de Jésus-Christ*. Elle l'avait ouvert, avait parcouru quelques pages. Mais tout cela lui paraissait incompréhensible et elle l'avait refermé, puis rangé dans son armoire. Cependant, parfois, elle l'en retirait et lisait quelques phrases

au hasard. Une secrète attirance l'y poussait, à certains jours. Elle sentait qu'une doctrine de paix, de consolation, d'espérance, était renfermée en cet ouvrage. Mais elle était comme le pauvre devant une porte close, derrière laquelle il trouverait chaleur et nourriture et qui ne sait quelles paroles employer pour se faire ouvrir.

D'un crayon léger, elle avait souligné certaines phrases qui l'avaient plus particulièrement frappée, en éveillant dans son âme délaissée la curiosité de cette croyance chrétienne dont l'avait écartée sa grand-mère. Elle les relisait, ce soir : « Ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour eux-mêmes, le bénissent dans toutes les tribulations et dans l'angoisse du cœur comme dans les consolations les plus douces. » « Lui seul doit être aimé uniquement, parce qu'il est le seul ami, bon, fidèle, entre tous les amis. » « Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation. »

Ainsi, dans leurs épreuves, ces croyants pouvaient se réfugier dans l'amour d'un être tout-puissant, de l'Infini ? Régine, Antoinette, Robert

Arlys usaient de ce suprême recours, quand ils souffraient. Mais elle...

Ils avaient dit qu'ils l'aideraient à s'évader de sa geôle morale, et qu'elle connaîtrait comme eux les joies de l'espérance, de la foi. Ils étaient si bons, si délicatement sympathiques... Mais pourraient-ils vraiment quelque chose contre la volonté froide, implacable de M<sup>me</sup> Norand ?

Un découragement subit, une amertume profonde écartaient de l'âme douloureuse l'apaisement, l'espoir qu'elle avait rapportés des moments passés à la Vigne-Rouge. Elle pensa :

« Non, non, ils ne pourront rien. Tout est fini pour moi. »

Une atroce impression de solitude saisissait la jeune fille. Elle se laissa glisser à genoux, près du secrétaire, en serrant convulsivement entre ses doigts le petit livre. Longtemps, elle resta là, prostrée, presque sans pensée, souffrant silencieusement, tressaillant un peu quand, par la fenêtre ouverte, parvenait le rire de Roger Brûlard. Lorsqu'elle se releva pour se mettre au lit, l'étranger avait dû partir, car on n'entendait

plus rien au rez-de-chaussée. Annabel se coucha, mais ne put dormir. Au lever, elle avait une mine si défaite qu'elle la remarqua en se coiffant, bien qu'elle n'y accordât aucune attention à l'ordinaire, car tel était depuis longtemps l'état de son âme que la santé lui était indifférente. Mais elle en ressentit aujourd'hui un petit choc pénible.

« Ces demoiselles vont me demander ce que j'ai, pensa-t-elle. Et le docteur m'interrogera aussi. Je n'irai pas aujourd'hui. Je dirai que j'étais occupée. »

L'accomplissement de cette résolution lui fut dur. L'hospitalière demeure des Brennier lui inspirait un attrait devenu tout à coup plus vif encore. Mais il existait en elle une force de volonté qui dominait les désirs secrets de son cœur. Vers deux heures, elle alla s'installer avec un ouvrage dans le jardin. Celui-ci s'étendait en longueur, clos du côté du torrent par une balustrade de pierre lézardée que recouvraient en partie des rosiers à petites fleurs pourpres et jaune pâle. Les parterres à la française, soignés vaille que vaille par un jardinier du pays, avaient une

grâce un peu négligée qui plaisait à M<sup>me</sup> Norand. Elle exigeait seulement qu'ils fussent toujours garnis de fleurs, fussent-elles les plus simples, les plus rustiques même. Car cette femme qui dédaignait le luxe, les raffinements de toilette, d'ameublement ou de service que sa fortune eût pu lui permettre, aimait les fleurs et en voulait toujours près d'elle, à Paris comme ici.

Elle les cueillait elle-même, chaque jour, dans son jardin de Maison-Vieille. C'est pourquoi cet après-midi, voyant l'orage menacer, elle sortit pour couper des roses avant que survînt la pluie.

Annabel était assise près d'un vieil if taillé naguère, mais qui avait repris la liberté de pousser comme il l'entendait. M<sup>me</sup> Norand, en passant près d'elle, demanda :

– Vous n'allez pas à la Vigne-Rouge, aujourd'hui ?

– Non, grand-mère.

La jeune fille levait la tête pour répondre et M<sup>me</sup> Norand vit son visage pâli, ses yeux cernés, qui la regardaient avec leur habituelle expression

morne, lointaine, un peu glacée.

– Pourquoi ?

– J’avais ces tabliers à finir. Du reste, je ne veux pas m’imposer à ces demoiselles.

– Vous ont-elles fait sentir que vous les dérangiez ?

– Oh ! non !

La protestation s’échappait, spontanée, des lèvres d’Annabel.

– Alors ? Vous ne vous plaisez pas avec elles ?

M<sup>me</sup> Norand scrutait la physionomie calme, qui restait impénétrable.

– Mais si, grand-mère. Je ne veux pas risquer de les gêner, voilà tout.

– C’est un bon sentiment. Je ne vous le reproche pas – d’autant moins que je ne tiens pas à vous voir fréquenter trop assidûment ces jeunes personnes. Elles paraissent fort bien élevées, sérieuses, travailleuses ; mais j’ai appris, hier, qu’elles étaient des catholiques ferventes. Or,

cela ne va pas avec l'éducation que vous avez reçue. Vous avez dû vous apercevoir des tendances religieuses de ces jeunes filles ?

– Oui, grand-mère.

– Est-ce cela qui vous éloigne un peu d'elles ?

– Non. Elles sont libres de penser comme elles veulent et leurs opinions ne m'empêchent pas de les estimer.

– Soit. Mais faites attention à ne pas vous laisser influencer par elles sur ce point, car cela ne me plairait pas du tout.

Là-dessus, M<sup>me</sup> Norand continua son chemin le long des parterres.

La veille, Roger Brûlard lui avait appris que les habitants de la Vigne-Rouge étaient, comme il le disait élégamment, « des calotins ». Quand, jadis, elle avait rencontré chez une de ses amies, libre pensante, le docteur Brennier, quelque peu parent de cette personne, elle avait cru comprendre, au cours de la conversation, qu'il était lui-même dans les idées de son hôtesse. En tout cas, il avait, paraît-il, bien changé depuis



lors. Ses filles étaient des militantes, s'occupaient à Paris de plusieurs œuvres catholiques. Bref, ce foyer représentait tout le contraire – sous ce rapport du moins – de ce qu'elle eût souhaité pour Annabel.

Mais comment l'en écarter, maintenant qu'elle l'avait confiée aux soins du docteur Brennier ? Ce n'était guère possible. Toutefois, on pouvait espacer les rapports. Annabel, d'ailleurs, y semblait d'elle-même disposée. Avec sa nature indifférente, elle devait être du reste peu susceptible de se trouver influencée par les opinions religieuses des filles du docteur.

Le sécateur, manié d'une main quelque peu nerveuse, fit tomber deux roses nacrées dans la corbeille que tenait M<sup>me</sup> Norand. Celle-ci, quelques pas plus loin, s'arrêta devant une touffe de pivoinis blanches et se prit à les considérer distraitemment. Sa pensée était ailleurs. Elle songeait :

« Ces relations n'auront d'ailleurs qu'un temps très court. Dans un ou deux mois, Annabel sera mariée, et je doute que Roger laisse sa

femme entretenir des rapports avec les habitants de la Vigne-Rouge, dont les opinions politiques sont tout à l'opposé des siennes. »

Ainsi ne restait-il aucune inquiétude dans l'esprit de l'aïeule, tandis qu'elle s'en allait le long des parterres, cherchant les fleurs à son gré.

Dans l'ombre du vieil if, Annabel rêvait, son ouvrage sur les genoux. Une sorte de sourire, amer, un peu ironique, détendait ses lèvres. Un défi luisait dans les yeux qui suivaient la forte silhouette de M<sup>me</sup> Norand. La jeune fille pensait :

« Puisqu'elle craint l'influence de mes voisines, c'est que celle-ci est bonne pour moi. Maintenant, je ne suis plus seule au monde et, si je le veux, je connaîtrai cette religion qui fut celle de ma mère, qui paraît donner tant de bonheur aux Brennier. »

Une impression de revanche lui réchauffait l'âme en même temps que s'insinuait en elle un apaisement, avec la décision qu'elle venait de prendre : « Dès demain, je retournerai à la Vigne-Rouge. »

## VIII

Le docteur Brennier sortait pour sa quotidienne promenade pédestre au moment où Annabel, le lendemain, passait la grille de sa demeure. Il s'arrêta et lui prit la main, en considérant attentivement le fin visage un peu altéré.

– Hum ! vous n'avez pas bonne mine, mon enfant. Vous sentez-vous plus fatiguée ? Ou bien avez-vous eu quelque ennui ?

– Non... pas plus qu'à l'habitude, docteur.

La réponse évasive ne satisfait pas le docteur Brennier. Mais il pensa :

« Mes filles la mettront mieux en confiance. »

Souriant, il dit tout haut :

– Vous trouverez Antoinette dans le petit salon. Régine et Danielle sont à la ferme de Nouzac, pour acheter une volaille, et elles ont

emmené un hôte qui nous est arrivé ce matin, le fils de mon meilleur ami, lui-même ami d'enfance de mon fils aîné et d'Antoinette, dont il a à peu près l'âge : le capitaine Trézeau.

Il s'éloigna après avoir amicalement serré la main de la jeune fille, sans remarquer le pli qui venait de se former sur son front.

L'annonce de cette présence étrangère contrariait Annabel, quelque peu sauvage par suite de son existence solitaire. Ses premiers rapports avec les filles du docteur lui avaient coûté beaucoup, sans qu'elle le laissât paraître. Maintenant, leur franche, discrète amitié lui manquerait fortement si elle lui était enlevée. Quant à Robert Arlys, il lui semblait, chose étrange, qu'elle l'avait toujours connu. Mais ce capitaine Trézeau...

Danielle, un jour, avait prononcé ce nom devant elle. C'était, avait-elle dit, un boute-en-train, le plus aimable garçon du monde.

Mais Annabel se souciait peu de gaieté, de rire. Elle avait l'âme trop lourde, trop chargée de fatigue et d'angoisse.

Dans le petit salon, si accueillant avec ses cretonnes fleuries et ses meubles désuets, héritage d'une aïeule, Antoinette cousait près de la porte-fenêtre ouverte. Sur le tapis jouait la petite Michelle, qui se mit debout pour venir se faire embrasser par Annabel.

– Vous avez été empêchée de venir, hier, chère petite amie ? demanda Antoinette en serrant longuement la main amaigrie.

– Empêchée ? Non.

La sincérité l'emportait, chassait le prétexte qu'avait préparé Annabel.

– ... J'ai passé une phase de terrible découragement, je me disais que rien ne pourrait m'enlever à la tyrannie de ma grand-mère et qu'il était inutile que je vous ennuie de ma triste personne, de ma souffrance...

– Nous ennuyer ? Oh ! Annabel !

Antoinette entourait de son bras les épaules de la jeune fille, assise près d'elle, et attirait contre elle la tête blonde.

– ... Nous serons si heureux de vous être utile,

de vous voir renaître à une vie plus normale !  
Chère petite amie, vraiment, pouvez-vous  
penser...

– Non, non, je ne le pense pas !

Des larmes, tout à coup, glissaient hors des  
paupières, le long des joues si blanches. C'était la  
première fois qu'Antoinette voyait pleurer  
Annabel.

– ... Je sens que vous êtes sincères, tous, que  
vous vous intéressez vraiment à la malheureuse  
que je suis. Mais mon cœur est aigri, mauvais...

– Voulez-vous bien ne plus parler ainsi ! Un  
cœur mauvais, vous ? Ah ! je suis bien sûre qu'il  
est, au contraire, tout bonté, tout tendresse.

– Il l'était peut-être, autrefois... quand j'étais  
une petite fille qui pleurait en secret, tous les  
soirs, parce que personne ne l'avait embrassée, ne  
lui avait dit un mot d'affection. Et puis, on l'a  
brisé, on l'a glacé...

– Pas pour toujours, ma petite Annabel. Déjà,  
il renaît, il se réchauffe. N'en avez-vous pas  
l'impression ?

– Je ne sais... Oui, peut-être...

Le visage qui s'appuyait contre l'épaule d'Antoinette frémissait un peu.

– Vous verrez, dans peu de temps, votre santé morale et physique sera tout à fait rétablie. Allons, chassez tous ces méchants papillons qui sont venus vous troubler, qui vous ont donné cette vilaine mine fatiguée. Je vais dire à Robert de nous faire faire une bonne promenade, pour mettre un peu de rose sur ces joues-là.

Les cils, d'une si fine soie blonde, battirent légèrement sur les yeux bleus, encore brillants de larmes.

– Mes sœurs sont à Nouzac, poursuivait Antoinette. Nous étions un peu à court pour le dîner, car il nous est arrivé inopinément un nouvel hôte.

– Oui, le docteur me l'a dit. Je l'ai rencontré à la grille. C'est un ami d'enfance ?

– Oui, un excellent ami.

Annabel, qui levait à ce moment les yeux sur Antoinette, remarqua machinalement que le

visage un peu fané semblait rajeuni, aujourd'hui, et que le regard avait une vivacité inaccoutumée.

– ... Il était depuis quelques années au Maroc et nous n'avions plus guère occasion de le voir. Maintenant, il restera en France, je crois.

La petite Michelle, délaissant ses jouets, s'approchait d'Annabel. Celle-ci la prit sur ses genoux et passa une main caressante sur les cheveux bruns. Il y avait, dans ses manières à l'égard des enfants, une certaine gaucherie, en même temps qu'une sorte de tendresse contenue. Ses amies l'avaient remarqué, de même que Robert. La fibre maternelle devait exister chez elle. Peu à peu, de la gangue où l'avait enfermée M<sup>me</sup> Norand, sortirait une Annabel vivante, aimante, ressuscitée.

– Je vous laisse un moment, ma chère Annabel, dit Antoinette en se levant. Il faut que je dise à mon cousin de préparer la voiture, et pendant ce temps je passerai une autre robe. J'ai quelques achats à faire à Uzerche ; ce sera notre but de promenade.

Quand M<sup>lle</sup> Brennier reparut dans le salon, elle



trouva Robert qui s'entretenait avec Annabel. Il lui faisait l'historique de la petite ville d'Uzerche, qu'elle connaissait seulement pour y être passée un jour en voiture avec Régine et Danielle. Et ce fut lui aussi qui, un peu plus tard, lui fit voir les antiques maisons à tourelles, la vieille église romane, se montrant le plus intéressant des guides, sachant mêler à son érudition le détail pittoresque, la note émue ou spirituelle.

Au retour, les promeneurs s'arrêtèrent au hameau de Saillant, bâti dans une gorge sauvage formée par la Vézère. Le temps était gris, l'air un peu lourd. Mais Annabel semblait plus vivante qu'au départ de la Vigne Rouge et, parfois, un sourire venait à ses lèvres, donnait à ses yeux un éclat inaccoutumé.

À une centaine de mètres de la Vigne-Rouge, la voiture, que conduisait Robert, fut rejointe par une conduite intérieure, au volant de laquelle se trouvait un homme jeune et blond que ne connaissait pas Annabel. Près de lui était assise Danielle. Régine se trouvait sur le siège arrière.

– Voilà notre ami Marcel Trézeau ! dit

Antoinette.

Les deux voitures s'arrêtèrent dans la cour de la Vigne-Rouge et. après que Régine et Danielle eurent embrassé Annabel, on lui présenta le nouvel hôte. C'était un grand et fort garçon, d'une physionomie un peu rudement taillée, mais qui plaisait par le regard franc, gai, malicieux. Annabel pensa qu'il lui serait sans doute sympathique. Puis elle prit congé de tous et s'en alla très vite vers Maison-Vieille, car la demie de six heures venait de sonner.

Dans le vestibule, elle croisa M<sup>me</sup> Norand qui descendait. L'aïeule jeta sur elle un rapide coup d'œil, en demandant :

– Pourquoi rentrez-vous si tard ?

– Nous avons fait une longue promenade, grand-mère.

– C'est ce qui vous a donné cette bonne mine ?

Elle remarquait le teint un peu rosé, et cet éclat des yeux bleus qu'Annabel n'avait pas eu le temps de couvrir par l'ombre des cils, comme

elle en avait coutume en présence de sa grand-mère.

– ... Où avez-vous été ?

– À Uzerche. Au retour, nous nous sommes arrêtés à Saillant, pour voir la gorge, et nous y avons goûté.

M<sup>me</sup> Norand fit un pas pour s'éloigner. Puis, se détournant légèrement, elle dit du même ton bref :

– J'attends un ami dans deux jours. Vous arrangerez le plus confortablement possible la chambre des Mages. Dites aussi à Joséphine de parler à l'homme qui nous procure des truites, afin que nous en ayons pour le dîner, le soir de cette arrivée.

– Bien, grand-mère, répondit Annabel.

Et elle pensa : « Sans doute est-ce M. Marnel. »

Robert Arlys confirma le lendemain cette hypothèse en lui apprenant qu'il avait reçu un mot de l'écrivain-explorateur.

– Vous voyez, dit Annabel avec un retour

d'amertume, je vous avais prédit comment cela se passerait. « On » n'a même pas jugé bon de me nommer celui qui va venir. Je suis à « ses » yeux moins qu'une servante, car Mélanie, Martin, savent qui est cet hôte attendu.

Régine, assise près d'elle, posa une main caressante sur les cheveux blonds.

– C'est chose pénible pour vous, je le comprends, chère petite amie. Mais il ne faut pas conserver à l'égard de votre grand-mère cette rancune que l'on devine en vous, que l'on voit dans vos yeux. Vous apprendrez à lui pardonner...

– Lui pardonner ?

Annabel se redressait, le regard durci, le corps frémissant.

– ... Jamais ! Jamais ! Elle m'a fait trop de mal... et elle me déteste !

Régine secoua la tête. Sa main avait glissé sur l'épaule d'Annabel et s'y appuyait doucement.

– Vous apprendrez le pardon. Vous vous direz aussi que cette femme, avec une telle nature, est

peut-être très malheureuse.

– Malheureuse ?... Elle ? Non, certes, non ! Elle a des satisfactions d’orgueil qui lui suffisent, puisqu’elle n’a pas de cœur !

– Qui sait ? murmura Régine.

Annabel la regarda avec surprise, mais ne protesta pas davantage. Antoinette lui avait dit un jour que sa cadette avait un don d’observation tout particulier, dont les uns ou les autres avaient fait plus d’une fois l’expérience.

Cet après-midi-là, comme il pleuvait, on demeura au logis. Marcel Trézeau anima la petite réunion de son entrain, inventant des jeux pour Louis et Michelle, racontant des anecdotes dont tous s’égayaient – même la mélancolique Annabel. Oui, Annabel riait aujourd’hui, doucement, avec une sorte de craintive réserve, comme une personne non habituée à la gaieté, à un peu de détente joyeuse. Régine et Robert firent de la musique, Danielle servit un goûter dont les éléments avaient été confectionnés par ses mains expertes et celles d’Antoinette. L’aînée avait encore ce visage rajeuni, ce regard plus vif

qu'Annabel avait remarqué la veille. Cette physionomie sérieuse, pensive, où les soucis d'une existence toute dévouée aux siens avaient mis leur empreinte, semblait transformée par quelque bonheur secret.

Danielle, vêtue d'une robe rose qui seyait fort à son teint de brune, paraissait plus gaie, plus vive encore qu'à l'ordinaire. Elle soutenait des joutes d'esprit avec Marcel et tous deux se taquinaient le plus amicalement du monde.

Le docteur Brennier vint se mêler au petit cercle et la conversation prit un tour plus sérieux. Il interrogeait Marcel sur le Maroc, sur sa vie dans les postes où il venait de passer quelques années. Annabel écoutait avec intérêt. Depuis peu, elle sentait fondre cette indifférence pour toutes choses qui aurait fait d'elle un être inerte, sans vie intérieure, sans pensée.

Quand elle quitta la Vigne-Rouge, Danielle, Robert et Marcel l'accompagnèrent jusqu'à Maison-Vieille. Comme les trois jeunes gens revenaient vers le logis du docteur après avoir pris congé d'elle, Trézeau fit observer :

– Elle est singulièrement jolie, cette jeune personne. Mais vous me l’aviez représentée comme une pauvre créature mélancolique ; or, je l’ai trouvée presque gaie, aujourd’hui.

Danielle sourit, en répliquant :

– Oui, elle change, notre Annabel. Si vous l’aviez vue il y a un mois, Marcel...

Robert regardait au loin, vers la lumière encore vive de l’horizon où s’inclinait le soleil. Il répétait en lui-même : « Elle change, notre Annabel. » Et ses lèvres fermes s’entrouvaient en un sourire de bonheur.

## IX

À la fin du déjeuner, le lendemain, M<sup>me</sup> Norand dit à sa petite-fille :

– Vous vous habillerez vers trois heures, Annabel, pour venir avec moi rendre visite à M<sup>me</sup> Brûlard, qui désire vous connaître.

Si Annabel avait entendu cette injonction quelques semaines auparavant, elle l'aurait probablement accueillie avec cette apparente passivité dont elle s'était fait une armure. Mais aujourd'hui, tout en faisant son habituelle réponse laconique, elle eut quelque peine à dissimuler sa surprise et sa contrariété.

Surprise, car jamais M<sup>me</sup> Norand ne l'avait emmenée chez aucune de ses relations. Contrariété, puisque cette visite allait la priver de passer l'après-midi à la Vigne-Rouge.

Elle n'avait jamais vu la mère du propriétaire



de Bournizel. Elle savait seulement qu'elle était infirme depuis plusieurs années et ne quittait plus sa demeure.

Bournizel se trouvait à trois kilomètres de Maison-Vieille. M<sup>me</sup> Norand et Annabel firent ce trajet sans échanger une parole. Quand elles eurent traversé une châtaigneraie, la grille de Bournizel leur apparut, grande ouverte sur une allée de hêtres. Au-delà s'étendait la maison, basse et longue, couverte d'un crépi grisâtre. Sur son toit d'ardoises toutes neuves se promenaient des pigeons. Dans la cour bien sablée, un chien de chasse accueillit les arrivantes par quelques aboiements.

– Tais-toi, Loudo !... dit une voix de femme.

Au seuil de la porte paraissait une servante.

Sur son invitation, M<sup>me</sup> Norand et Annabel entrèrent dans un vestibule carrelé, puis de là dans une grande chambre qui donnait sur l'autre façade.

Près d'une porte vitrée ouverte, M<sup>me</sup> Brûlard était assise dans un fauteuil qu'occupait tout son

embonpoint. Elle avait un large visage blafard, des yeux noirs, inquisiteurs, qui aussitôt dévisagèrent Annabel. Celle-ci, pendant tout le temps de cette visite, se sentit examinée, jaugée par cette étrangère qui, dès le premier abord, lui était aussi antipathique que son fils.

M<sup>me</sup> Brûlard ne lui adressa guère la parole. Elle s'entretenait avec M<sup>me</sup> Norand de travaux ménagers, d'élevage de volailles, de jardinage. Annabel avait l'impression que sa grand-mère s'ennuyait fort. Puis Roger Brûlard apparut. Il se mit à parler de politique, des récentes élections sénatoriales. Annabel tenait ses paupières demi-baissées, pour ne pas rencontrer le regard insistant qui s'attachait fréquemment sur elle. Une abondante collation fut servie. Après quoi, la jeune fille vit avec soulagement M<sup>me</sup> Norand se lever pour prendre congé.

Mais elle n'était pas encore délivrée de Brûlard. Il insista pour reconduire les visiteuses en voiture et M<sup>me</sup> Norand finit par accepter. Quand il les quitta, dans la cour de Maison-Vieille, il emportait une invitation à dîner pour la

semaine suivante.

« Il faudra encore le voir pendant une heure ! » songea Annabel avec ennui.

Et aujourd'hui, à cause de ces antipathiques personnes, elle avait perdu son après-midi, perdu quelques heures de détente, de timide joie près des amies qui lui devenaient chaque jour plus chères.

Tout au fond de son cœur, une voix ajoutait :  
« Près de Robert Arlys. »

\*

Félicien Marnel arriva le lendemain soir, dans sa voiture conduite par un boy annamite qui l'accompagnait depuis plusieurs années au cours de ses longs voyages.

Le froid visage de M<sup>me</sup> Norand s'éclaira à sa vue. Elle se tenait au seuil du sombre vestibule de Maison-Vieille, les deux mains tendues vers son hôte. Il les prit et les serra longuement.

– Je viens troubler votre solitude, ma chère Sylvie. Mais j’ai tant de plaisir à passer quelques jours près de vous, dans ce vieux logis qui me rappelle les bonnes années de ma jeunesse !

– Quelques jours ! Vous plaisantez, mon ami. Je compte vous garder beaucoup plus longtemps que cela – à moins que vous ne vous ennuyiez trop, naturellement.

– Oh ! je ne suis pas homme à m’ennuyer ! Le travail, la promenade, quelques bonnes causeries suffiront pour me faire trouver les journées courtes... Mien, rentre la voiture là...

Marnel indiquait au boy la remise qui occupait en partie le côté droit de la cour.

– ... Et vous savez, chère amie, demandez-lui de faire n’importe quelle besogne, il est habile à tout, fort complaisant en outre.

– En ce cas, mes vieux domestiques vont abuser de lui... Venez, Félicien, je vais vous conduire à votre chambre. Je vous ai fait préparer celle des Mages, que vous aimiez autrefois.

– Celle qui donne sur le torrent ? Je me

souviens. Oui, je prétendais que ce bruit ininterrompu berçait mon sommeil.

Tout en parlant, Marnel suivait son hôtesse dans le vestibule. En continuant de causer, ils montèrent le vieil escalier, suivirent un couloir sombre, puis entrèrent dans une grande chambre tendue de tapisseries qui représentaient l'adoration des Mages.

– Voilà, mon ami. J'espère que rien ne vous manquera...

M<sup>me</sup> Norand jetait autour d'elle un coup d'œil investigateur.

– ... Je n'ai pas le confort moderne dans cette maison. Mais un voyageur comme vous est habitué à tout.

– Certes ! Je serai ici royalement bien. À quelle heure dînez-vous, Sylvie ?

– À sept heures. Vous me trouverez dans la galerie dont j'ai fait mon cabinet de travail. Vous vous souvenez où elle se trouve ?

– Je crois bien ! Je n'ai rien oublié de la vieille maison... Et votre petite-fille, que devient-elle ?

La physionomie qui s'était légèrement animée parut se figer tout à coup.

– Vous la verrez tout à l'heure. Elle a été souffrante et j'ai dû la faire soigner par le docteur Brennier. Maintenant, elle va mieux. Mais elle a pris l'habitude d'aller presque chaque jour chez nos voisins, ce qui ne me convient guère, car ces jeunes filles n'ont pas reçu les mêmes principes qu'elle.

Marnel retint cette riposte :  
« Heureusement ! » M<sup>me</sup> Norand poursuivait, de sa voix redevenue sèche :

– Je ne pouvais cependant faire autrement, à cause du docteur qui prétendait qu'Annabel avait besoin de quelque distraction...

– Je crois qu'il avait raison, Sylvie. Il ne faut pas pousser les principes trop loin. Je ne connais pas les demoiselles Brennier, mais leur père, que je voyais assez souvent quand nous étions jeunes tous deux, était un homme de grand bon sens, de valeur indiscutable, et un excellent médecin. Vous pouvez donc vous fier à lui.

– Sous ce rapport, oui. Mais ses filles sont des catholiques militantes. Fort heureusement, avec la nature d’Annabel, je crois que cela ne présente pas d’inconvénients. Elle ne prend intérêt à rien et ne semble même pas apporter beaucoup d’empressement à se rendre chez nos voisins... Allons, je vous laisse, Félicien. À tout à l’heure.

Quand Marnel descendit, un peu plus tard, il trouva M<sup>me</sup> Norand seule dans sa bibliothèque, assise près de son bureau sur lequel s’appuyait son coude. Il fut aussitôt frappé de son expression de lassitude.

– Êtes-vous fatiguée, Sylvie ?

– Par moments, oui. Je ne suis plus jeune, mon cher ami. Le mois prochain, j’aurai soixante-huit ans.

Mais, déjà, elle se redressait, reprenait sa mine ferme, altière.

– ... Venez dîner. Mélanie vous a préparé un pâté de sa façon. Vous lui ferez compliment si vous le trouvez à votre goût, car elle est très sensible aux louanges.

Dans la salle à manger, Annabel et sa tante se tenaient debout près de la table. M<sup>me</sup> Norand dit brièvement :

– Miss Steverson... Annabel Steverson.

Puis elle s'assit, tandis que son hôte s'inclinait devant Grâce Steverson, puis devant Annabel. Il dit, s'adressant à cette dernière :

– Je n'ai fait que vous apercevoir à Paris, mademoiselle, et je suis heureux de pouvoir faire plus ample connaissance avec vous.

– Moi aussi, monsieur.

M<sup>me</sup> Norand tourna la tête vers sa petite-fille. L'accent de cette réponse, tout différent de celui auquel l'avait habituée Annabel, venait évidemment de la surprendre. Ce n'était plus la voix morne, indifférente. Quelque chose de vivant, de frémissant, y avait passé.

De la vie... Elle en voyait ce soir dans les yeux couleur de violette, tandis qu'Annabel, de sa place au bout de la table, écoutait Marnel conversant avec verve, répondant aux questions de son hôtesse sur ses travaux en cours. Puis, à



son tour, il interrogea. Que faisait ici son amie ?  
À quel ouvrage travaillait-elle ?

– Je finis quelque chose qui ne vous plaira guère, Félicien. Vous allez encore m'accuser de présenter la vie sous les plus sombres couleurs. Mais je ne la vois qu'ainsi depuis longtemps.

– C'est un tort. Elle offre une autre face, qu'il faut savoir considérer... Avez-vous par ici quelques relations ? Vos voisins Brennier, d'abord ?

– Personnellement, je ne les vois guère. D'ailleurs, je ne fais aucune visite dans le pays, sauf une ou deux à M<sup>me</sup> Brûlard, une infirme, la mère du propriétaire de Bournizel.

– Ah ! Bournizel... Je me souviens. Il y avait un M. Brûlard qui était grand chasseur, grand buveur, et dont on contait les nombreuses frasques.

– C'était le père de Roger. Celui-ci est plus sérieux. Il conduit fort bien sa propriété, qui lui rapporte de bons revenus. Je vous ferai faire sa connaissance.

– Volontiers, chère amie... Les filles de cet excellent docteur Brennier vous plaisent-elles, mademoiselle ? J'ai entendu dernièrement faire d'elles un très grand éloge chez un de mes amis parisiens.

Il s'adressait à Annabel avec un bienveillant sourire. Elle répondit, de sa voix un peu lente, qui prenait un accent plus ferme :

– Elles me plaisent beaucoup.

– Tant mieux, tant mieux... Elles doivent avoir en ce moment près d'elles leur cousin Arlys ?

– Il est là, en effet.

M<sup>me</sup> Norand demanda brusquement :

– Leur cousin ? Elles ont un cousin chez elles ?

– Mais oui, Robert Arlys, un charmant garçon, avocat de grand avenir – une intelligence d'élite et un cœur très noble. Son père était mon intime ami et j'ai toujours entretenu avec lui les meilleures relations – épistolaires surtout, car depuis quelques années nous ne nous étions pas revus.

M<sup>me</sup> Norand se tourna vers sa petite-fille.

– Vous ne m’aviez pas parlé de ce cousin, Annabel ?

Il y avait dans son accent un mécontentement à peine contenu que remarqua fort bien Marnel.

– Je n’y ai pas songé, grand-mère.

Les yeux bleus, qui regardaient tout à l’heure Marnel avec une mélancolique douceur, reprenaient leur froideur, se voilaient sous les paupières.

M<sup>me</sup> Norand ne répliqua rien. Mais un pli demeurait sur son front et ne s’effaça que lentement.

## X

– Vous ne m’accompagnez pas chez vos voisins, Sylvie ?

– Mais si, mon ami.

Après la déclaration faite la veille par M<sup>me</sup> Norand, Marcel fut assez surpris de cette réponse à la demande qu’il adressait par simple politesse. Mais il n’en laissa rien voir et répliqua aimablement :

– Tant mieux. Ce sera un plaisir pour nous tous.

– J’en doute. Nous ne devons pas avoir beaucoup d’idées communes, les Brennier et moi. Mais je songe à leur rendre visite aujourd’hui. Le docteur a soigné Annabel et je lui dois des remerciements, à défaut d’honoraires qu’il n’acceptera sans doute pas.

– Certainement non. Il a agi en ami, en bon

voisin.

– Cela m’est désagréable, je dois vous l’avouer, Félicien. Car je voudrais espacer les rapports entre Annabel et ces Brennier. Je crains qu’ils n’aient une mauvaise influence sur elle, à la longue.

– Voyons, que vous imaginez-vous là ? Ce sont des gens parfaitement bien...

– Ils n’ont pas mes idées, je vous le répète. En outre, je sais que ces relations seraient très désagréables au futur mari d’Annabel.

– Au futur mari ?

Marnel regardait M<sup>me</sup> Norand avec une vive surprise.

– ... Vous allez la marier ?

– Oui, mon ami, avec Roger Brûlard, le propriétaire de Bournizel. Il a trente-cinq ans, de solides qualités, une belle fortune. Il désire une femme entendue aux soins de la maison, qui puisse remplacer sa mère infirme...

– Et Annabel, que dit-elle de ce projet ?

La froide physionomie parut se durcir davantage.

– Je ne l’en ai pas encore informée. Dans très peu de temps, je lui ferai part de ma décision et elle sera fiancée. Le mariage se fera dans le courant de septembre, probablement.

Marnel eut peine à maîtriser son indignation. Il dit avec un calme forcé :

– Alors, vous ne lui demanderez pas son avis ?

M<sup>me</sup> Norand riposta froidement :

– Elle n’aura pas d’autre avis que le mien.

Marnel songea : « J’espère bien le contraire ! » Mais il n’insista pas sur ce sujet, comprenant qu’il se heurterait à une obstination inébranlable.

« Comment réagira-t-elle ? » pensait-il en considérant, pendant le déjeuner, le visage délicat, un peu trop pâle encore, la bouche pensive et ces yeux d’une si charmante nuance dont l’expression attentive le frappait, quand il en rencontrait le regard, tandis qu’il s’entretenait avec M<sup>me</sup> Norand d’ouvrages récemment parus.

Non, elle ne devait pas être l’enfant passive

dont sa grand-mère disait : « Elle n'aura pas d'autre avis que le mien. » Tant mieux s'il en était ainsi, car, vraiment, le despotisme, l'injustice de Sylvie à l'égard de sa petite-fille, le révoltaient, lui, son meilleur ami pourtant.

Annabel, peu après le déjeuner, s'en alla vers la Vigne-Rouge. Elle était chargée par M<sup>me</sup> Norand d'annoncer pour un peu plus tard sa visite et celle de son hôte.

– Ah ! cet excellent Marnel ! Charmé de le voir ! dit le docteur en se frottant les mains. Avez-vous un bon goûter à lui offrir, mes enfants ? Il était assez gourmet, autrefois.

– Mais il a dû manger tant de mauvaises choses au cours de ses voyages qu'il n'a peut-être plus le goût si fin, répliqua en riant Danielle. Quoi qu'il en soit, rassurez-vous, papa, il y a un pain de Gênes fait par Régine d'après les meilleures formules et je tiens en réserve certains petits fours de ma façon dont vous me direz des nouvelles.

– Ne me mettez pas ainsi l'eau à la bouche, car je serais capable de cambrioler votre armoire à

provisions !... s'écria Marcel Trézeau. Vous n'ignorez pas que mon principal défaut est la gourmandise...

– Vous l'étalez sans vergogne, mon cher ! C'est honteux ! Puisqu'il en est ainsi, venez les chercher avec moi, ces petits fours, et peut-être vous permettrai-je d'en croquer un, pour avoir votre avis sur leur plus ou moins de succulence.

Ils s'éloignèrent, rieurs, animés. Annabel, qui se tournait à ce moment vers Antoinette, surprit son regard suivant les deux jeunes gens – un regard de détresse, un pauvre regard inquiet. Mais elle crut avoir rêvé en voyant quelques secondes après un sourire sur les lèvres de l'aînée.

Régine emmena Annabel vers le poulailler pour lui montrer une poule de Leghorn qu'elle venait d'acheter. Antoinette et elle s'intéressaient beaucoup à l'élevage et Annabel, qui aidait, à Maison-Vieille, Joséphine, commençait de partager ce goût.

Robert les accompagnait. Il se déclarait gaiement tout à fait incompetent en la matière,



mais désireux de s'instruire.

– Je crois que tu ne t'intéresseras jamais beaucoup à cela, mon ami, répliqua Régine. Il me semble que tu aimes surtout la campagne en poète.

– Peut-être as-tu raison. Mais c'est une assez bonne manière de l'aimer... Qu'en dites-vous, mademoiselle ?

Son regard souriant enveloppait le jeune visage, auquel montait une légère teinte rose. Annabel s'appuyait au tronc d'un vieil acacia et considérait distraitement les volailles qui picoraient à quelques pas d'elle dans leur enclos grillagé. Elle leva les yeux sur Robert – des yeux tout éclairés de douceur pensive.

– Je pense que c'est une très bonne manière en effet. Mais il en faut avoir une autre, plus prosaïque, hélas !

– Quand les deux s'assemblent, comme il arrive parfois, c'est alors la perfection. Je me demande si ce n'est pas votre cas, mademoiselle ?

Elle répondit avec simplicité :

– C’est vrai, je me sens de l’attrait pour les occupations de la campagne, et en même temps il me semble que j’en comprends, que j’en aime le charme, la poésie.

D’un bras caressant, Régine entoura le cou d’Annabel.

– Chère petite amie, vous nous disiez si bien que tout était mort en vous ! Quelle erreur ! Non, non, tout refleurira, tout est prêt à refleurir.

Les cils blonds battaient un peu sur les yeux que ne quittait pas le regard ému de Robert. Annabel murmura :

– Il me semble, oui... Je crois que maintenant...

Régine sentait frémir contre elle le corps frêle.

– ... Puis, je... Régine, j’ai demandé l’autre jour à ma tante si j’avais été baptisée. Elle m’a répondu affirmativement. Alors, je voudrais connaître cette religion qui est la mienne, qui est la vôtre et qui m’a paru si belle, si consolante, à travers les pages que vous avez lues devant moi.

Régine échangea un regard de bonheur avec son cousin. Puis elle mit un baiser sur le front d'Annabel.

– Chère petite amie, ce sera une grande joie pour nous. Cette grâce, nous l'avons demandée chaque jour depuis que nous vous connaissons. Nous l'avons demandée tous, n'est-ce pas, Robert ?

– Tous, répondit la chaude voix masculine qui émouvait si profondément Annabel.

Ils s'attardèrent encore un moment dans le jardin. Régine, Robert, parlaient des joies spirituelles, laissaient entrevoir le discret apostolat qu'ils exerçaient autour d'eux, chacun dans sa sphère d'influence. Annabel écoutait, attentive, avec une sorte d'ardeur contenue dans le regard. Puis tous trois se dirigèrent vers la charmille où se trouvait réuni le reste de la famille.

M<sup>me</sup> Norand et son hôte venaient d'arriver. Le docteur leur présentait Marcel Trézeau au moment où paraissaient Régine, Annabel et Robert. M<sup>me</sup> Norand, d'un coup d'œil, enveloppa

le jeune avocat, puis reporta ce regard sur le visage rosé, les yeux vivants de sa petite-fille. Sa lèvre se crispa et les plis de son visage parurent se creuser encore.

– Tout heureux de te voir, mon cher Robert ! dit cordialement Marnel. Sylvie, je vous présente une des futures célébrités du barreau.

Robert avait eu l'occasion, récemment, d'entrevoir M<sup>me</sup> Norand, alors qu'elle passait sur la route devant la Vigne-Rouge. Il avait pensé, à la vue de ce dur profil, de cette bouche serrée : « Elle doit être, en effet, d'une nature implacable... ou alors, c'est une femme qui a horriblement souffert. » Et en la voyant de près, cette première impression se fortifiait devant le visage aux tons d'ivoire, aux traits durcis, devant ce regard qui le dévisageait froidement, tandis qu'une phrase de politesse tombait des lèvres pâles qui se desserraient comme à regret, semblait-il.

Il eut aussitôt l'intuition qu'il lui était antipathique. Le sentiment, d'ailleurs, était réciproque. Il voyait en elle celle qui, par on ne

savait quelle aberration, avait fait tant souffrir cette charmante Annabel et maintenant encore la tenait sous sa tyrannie. Un certain antagonisme dressait l'un contre l'autre ces deux êtres à la première minute de leur rencontre.

En dépit de la cordialité de Marnel, de l'entrain que montrait Marcel Trézeau, cette présence réfrigérante gâta la petite réunion. Robert ne parlait guère, et Annabel resta complètement silencieuse, comme si la présence de sa grand-mère la paralysait. Entre ses doigts, elle tenait une rose couleur de rubis que Robert avait cueillie tout à l'heure pour elle. Quand M<sup>me</sup> Norand se leva pour prendre congé, elle s'écarta un peu du groupe et demeura immobile, les yeux tournés vers la profondeur ensoleillée du jardin, pendant que les visiteurs échangeaient les mots d'adieu.

– Eh bien ! Annabel, que faites-vous ?... Nous rentrons.

La voix sèche la fit tressaillir. Elle tourna la tête et fit quelques pas vers M<sup>me</sup> Norand.

Régine protesta :

– Oh ! madame, vous allez nous laisser encore Annabel ?... Il n'est pas tard. Nous ferons une petite promenade...

– Je regrette, mais elle a du travail à la maison.

Annabel eut un léger mouvement, ses traits se tendirent, ses lèvres s'entrouvrirent. Pendant quelques secondes, Régine et Robert, qui la regardaient, crurent qu'elle allait répliquer. Mais la bouche se referma, et les yeux, un instant animés d'une lueur qui semblait annoncer la révolte, reprirent leur expression d'indifférence.

Les jeunes filles, Robert et Marcel Trézeau accompagnèrent les visiteurs jusqu'à la grille du jardin. Régine s'était un instant éclipsée. Elle reparut bientôt, venant de la maison, et, tandis que M<sup>me</sup> Norand échangeait quelques mots avec le docteur, glissa un petit livre entre les doigts d'Annabel.

– C'est un Évangile, chère Annabel, dit-elle à mi-voix. Lisez-en quelques lignes chaque jour.

– Merci, murmura Annabel.

Quand M<sup>me</sup> Norand se détourna pour adresser

un bref adieu aux trois jeunes filles, le livre avait déjà disparu dans le sac à ouvrage que sa petite-fille portait suspendu au bras.

– À demain ! dit gaiement Danielle.

– À demain, répéta Annabel.

Et elle eut un léger sourire à l'adresse de ses amis – peut-être surtout à l'adresse de celui qui la regardait avec tant de douceur émue.

– Hum ! pas précisément folâtre, la grand-mère ! fit observer Marcel Trézeau quand les visiteurs furent suffisamment éloignés.

– Elle est bien la femme de ses livres, ajouta Danielle. Comme j'aurais eu plaisir à lui dire son fait au sujet de cette pauvre petite Annabel !

Régine dit avec un air soucieux :

– Je crains qu'elle ne lui fasse encore quelque chagrin. Vous voyez, elle l'a empêchée de demeurer ici, comme elle en avait coutume, sous un prétexte quelconque.

– Ah ! bien, par exemple, il faudrait voir cela ! s'écria Danielle. Tâche de parler au plus tôt à M. Marnel, Robert, pour qu'on puisse délivrer cette

malheureuse enfant.

– Oui, je lui en parlerai demain matin, puisque nous devons faire une promenade ensemble. Il est temps, grand temps, en effet, de la soustraire à un tel joug...

En lui-même, il achevait, avec un frémissement de joyeux espoir :

« Et de la rendre heureuse. »



## XI

Pendant cette promenade que firent ensemble Marnel et Robert Arlys, ils s'entretenrent surtout d'Annabel. Marnel convint que son amie avait agi à l'égard de sa petite-fille de façon vraiment inconcevable.

– C'est une nature qui porte tout à l'excès. Elle a aimé follement sa fille, a beaucoup souffert par elle, et ensuite a fait porter la peine de ses désillusions à sa petite-fille. Cruelle injustice, diras-tu. Je suis de ton avis. Ce cœur, trop passionné pour un seul objet qui lui a manqué un jour, s'est fermé, s'est glacé ; cet esprit a cédé à une aberration qui, malheureusement, a pour résultat le malheur d'une enfant innocente. Comme toi, mon cher Robert, je crois qu'il est grand temps d'agir, si nous voulons sauver à la fois l'âme et le corps de cette charmante Annabel.

– Oui, charmante, dit la voix frémissante de Robert. Une âme pure, loyale, un cœur qui s'épanouira si vite, j'en suis certain, quand il sentira la chaleur de l'affection.

Marnel s'arrêta, en jetant un coup d'œil sur son compagnon.

– Robert, tu l'aimes ?

– Oui, je l'aime. Je l'ai compris hier.

– Tu veux l'épouser ?

– C'est mon plus cher désir.

– Sa grand-mère veut la marier à un M. Brûlard.

Robert eut un haut-le-corps.

– À Brûlard ? Le propriétaire de Bournizel ?

– Lui-même. Tu le connais ?

– De vue seulement. Mon oncle n'est pas en relation avec lui. Au point de vue politique, il a des idées très avancées ; en outre, c'est un anticlérical notoire. On le dit aussi fort viveur. À première vue, ce gros garçon, assez vulgaire, m'a été vraiment antipathique et je ne comprends pas

que M<sup>me</sup> Norand songe à le donner comme mari à sa petite-fille !

L'indignation faisait vibrer la voix de Robert.

Marnel hocha la tête.

– Je te le répète, ma pauvre amie a le raisonnement faussé par sa douloureuse désillusion d'autrefois. Nous allons voir le meilleur moyen d'arriver à nos fins, c'est-à-dire à l'émancipation de sa petite-fille, tout en la ménageant le plus possible. Après quoi, si tu es décidé à épouser cette petite Annabel... Mais, cher enfant, elle a été élevée sans aucune croyance.

– Elle est toute prête à étudier notre religion. Nous avons compris qu'elle en veut particulièrement à sa grand-mère de l'avoir élevée dans l'athéisme. Un jour, cette pauvre âme qui renfermait jusque-là, farouchement, sa souffrance, sa fatigue de la vie, s'est dévoilée à nous dans un élan de confiance. Nous avons eu alors la révélation de ce qu'a dû être l'existence de cette enfant, qui est sensible, aimante, certainement. Isolée, sans affection, sans idéal sur

quoi elle pût s'appuyer... pauvre pauvre petite Annabel !

\*

Vers la fin du déjeuner, ce jour-là, Martin vint annoncer :

– M. Brûlard apporte un panier de cerises. Je l'ai fait entrer au salon...

– Priez-le de venir prendre le café avec nous, dit M<sup>me</sup> Norand.

Et se tournant vers Marnel, elle ajouta :

– Vous allez faire la connaissance de mon voisin, Félicien.

À l'ordinaire, au moment où l'on servait le café, Annabel se levait et quittait la salle à manger. Mais aujourd'hui, comme elle esquissait ce mouvement, sa grand-mère ordonna :

– Vous pouvez rester, Annabel.

Marnel nota, au coin des lèvres d'un rose pâli, une légère crispation dénotant la contrariété.

« Le personnage ne lui plaît pas », songea-t-il.

Brûlard entra, jovial, satisfait de lui-même. Il avait fait cueillir ce matin, déclara-t-il, de ces cerises que M<sup>me</sup> Norand trouvait excellentes et les lui apportait. Sa mère y avait joint une volaille engraisnée à point et quelques truffes.

Il témoigna à l'hôte de Maison-Vieille une cordialité que Marnel jugea quelque peu affectée. Lui, dès le premier abord, se disait qu'il comprenait l'antipathie dont témoignait Robert Arlys pour le propriétaire de Bournizel. Avant la fin de sa visite, il l'avait jugé : pas mauvais garçon peut-être, mais vaniteux, très personnel, vulgaire de nature, sinon d'éducation. Et M<sup>me</sup> Norand destinait cette jolie Annabel, si fine, à un tel personnage ? Quelle folie ! Quelle insigne folie !

Comme toujours, Annabel était restée silencieuse en présence du visiteur. Celui-ci ne lui avait pas adressé la parole, mais Marnel avait plusieurs fois remarqué son regard attaché sur elle. Au moment de prendre congé, Brûlard se tourna vers la jeune fille :

– Ma mère serait satisfaite de vous voir ces jours-ci, mademoiselle.

– Elle m’accompagnera demain à Bournizel, dit M<sup>me</sup> Norand. J’ai à causer avec M<sup>me</sup> Brûlard et avec vous, Roger.

Une lueur de satisfaction parut dans les yeux noirs de Brûlard.

– Ah ! fort bien ! Nous serons charmés de vous voir, madame.

Quand le visiteur eut disparu, Annabel se dirigea vers la porte qui, de la salle à manger, donnait sur le vestibule. La voix de sa grand-mère l’arrêta :

– Vous n’irez pas aujourd’hui à la Vigne-Rouge. Travaillez dans le jardin ou dans votre chambre.

Annabel se détourna. Dans son regard, Marnel vit luire un éclair.

– Ces demoiselles doivent m’emmener faire une promenade. Elles m’attendent.

– Joséphine ira les prévenir.

Marnel eut l'impression que la jeune fille allait se révolter contre cette décision. Il comprit qu'elle ne se taisait qu'au prix d'un violent effort qui crispa un instant son visage. Sans un mot, elle tourna les talons et quitta la salle.

M<sup>me</sup> Norand l'avait suivie des yeux. Un pli se creusait sur son front. Elle se leva en disant :

– Allons dans la galerie. Vous finirez là votre cigare, Félicien.

Il la suivit dans la longue pièce qui, bien close, restait fraîche entre ses murs épais, en dépit de la lourde chaleur du dehors. Machinalement, il s'assit en face d'elle, de l'autre côté de la table où étaient rangés ses livres et ses manuscrits.

– Pourquoi privez-vous votre petite-fille de cette promenade, ma chère Sylvie ?

– Parce que ses relations avec les Brennier ne me plaisent pas. Annabel sera fiancée demain, et ainsi que je vous l'ai dit, Roger verrait certainement d'un mauvais œil de tels rapports.

– Sylvie, vous n'allez pas donner cette petite Annabel à ce garçon ?

– Et pourquoi donc ?

Elle le regardait avec une expression de froid défi.

– Parce qu’il est impossible de voir deux êtres aussi peu faits l’un pour l’autre !

– Qu’en savez-vous ? Je connais Annabel, je sais ce qu’il lui faut. Roger est un garçon sérieux...

– Ce n’est pas précisément ce que j’ai entendu dire.

– Par qui ? Je me demande comment vous avez pu déjà être renseigné à son sujet ? Ah ! par quelqu’un des Brennier, sans doute ? Des gens qui sont ici depuis quelques mois ! Voilà une belle source de renseignements !

Une irritation mêlée de raillerie passait dans l’accent de M<sup>me</sup> Norand.

– ... Et peut-être ne seraient-ils pas fâché de faire épouser au neveu avocat ma petite-fille, qu’ils supposent nantie d’une belle fortune ?

– Ce parti serait en tout cas préférable pour elle à votre Brûlard, ma chère amie.



- À votre point de vue, peut-être, non au mien.
- Sylvie, vous feriez le malheur de cette enfant...

Elle leva la main en un geste impérieux.

- Brisons là, Félicien, car nous ne pourrions nous entendre. Annabel épousera Roger Brûlard. Je lui ferai connaître ma volonté aujourd’hui même.

Marnel ne répliqua pas. Il comprenait que rien de ce qu’il pourrait dire ne changerait la décision de cette femme, butée dans son orgueilleuse erreur. Mais il pensait : « J’espère que la pauvre enfant ne se laissera pas faire ! D’ailleurs, je serai là pour la soutenir, devrais-je me brouiller avec Sylvie, car, autrement, je serais en quelque sorte son complice. »

## XII

Assise près de la fenêtre, Annabel restait inactive, regardant distraitement la châtaigneraie toute sombre sous le lourd ciel d'orage. Près d'elle, sur une petite table, trempait, dans un cornet de faïence, la rose que lui avait offerte, la veille, Robert Arlys. De temps à autre, elle la regardait et ses yeux prenaient une expression de douceur pensive ; puis, ils se détournaient et redevenaient durs, farouchement tristes.

On allait l'attendre, à la Vigne-Rouge Tout à l'heure, ne la voyant pas venir, ils partiraient tous pour cette excursion à un vieux château perché sur un roc, au-dessus de la Vézère. Quelques jours auparavant, Robert Arlys lui en avait conté les origines et l'histoire, également mêlées de légende. Il y avait ajouté quelques détails archéologiques, avec cette érudition sans pédantisme, à laquelle il savait donner tant de

charme. Annabel, secrètement, avait joui à l'avance de cet après-midi, avec une intensité de désir dont elle ne se rendait pas compte, mais qui la rendait si différente de la jeune fille écrasée par l'ennui, par une morne indifférence, arrivée à Maison-Vieille quelques semaines auparavant. Et tout cela, par un caprice de l'aïeule, aboutissait à une déception très amère – si profondément amère qu'elle amenait des larmes aux yeux maintenant baissés sur les mains qui se croisaient nerveusement.

Un caprice... Une méchanceté, comme d'autres bien souvent. Elle craignait, sans doute, que sa petite-fille ne trouvât un peu trop de douceur à ces rapports d'amitié. Elle voulait que l'ennui, de nouveau, tombât comme une pesante chape sur l'âme qui commençait de s'en libérer près de ces autres âmes vivantes, agissantes, animées d'une foi si ardente, confiante en l'amour de ce Dieu dont on avait détourné Annabel.

La jeune fille se leva, alla au secrétaire, l'ouvrit pour y prendre l'Évangile que Régine lui

avait remis la veille. Peut-être y trouverait-elle un soulagement dans cette détresse qui s'emparait d'elle, dans cette impression d'obscur menacé ressentie depuis que sa grand-mère lui avait interdit de se rendre à la Vigne-Rouge.

Mais comme elle ouvrait le livre, la porte fut entrebâillée par une main hésitante et la voix de miss Steverson fit légèrement tressaillir la jeune fille.

– Annabel, M<sup>me</sup> Norand vous demande.

– Bien, ma tante, j'y vais.

L'impression d'anxiété s'accroissait, tandis qu'Annabel descendait le vieil escalier. Elle ne savait quoi, dans la physionomie de sa grand-mère, hier à la Vigne-Rouge et aujourd'hui pendant le repas, lui avait fait pressentir une contrariété, une secrète irritation. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Mais tout prétexte ne serait-il pas bon, de la part de cette aïeule, pour accabler l'enfant qu'elle détestait ?

Annabel gardait encore aux lèvres le pli amer qu'y avait amené cette réflexion quand elle entra

dans la galerie. M<sup>me</sup> Norand était assise devant sa table de travail avec un volume ouvert sous les yeux. En levant à peine la tête, elle dit froidement :

– Asseyez-vous. J’ai à vous communiquer une décision importante...

Sur une chaise, en face de son aïeule, Annabel prenait place, impassible en apparence. Mais son cœur battait à coups précipités.

– ... Je songe à vous marier. Voici que vous avez dix-huit ans. Vous vous entendez fort bien aux soins du ménage et pouvez faire une bonne maîtresse de maison, d’autant mieux que vous serez dirigée par une belle-mère fort experte en ces matières. Le mari que j’ai choisi pour vous est mon voisin, Roger Brûlard.

Annabel eut un sursaut. Pendant un moment, la stupéfaction arrêta la parole sur ses lèvres. Enfin, elle répéta, la voix un peu rauque :

– Brûlard ?... Brûlard ?... Vous dites ?...

– Oui, je dis Brûlard, le propriétaire de Bournizel. Vous le connaissez un peu. C’est un

homme bon, sérieux...

Annabel se leva avec tant de vivacité que la chaise tomba derrière elle.

– Jamais ! Jamais !

M<sup>me</sup> Norand, à son tour, resta sans parole. Elle considérait avec une sorte d'ahurissement cette Annabel inconnue, qui frémissait des pieds à la tête, qui attachait sur elle un regard de colère, de farouche révolte.

– ... Moi, épouser cet homme ? Mais je le déteste !... Je le déteste !

M<sup>me</sup> Norand se redressa, les traits rigides, les yeux durement impérieux.

– Comment vous permettez-vous de parler ainsi ? Comment osez-vous vous élever contre ma volonté ?

– Que ne m'a-t-il été possible de le faire plus tôt ! Je n'aurais pas si longtemps souffert, dans l'épouvantable contrainte que vous m'imposiez. Mais c'est assez, maintenant, grand-mère. Je ne serai plus celle qui devait subir passivement votre despotisme. Jamais je ne deviendrai la femme de

M. Brûlard, soyez-en persuadée.

M<sup>me</sup> Norand se leva. Sa bouche tremblait et une irritation mal contenue donnait à son regard un éclat qui fit un peu frissonner Annabel.

– Vous l'épouserez parce que je le veux...

Elle appuyait durement sur les mots.

– ... Ces gens de la Vigne-Rouge ont eu le plus fâcheux effet sur vous, je m'en aperçois. Mais tout cela doit finir maintenant.

Elle fit une pause, en détournant un peu son regard des yeux bleus si beaux, où se dévoilaient une vie frémissante, un ardent défi. Sa bouche tremblait toujours. Mais elle acheva, du même accent implacable :

– Vous n'aurez plus, désormais, de rapports avec les Brennier. Je me charge des explications à leur donner sur ce point. Ainsi donc, je vous défends de retourner à la Vigne-Rouge.

– Vous me défendez ?... soit ! Mais, moi, je n'épouserai pas Brûlard.

– Vous lui serez fiancée demain.

– Vous ne pouvez pas me marier de force, grand-mère, cela je le sais... Et j'aimerais mieux mourir que de consentir à ce mariage.

Annabel tremblait des pieds à la tête. Son cœur encore faible battait tumultueusement et elle devait faire effort pour garder sa contenance de défi.

– Nous verrons bien... Sortez et restez dans votre chambre jusqu'au dîner.

Annabel tourna les talons et quitta la pièce. M<sup>me</sup> Norand se laissa tomber sur son fauteuil, dans une attitude accablée. Son visage toujours pâle devenait blême. Elle songeait :

« Cette enfant !... Cette enfant que je croyais si froide, si soumise... Elle avait le regard de Lucienne... Elle se révolte, elle m'accuse, elle aussi... Ah ! ces Brennier ! Comment vais-je avoir raison d'elle, maintenant ? »



## XIII

Annabel, en quittant la galerie, n'avait pas obéi à l'ordre de sa grand-mère. Du sombre et frais vestibule, elle était sortie dans la cour et, sans souci de l'atmosphère pesante, des nuages aux tons livides qui s'amoncelaient à l'ouest, elle s'en allait sur la route avec cette idée machinale qu'il lui fallait réfléchir, se reprendre, avant de demander aide et conseil à ses amis de la Vigne-Rouge.

Se reprendre ?

Oui, car elle éprouvait tout à coup l'étrange sensation d'un dédoublement de sa personnalité. Cette Annabel qui venait de répondre ainsi à M<sup>me</sup> Norand, de subir ce choc avec une telle fermeté, vraiment, était-ce la même que la passive jeune fille dont la réponse était toujours : « Bien, grand-mère ! » M<sup>me</sup> Norand, elle-même, – Annabel l'avait vu, – avait été saisie, bouleversée par cette

révélation. Saisissement devenu aussitôt de la colère, devant l'incroyable révolte. Mais Annabel restait indifférente à ce courroux. Elle n'avait jamais eu l'âme peureuse d'une Grâce Steverson et, sous l'apparente soumission, elle cachait toujours une secrète, violente protestation de tout son être moral contre les volontés de l'aïeule.

Ainsi donc, c'était bien celle-là, la véritable Annabel, qui s'en allait toute frémissante, résolue, ardente, prête à la lutte. Finie, la passive obéissance, finie, la captivité de l'âme. Maintenant, elle serait libre – libre de croire, de prier, d'aimer.

La jeune fille était passée devant la Vigne-Rouge, silencieuse, comme endormie sous le ciel d'orage. Plus tard, elle y reviendrait.

Mais elle avait besoin d'être seule, en ce moment, pour réfléchir, pour calmer un peu cette agitation, cette fièvre qu'avait produites en elle la scène avec M<sup>me</sup> Norand. Elle s'en allait vers la vieille chapelle Saint-Pierre, son lieu de prédilection.

Lors de ses précédents séjours, elle y traînait

son affreux isolement moral, le fardeau de sa jeune âme souvent au bord du désespoir. Cette année encore, elle y était venue dans cette même disposition d'esprit, avant de connaître les Brennier. Puis, bientôt, quelque chose s'était modifié en elle. Le brouillard glacé dont s'enveloppait son âme, peu à peu, se dissipait, un clair soleil commençait de paraître et, lentement, la réchauffait, cette pauvre âme transie, à demi morte. Ainsi, trouvant cette chaude atmosphère au foyer des Brennier, Annabel n'avait pas éprouvé le besoin de revenir méditer ici sur son pénible sort.

Elle s'assit à la pointe du promontoire rocheux, là où elle se trouvait quand elle avait sauvé le petit Louis. Le ciel devenait de plus en plus menaçant et les grondements de l'orage commençaient. Mais Annabel n'y accordait pas d'attention. Elle songeait à la communication que venait de lui faire sa grand-mère, à cet ultimatum lancé par la voix impérieuse : « Vous serez fiancée demain ! » Demain ! Et à cet homme !

L'indignation faisait trembler la jeune fille.

Elle murmura :

« Oh ! cela !... Cela !... Mais je suis libre ! Elle ne peut pas... »

Non, M<sup>me</sup> Norand ne pouvait pas l'y obliger, comme sa petite-fille avait osé le lui déclarer. Heureusement, ses amies Brennier lui avaient appris cela. Sans quoi, en quelle atroce situation se fût-elle trouvée, croyant que rien ne pourrait la soustraire à ce mariage – rien, sinon la mort ?

Elle frissonna. Ici même, elle avait subi la tentation du désespoir. C'était quelques semaines auparavant – ce jour où elle avait trouvé près de la chapelle en ruine un sac à ouvrage qui appartenait à Danielle. En regardant le torrent qui écumait au bas du promontoire, elle avait pensé : « Si je me jetais là... ce serait fini... » Quelle force secrète l'avait retenue ? Mais un peu plus tard, sans doute, elle n'aurait pas résisté au sombre attrait de cette mort qui terminerait une existence glacée, infiniment misérable.

Sans les Brennier... Sans Robert Arlys...

Le ciel était complètement noir au-dessus du

promontoire. Les roulements de l'orage se répercutaient en longs échos. La nuit se faisait presque, traversée de bleus éclairs. Puis la pluie commença, en gouttes pesantes d'abord.

Quand Annabel les sentit sur son visage, elle se leva, jeta un regard sur le ciel. Non, elle n'aurait certainement pas le temps de gagner la Vigne-Rouge. Mais peu importait. Elle n'avait guère peur de l'orage et attendrait dans la chapelle qu'il fût passé, pour se rendre ensuite près de ses amies.

Depuis longtemps, le toit du vieux petit sanctuaire laissait passer l'air et l'eau du ciel. Cependant, derrière l'autel, il était encore en un suffisant état de conservation pour servir d'abri. Ce fut là que se réfugia Annabel.

Et, tandis que s'amplifiait le fracas de l'orage, elle reprit sa douloureuse méditation.

Oui, elle irait trouver ses amies, elle leur demanderait de la garder près d'elles. Car elle ne voulait plus retourner chez sa grand-mère. À cette seule pensée, la révolte bouillonnait en son esprit. Comment cela pourrait-il s'arranger ? Elle

l'ignorait, car elle savait si peu de choses, tenue comme elle l'avait été en dehors de la vie normale. Mais le docteur Brennier, M. Marnel, Robert Arlys sauraient, eux, et ils la guideraient.

Avait-elle de quoi vivre ? Sur ce point encore, ignorance totale. Elle regrettait de n'avoir point interrogé là-dessus miss Steverson. Mais s'il lui fallait travailler, elle serait prête à toutes les besognes, pourvu qu'elle ne fût plus sous la domination de M<sup>me</sup> Norand.

L'orage semblait maintenant atteindre son paroxysme. Annabel, quel que fût son courage, sursautait à chaque éclatement. La pluie tombait avec une violence de trombe. Des interstices, dans le toit dégradé, la laissaient passer de telle sorte que la robe légère de la jeune fille commençait à se mouiller. Puis il y eut un bref claquement. Le toit s'effondra sous le poids de cette eau et Annabel, touchée à l'épaule, s'affaissa sur le sol.

Elle perdit un instant connaissance. Quand elle reprit ses sens, elle se trouvait dans une véritable mare, car la pluie maintenant entrait librement

par le toit défoncé. En essayant de remuer, elle ressentit une vive douleur à l'épaule, avec la sensation d'un poids sur celle-ci. De sa main libre, elle tâta et rencontra du bois. Une poutre tombée du toit sans doute. Vainement, elle essaya de se dégager. Alors, l'angoisse la saisit. On ignorait qu'elle se trouvait ici. Personne n'aurait l'idée de venir l'y chercher, quand il s'apercevrait de sa disparition. Que deviendrait-elle, seule dans la nuit, incapable de remuer, étendue dans cette eau ? Et demain même, quelqu'un songerait-il qu'elle pouvait se trouver en ce lieu désert, si rarement visité ?

Elle tremblait d'anxiété. Puis elle se souvint que, dans l'église d'Uzerche, elle s'était arrêtée avec Robert et Régine devant l'autel de la Vierge. Régine, en terminant sa prière, s'était penchée vers elle et lui avait dit :

– J'ai prié pour vous. Celle qui aime les cœurs droits et les âmes pures, afin qu'Elle vous mène à son Fils et vous protège toujours.

Alors, comme un enfant effrayé qui appelle sa mère au secours, Annabel, dans un subit élan de

foi, s'écria :

– Vierge sainte, sauvez-moi !

Et elle sentit l'apaisement, la certitude qu'elle était entendue.

\*

Félicien Marnel n'était pas sorti, cet après-midi-là. Dans sa chambre, il avait essayé de travailler. Mais bientôt il avait abandonné stylo et papier, car toute l'inspiration fuyait son cerveau. L'atmosphère d'orage, sans doute, en était cause. Puis aussi l'impression désagréable, attristante, qui lui restait de son entretien avec M<sup>me</sup> Norand.

Il était bien résolu à prendre le parti de l'innocente Annabel. Mais ce lui serait chose infiniment pénible, car sa fidèle amitié pour sa compagne d'enfance subsistait, quels que fussent par ailleurs ses sentiments sur la manière d'agir de l'aïeule à l'égard de sa petite-fille.

Vers quatre heures, il sortit de sa chambre dans l'intention d'aller faire un tour de jardin,



avant de rejoindre M<sup>me</sup> Norand pour le thé. Comme il atteignait le bas de l'escalier, il entendit une porte s'ouvrir et vit Annabel qui sortait de la galerie. Sa physionomie altérée, un air d'agitation insolite chez elle le frappèrent aussitôt. Il songea : « Sa grand-mère a dû lui parler de ce mariage. » Et, la voyant sortir de la maison, il se dit qu'elle devait se rendre chez ses amis de la Vigne-Rouge, en dépit de la défense que lui en avait faite M<sup>me</sup> Norand.

Eh bien ! il irait l'y rejoindre tout à l'heure, et tous ensemble ils verraient à préparer la libération de la pauvre enfant.

La pesante atmosphère du dehors le ramena vite dans la maison. Martin, qu'il rencontra dans le vestibule, lui annonça que le thé allait être servi.

– Madame est dans le salon bleu, ajouta-t-il.

Le salon était une grande pièce tendue d'une vieille étoffe brochée bleu et or, garnie de meubles datant de l'Empire et de la Restauration, lourds et sans grâce. M<sup>me</sup> Norand n'y venait guère à l'ordinaire. Elle était aujourd'hui étendue sur un

lit de repos en acajou, près de la porte vitrée ouverte sur la terrasse. Vers Marnel, elle tourna un visage aux traits plus creusés qu'à l'ordinaire et qu'il trouva vieilli.

– Êtes-vous souffrante, Sylvie ?

– Très fatiguée seulement, par cette température sans doute.

– Il y a de quoi. Je n'ai pu rester au jardin.

– Eh bien ! asseyez-vous là. Grâce va nous servir le thé.

Elle appuya sa tête au coussin de velours vert fané et ferma à demi les paupières. Cet air de lassitude détendait un peu ses traits trop durs. Pour la laisser reposer, Marnel prit un livre et, quand il eut bu le thé servi par miss Steverson, il se leva en disant qu'il allait voir un moment le docteur Brennier.

– Allez, mon ami. Voici l'orage qui commence à gronder, mais, s'il éclate avant votre retour, je saurai que vous êtes à l'abri.

M<sup>me</sup> Norand n'avait pas fait allusion à l'entretien qu'elle avait dû avoir avec sa petite-

filles. Mais Marnel songea qu'Annabel elle-même allait le renseigner, car il comptait bien la trouver chez les Brennier.

Dans le salon de la Vigne-Rouge, Robert et Régine bavardaient, tandis que Danielle accompagnait au piano Marcel Trézeau, bon violoniste. Marnel demanda, après avoir salué les jeunes filles et serré la main de leurs compagnons :

– Eh bien ! qu'avez-vous fait d'Annabel ?

– Annabel ? dit Régine, surprise. Nous ne l'avons pas encore vue, cet après-midi.

– Comment, elle n'est pas venue ici, vers quatre heures ?

– Pas du tout. Nous nous demandions même si, par quelque malveillant caprice, M<sup>me</sup> Norand ne l'avait pas empêchée de venir. Hier, nous avons eu l'impression d'une contrariété, d'une hostilité...

– Impression juste, chère mademoiselle, car M<sup>me</sup> Norand a, en effet, interdit à sa petite-fille de venir chez vous aujourd'hui. Mais, ensuite, il a

dû se passer quelque chose. Probablement lui a-t-elle notifié sa volonté de lui faire épouser ce Brûlard, car, vers quatre heures, je l'ai vue sortir de la galerie avec une physionomie très péniblement émue, puis s'en aller au-dehors. C'est pourquoi je supposais qu'elle était venue vous parler à ce sujet.

– Mais non ! dit vivement Robert. Où peut-elle être allée ?

– Sans doute a-t-elle voulu se calmer un peu, réfléchir auparavant. Nous allons certainement la voir arriver bientôt.

– Surtout avec l'orage qui se rapproche, ajouta Danielle. Car elle ne peut, naturellement, être allée bien loin.

Mais l'orage se déchaîna dans toute sa violence, puis s'éloigna sans qu'on eût vu la jeune fille. Ses amis étaient fort inquiets et, plus que tous encore, Robert Arlys, bien que généralement très maître de lui, se montrait fort nerveux.

– Elle a dû se mettre à l'abri, dit Marcel

Trézeau.

– Si elle en a trouvé la possibilité. Puis, après cet entretien, elle était peut-être dans un état de surexcitation qui la rendait peu attentive aux menaces de l’orage.

Marnel fit observer :

– Il est possible qu’elle soit rentrée à Maison-Vieille. Je vais voir tout de suite et viendrai vous en avertir.

– Pour vous épargner la peine de revenir, je vous accompagnerai jusqu’à la barrière, dit Robert.

La vieille Mélanie et Martin, près de qui Félicien Marnel alla d’abord se renseigner, ignoraient si Annabel était là. Miss Steverson, qui arriva sur ces entrefaites pour transmettre un ordre de M<sup>me</sup> Norand, déclara qu’elle avait tout à l’heure cherché inutilement sa nièce.

– Je la supposais à la Vigne-Rouge, ajouta-t-elle.

– Mais non, elle n’y est pas ! En admettant qu’elle se soit mise à l’abri, pendant cet orage,

elle devrait maintenant être rentrée.

Robert, à qui Marnel fit aussitôt part de la réponse, déclara qu'il allait immédiatement se mettre à la recherche de la jeune fille.

– Mais où, mon ami ?

– Un jour elle a dit à Régine, devant moi, que lors de ses séjours ici elle allait souvent près de la vieille chapelle, que c'était là pour elle un lieu de prédilection. Peut-être l'y trouverai-je.

– Mais ce n'est pas loin et voici longtemps que, l'orage passé, elle devrait être de retour.

– À moins qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Je cours tout de suite jusque-là.

Le ciel, maintenant, était nettoyé de tout nuages, sauf dans le lointain horizon, où ils se massaient, blancs et translucides, autour d'un soleil bas, demi-voilé. La pluie torrentielle avait désagrégé les pierres du sentier, qui roulaient sous les pas pressés de Robert. L'air, toujours lourd, soufflait sa chaude haleine au visage du jeune homme. Celui-ci courait presque et arriva un peu haletant sur la lande où s'élevait la

chapelle.

Après un coup d'œil qui lui montra le promontoire désert, il bondit vers le vieux sanctuaire. À l'intérieur, il ne vit personne. Mais une voix s'éleva, derrière l'autel :

– Au secours !

– Annabel !

Il jetait ce cri, en s'élançant vers la jeune fille, étendue à terre. À sa vue, la pâle figure contractée par la souffrance parut se détendre, s'éclairer.

– Monsieur Arlys !... Enfin !... Oh ! voulez-vous d'abord m'enlever cela, qui m'écrase l'épaule ?

Sans difficulté, Robert souleva la poutre, la rejeta de côté. Puis il s'agenouilla près de la jeune fille, qui venait d'avoir un soupir de soulagement.

– Ma pauvre enfant ! Depuis combien de temps êtes-vous là ?

– Je ne sais... Je suis venue m'y réfugier quand la pluie a commencé de tomber plus fort, puis ce toit s'est effondré...

– Vous êtes complètement mouillée ! Je vais essayer de vous emporter jusqu’à la maison...

– Vous ne pourrez pas, tout seul.

– Je crois que si. Vous sera-t-il possible de vous aider un peu ?

– J’essaierai... Mais... mais je ne veux pas que vous m’emmeniez à Maison-Vieille !

– Je ne peux pas faire autrement. À l’égard de votre grand-mère, ce serait...

– Non, non ! Je ne veux plus retourner près d’elle !

Annabel tremblait et dans ses yeux brillait une lueur de fièvre.

– ... Jamais, jamais ! Elle veut me faire épouser ce Brûlard, et j’aimerais mieux mourir que de... que de...

Ses dents claquaient. Elle répéta :

– J’aime mieux mourir... mourir...

– Vous savez bien qu’elle ne peut vous forcer ! Soyez raisonnable, laissez-moi vous ramener chez elle...



– Vous me promettez qu’elle ne m’obligera pas ?...

Annabel attachait sur Robert un regard plein d’angoisse.

– Je vous affirme qu’elle ne le peut. Nous serons là, d’ailleurs, M. Marnel et moi, pour prendre votre défense, s’il y avait lieu. Et même... Ce n’est guère le moment de vous dire cela, Annabel, mais peut-être serez-vous ainsi mieux rassurée. Si vous m’y autorisez, j’ai l’intention de demander votre main à M<sup>me</sup> Norand.

Annabel eut un léger sursaut, qui amena sur ses lèvres un petit cri de douleur. Mais une stupéfaction mêlée de joie éclairait les beaux yeux cernés par l’effet de la fièvre et de la souffrance.

– Ma main ?... Vous voulez... ?

– Que vous soyez ma femme. Oui, Annabel. Mais nous en parlerons plus longuement. Maintenant, je vous emporte à Maison-Vieille.

Elle ne protesta plus. Il l’enleva dans ses bras. Elle serrait les dents pour ne pas crier, car son

épaule la faisait atrocement souffrir. Robert marchait lentement, mais dans le mauvais sentier ses pieds glissaient sur les pierres désagrégées et Annabel en recevait le contrecoup.

Vers le milieu du chemin apparut la courte silhouette de Félicien Marnel. Il avait suivi son jeune ami, mais, moins alerte, il lui avait fallu plus de temps. Portée par tous deux, Annabel souffrit moins pendant le reste du trajet. Cinq minutes plus tard, les deux hommes et leur fardeau franchissaient le seuil de Maison-Vieille.

– Joséphine ! appela Marnel.

La vieille femme surgit d'une pièce qui précédait la cuisine.

– ... Il est arrivé un accident à M<sup>lle</sup> Annabel. Préparez vite son lit, puis déshabillez-la. Dites à miss Steverson de vous aider. Pendant ce temps, je préviendrai M<sup>me</sup> Norand et M. Arlys ira chercher le docteur Brennier.

Peu de temps après, Annabel étant installée provisoirement dans un fauteuil de sa chambre, Marnel entra dans la galerie où M<sup>me</sup> Norand

lisait les journaux arrivés par l'unique courrier du jour.

– Sylvie, M. Arlys et moi venons de trouver votre petite-fille dans la vieille chapelle.

Le toit s'est écroulé sous la pluie, une poutre lui est tombée sur l'épaule. En outre, elle est restée dans l'eau pendant plusieurs heures. Il faut qu'elle soit immédiatement soignée.

Le journal glissa des mains de M<sup>me</sup> Norand. Dans la pénombre, Marnel distinguait mal son visage. Mais il aperçut un tremblement dans sa voix quand elle demanda :

– Comment donc se trouvait-elle là ?

– Je l'ai vue sortir d'ici vers quatre heures. Elle avait l'air très émue, très agitée. Je pensais la trouver à la Vigne-Rouge, mais elle n'y était pas et nous l'avons attendue en vain. Alors, l'orage terminé, et notre inquiétude augmentant, nous sommes partis à sa recherche, Robert Arlys et moi. C'est lui qui a eu l'idée de voir d'abord à la vieille chapelle, où elle avait coutume d'aller assez souvent, paraît-il.

Tandis qu'il parlait, M<sup>me</sup> Norand s'était levée. Elle dit brièvement :

– Je vais la voir. Il faudrait faire prévenir le docteur.

– Arlys s'en occupe. Dans un instant, Brennier sera ici. Miss Steverson et Joséphine sont en train de faire son lit et de la coucher.

– Bien. À tout à l'heure, mon ami.

Elle sortit, laissant Marnel dans la galerie assombrie par l'approche du crépuscule.

## XIV

Il la revit une demi-heure plus tard. Elle entra de son habituel pas décidé, s'assit près de la table et dit avec calme :

– Le docteur assure qu'il n'y a pas de fracture, mais seulement une profonde contusion, fort douloureuse. Il a fait un massage et sa fille Régine, fort habile en cette matière, viendra demain et tant que ce sera nécessaire. Mais il ne peut se prononcer sur les suites de cette longue immobilité dans des vêtements mouillés.

– Comment est-elle, maintenant ?

– La fièvre monte. Elle grelotte. Joséphine est près d'elle et, après le dîner, je la remplacerai.

L'accent tranquille de cette voix irritait Marnel. Après tout, c'était la faute de l'aïeule si cette pauvre enfant se trouvait en cet état. Il dit avec quelque sécheresse :

– Je crains qu’elle ne soit bien touchée. Déjà, elle était affaiblie, anémiée ; par là-dessus un refroidissement...

Il perçut une altération dans la voix qui répliquait :

– J’espère que ce sera peu de chose. Heureusement, nous avons le docteur Brennier, de telle sorte qu’elle sera soignée le mieux possible.

– Oui, c’est une chance. Mais, après cela, elle aura besoin d’être ménagée, Sylvie. Il ne faudra plus lui parler de mariage – tout au moins de ce mariage-là.

– Quel rapport cela a-t-il ?...

Il y avait une note légèrement agressive dans l’accent de M<sup>me</sup> Norand.

– Ne l’avez-vous point entretenue cet après-midi de votre projet de mariage avec Brûlard ?

– Oui. Eh bien ?

– Je l’ai vue sortir de chez vous avec une mine qui dénotait un état d’excessive émotion et de grande angoisse. C’est après qu’elle est partie,

qu'elle a dû gagner la vieille chapelle où l'orage l'a surprise.

– Ah !

Les mains longues, nerveuses, s'agitèrent un moment sur la robe noire. Puis la voix tranquille ajouta, avec un effort que perçut Marnel :

– Dans son état de santé, il est en effet peu raisonnable de songer à la marier en ce moment.

– Vous ferez bien de le lui dire, mon amie, afin de la rassurer, car une telle crainte pourrait nuire à son rétablissement.

M<sup>me</sup> Norand ne répondit pas. Sur ces entrefaites, Martin annonça le dîner. Celui-ci fut assez morne. La maîtresse du logis ne parlait guère et Marnel n'était pas en disposition de causerie. Sur la fin du repas, M<sup>me</sup> Norand dit à miss Steverson :

– Allez remplacer Joséphine, Grâce. Je monterai tout à l'heure, quand viendra le docteur Brennier.

Un peu plus tard, comme Marnel allait chercher un cigare dans sa chambre, il croisa

dans le couloir la tante d'Annabel.

– Je vais chercher de la tisane en bas, dit-elle. La petite a soif. Je crois qu'elle a beaucoup de fièvre, maintenant.

– Vous la trouvez mal, miss Steverson ?

– Oui, vraiment ! Je crains qu'elle ne soit bien malade !... Et elle parle tout le temps. Elle dit : « Non, non, je ne veux pas !... Vous n'avez pas le droit !... » Quand M<sup>me</sup> Norand est entrée, après qu'on l'a eu ramenée, elle l'a regardée avec un air d'épouvante, puis elle s'est mise à trembler plus fort en se détournant d'elle... Que lui a fait sa grand-mère, le savez-vous, monsieur ?

Il répondit évasivement, peu soucieux de satisfaire la curiosité qu'il voyait dans les yeux de l'Anglaise :

– Rien de particulier, je pense. Mais elle ne l'a jamais rendue bien heureuse, vous devez le savoir, et, dans l'excitation de la fièvre, l'imagination prend des proportions excessives.

Miss Steverson, qui ne voyait jamais bien loin, se contenta de cette explication et Marnel rentra



dans sa chambre en songeant :

« Sera-ce là une leçon pour Sylvie, ou bien son âme est-elle décidément murée, close à jamais ? »

\*

Ce fut une dure lutte contre la mort, pour la malade et pour son entourage. Quand enfin on la jugea sauvée, Annabel était si faible qu'elle demeurait presque sans pensée et se laissait faire comme un petit enfant.

Près d'elle s'étaient relayées, infirmières expertes et dévouées, les trois filles du docteur. Mais quelqu'un, plus encore que celles-ci, l'avait avec acharnement disputée à la mort. Jusqu'à la limite de ses forces, M<sup>me</sup> Norand avait soignée sa petite-fille, le jour et parfois la nuit, sans paraître remarquer les mouvements répulsifs de la malade lorsqu'elle s'approchait d'elle, ni ses regards hostiles. Elle se montrait patiente, adroite, et sa voix perdait toute sécheresse lorsqu'elle

s'adressait à la jeune fille.

Quand la convalescence commença, cette sollicitude de l'aïeule ne faiblit pas. Annabel l'accueillait avec froideur, remerciait brièvement. Mais il était impossible de ne pas s'apercevoir que la présence de M<sup>me</sup> Norand lui était pénible.

Dès qu'elle avait pu parler sans trop de fatigue, elle avait raconté à Régine la scène avec sa grand-mère qui avait motivé sa sortie de Maison-Vieille, en dépit de l'orage menaçant. Elle ajouta énergiquement :

– Dès que je serai mieux, je m'en irai d'ici, Régine, si elle s'obstine à me parler encore de ce mariage !

– Je ne crois pas qu'elle vous en reparle, mon amie. Elle est très changée à votre égard, je trouve ; elle vous a admirablement soignée, sans se ménager, en dépit de son âge.

Annabel murmura, avec un pli sceptique aux lèvres :

– Cela ne durera pas. Quand je serai guérie...

Elle passa la main sur son front, demeura un

moment silencieuse. Puis elle demanda :

– M. Arlys est-il encore chez vous ?

– Non, il est reparti pour Paris et de là rejoindra en Italie, un de ses amis avec lequel il doit excursionner. Nous le reverrons en septembre. Alors, chère Annabel, il vous reparlera du désir dont il vous a dit quelques mots, paraît-il. Il en souhaite si ardemment la réalisation ! Il voudrait tant vous donner un peu de bonheur, vous faire connaître ce que peut être une affection forte, vigilante et tendre, telle que serait la sienne !

Les joues émaciées, trop blanches, se coloraient légèrement. Annabel murmura :

– Oh ! ce serait trop bon !... trop beau !

– Vous l’aurez bien mérité, petite amie ! Ainsi donc, dès que vous vous serez entendus tous deux, Robert demandera votre main à M<sup>me</sup> Norand. D’ici là, laissez-vous bien soigner, remettez-vous tout à fait et ne vous inquiétez de rien.

– Je tâcherai... Mais j’ai toujours la crainte que

ma grand-mère n'essaie de me nuire, de m'empêcher d'être heureuse.

À quelques jours de là, M<sup>me</sup> Norand, dans l'après-midi, entra chez sa petite-fille. Elle tenait à la main une longue boîte élégante qu'elle posa sur une table, près de la convalescente.

– Ce sont des fruits confits que j'ai fait venir pour vous. Je pense que vous les aimez ?

– Oui, grand-mère. Je vous remercie.

M<sup>me</sup> Norand considéra un instant la jeune physionomie fermée, puis elle dit avec une sorte d'hésitation :

– Je crois que vous m'en voulez beaucoup, Annabel. Cependant, j'ai toujours agi pour votre bien... du moins, je le croyais. Ainsi, ce mariage...

Annabel se redressa dans la bergère profonde où elle était assise.

– Il est inutile de m'en parler ! Je vous ai dit, grand-mère, que jamais...

– J'ai renoncé à ce projet, mon enfant. Vous n'avez donc pas à vous faire de soucis là-dessus.

La douceur inusitée de cette voix ne parut pas produire d'effet sur Annabel. Celle-ci, de nouveau, se laissa aller dans la bergère en conservant cette expression glacée qu'elle n'avait que pour sa grand-mère.

M<sup>me</sup> Norand désigna un volume posé sur la table près de la jeune fille.

– Vous aimez cet auteur ?

– Beaucoup.

– Je vous ferai venir d'autres œuvres de lui, si vos amies ne les ont pas...

– Non, elles n'ont que celle-ci. Je vous remercie, grand-mère.

Remerciement sans chaleur, poli simplement, comme toujours depuis que M<sup>me</sup> Norand soignait sa petite-fille.

Et, tout à coup, le regard s'éclaira, les lèvres pâlies sourirent. Régine et Danielle arrivaient, comme chaque après-midi, apportant quelque friandise confectionnée par l'une d'elles pour le goûter de la convalescente, ou bien ses roses préférées, un livre intéressant, un dessin

humoristique de Marcel Trézeau qui excellait dans ce genre. Elles saluaient M<sup>me</sup> Norand, embrassaient Annabel, s'informaient affectueusement de ses nouvelles. Annabel semblait alors reprendre vie, devenait presque gaie. Silencieuse, les traits un peu crispés, M<sup>me</sup> Norand la regardait. Puis elle se levait au bout d'un moment et se retirait après avoir serré la main des demoiselles Brennier, sans qu'Annabel eût dit un mot pour la retenir.

Elle parlait peu à Marnel de sa petite-fille, en dehors des réflexions qui avaient trait à sa santé. Depuis qu'Annabel se levait, il allait chaque jour passer quelques moments près d'elle. Toujours, elle l'accueillait avec un évident plaisir. En ces occasions, quand M<sup>me</sup> Norand se trouvait là, il remarquait bien quelque changement dans ses manières à l'égard de sa petite-fille, mais il n'osait en conclure à une modification profonde dans ses idées, à la répudiation de ce qui avait été jusqu'alors sa ligne de conduite à l'égard d'Annabel.

Pendant la maladie de la jeune fille, il avait

écrit fréquemment à Robert pour lui donner des nouvelles. Tous deux avaient décidé que le jeune avocat ferait sa demande en mariage au mois de septembre, quand il viendrait finir les vacances chez son oncle. Avec Annabel, Marnel s'entretenait parfois de lui, rappelait des souvenirs de son enfance, alors qu'il était le voisin et intime ami de son père, le docteur Arlys. Elle l'écoutait avec une sorte de recueillement, avec une ardeur contenue qui, parfois, se décelait dans le regard, dans la palpitation du visage. Marnel songeait alors : « J'ai dit autrefois à Sylvie qu'une étincelle pouvait exister sous cette cendre dont elle avait couvert le cœur, l'esprit de sa petite-fille. Eh bien ! la voilà qui se révèle, cette étincelle : c'est l'amour. Et toute l'œuvre de ma pauvre amie s'écroule, ainsi que je le lui ai prédit. »

Un matin, comme M<sup>me</sup> Norand venait apporter à Annabel des roses qu'elle avait cueillies pour elle, la jeune fille, après l'habituel remerciement poli et froid, dit résolument :

– Grand-mère, j'ai l'intention de pratiquer

désormais la religion qui fut celle de mes parents, qui est la mienne aussi de par mon baptême.

M<sup>me</sup> Norand tressaillit, serra les lèvres. Son regard se durcit un moment, comme naguère quand elle s'adressait à sa petite-fille.

– Ce sont vos amies Brennier qui vous ont mis cela dans l'idée ?

– C'est moi qui le veux, de toute mon âme, de toute ma volonté. J'ai tant souffert de ce vide où j'ai vécu, sans secours spirituel, sans espérance ! Maintenant, je sais que, quelles que soient mes épreuves, je serai soutenue, protégée par une divine puissance. Rien ne me fera renoncer à un tel bonheur.

Quand Annabel avait fait allusion à ses souffrances passées, la pâle figure de l'aïeule avait frémi. D'une voix un peu sourde, où l'on sentait l'effort, M<sup>me</sup> Norand répliqua :

– Vous êtes libre. Je crains seulement que vous n'agissiez sous l'influence de volontés plus fortes que la vôtre et qui vous mèneront beaucoup plus loin que vous ne pouvez le penser.



Sur ses mots, M<sup>me</sup> Norand quitta sa petite fille. Elle gagna la galerie, où Marnel fumait en parcourant des revues. Levant la tête, il regarda son amie et pensa : « Elle a une physionomie à l'orage. Que s'est-il passé ? »

M<sup>me</sup> Norand s'approcha de sa table de travail, écarta brusquement des papiers qui s'y trouvaient, puis, se tournant vers Marnel, dit âprement :

– Ils ont bien travaillé, vos amis Brennier ! Voilà Annabel, maintenant, qui donne dans leurs idées religieuses ! Ils ont mis à bas toute mon œuvre, ils ont pris l'âme de cette enfant...

– Que vous importe, si c'est pour son bonheur ?

– Son bonheur ? Son bonheur ?

Une sorte de ricanement s'échappait des lèvres sèches de M<sup>me</sup> Norand.

– ... Qu'en savez-vous ? D'ailleurs y a-t-il jamais du bonheur ici-bas ?

– Raison de plus pour en désirer, en espérer un autre.

Elle leva les épaules, fit dans la pièce quelques pas un peu saccadés. Marnel la suivait des yeux. Il songeait : « C'est un rude coup pour son orgueil, tout ce qui arrive là. Elle doit en souffrir terriblement. Mais jamais elle ne me l'avouera – ou alors, il faudrait que cette pauvre âme fût bouleversée de fond en comble. »

## XV

Ce fut le lendemain de ce jour que la jeune convalescente descendit pour la première fois à la salle à manger. Comme elle allait prendre sa place habituelle au bout de la table, M<sup>me</sup> Norand lui dit :

– Non, votre couvert est près de M. Marnel.

Sans un mouvement, sans une expression de physionomie qui décelât sa surprise, Annabel s'assit près de l'écrivain. Elle conservait cet air fermé, lointain, qui lui avait toujours été habituel en présence de M<sup>me</sup> Norand. Mais dès que Marnel lui adressait la parole, son visage se détendait, son regard reprenait vie et ses lèvres retrouvaient ce délicat, un peu mélancolique sourire que Robert Arlys aimait tant.

M<sup>me</sup> Norand ne semblait guère disposée à la conversation. Marnel remarquait les rides plus accentuées sur sa figure maigre, le regard distrait,

absorbé en quelque pensée, quelque vision peut-être. Une vision d'autrefois, sans doute. Ce regard, fréquemment, se posait sur Annabel et devenait plus sombre, presque douloureux. Trouvait-elle, comme Marnel l'avait remarqué particulièrement depuis quelques jours, que la jeune fille ressemblait à sa mère, qu'elle en avait surtout les yeux, d'un bleu si doucement violet, où parfois passait l'éclair d'une pensée plus ardente ?

– Vous ne verrez sans doute pas vos amies cet après-midi ? demanda-t-il. Hier, le docteur me disait. Qu'elles devaient passer la journée à Brive.

– Pas Régine. Elle viendra vers trois heures, je pense.

– Vous a-t-elle appris les fiançailles de Danielle avec Marcel Trézeau ?

– Oui, monsieur, je le sais depuis hier.

– Ce sera un gentil ménage. Mais... pauvre Antoinette !

M<sup>me</sup> Norand demanda :

– Pourquoi, pauvre Antoinette ?

– Parce que j’ai compris qu’elle l’aimait, depuis longtemps. D’ailleurs, il lui avait demandé si elle consentirait à devenir sa femme, autrefois, quand ils avaient tous deux vingt-quatre, vingt-cinq ans. Elle a refusé parce qu’on avait besoin d’elle, au foyer. Maintenant, ses sœurs pouvaient la remplacer. Mais elle a trente-deux ans, elle est un peu fanée, tandis que Danielle a tout l’éclat de la jeunesse, toute la vivacité, l’attrait d’une nature plus en dehors, plus brillante.

– C’est très mal à M. Trézeau d’agir ainsi ! dit Annabel.

Ses lèvres frémissaient, un éclair d’indignation passait dans ses yeux.

– ... Antoinette souffre beaucoup. Régine l’a compris, quoiqu’elle ne lui ait rien dit.

– Oui, elle souffre. Certains regards dont elle suivait parfois sa sœur et Trézeau me l’ont appris. Mais pouvons-nous blâmer ce dernier ? Depuis sept ans, il ne s’imaginait sans doute pas qu’Antoinette l’aimait encore. Lui, dans son

existence d'officier colonial, s'était guéri du sentiment qu'il avait pu avoir pour elle, autrefois...

– Un sentiment bien peu profond, alors ! Je croyais que, lorsqu'on aimait, c'était pour toujours.

– Oh ! chère petite fille, je voudrais ne pas toucher à vos illusions ! Mais, hélas ! un tel amour est rare !

– Il existe, cependant ?

Il y avait une anxiété dans le regard d'Annabel. Marnel le remarqua et s'empressa de répondre avec un rassurant sourire :

– Certes, certes ! Je connais des êtres qui en sont capables, qui ne comprennent même l'affection que de cette manière.

– Ce sont des malheureux, dit une voix brève, qui se brisait un peu.

M<sup>me</sup> Norand avait écouté jusqu'alors en silence, avec un pli d'ironie douloureuse aux lèvres, le dialogue de son ami et de sa petite-fille.

– ... Des malheureux, qui souffriront toujours.

Mais qu'y peuvent-ils ? Rien, rien.

La voix se brisa plus encore, dans un accent d'amertume infinie.

– Ce sont des heureux, Sylvie, répliqua fermement Marnel. Mais à condition qu'ils dirigent leurs affections vers une fin plus haute que celles de la terre. Autrement, en effet, je les plains... de toute mon âme.

Le pâle visage couleur d'ivoire frémit légèrement. Annabel regardait M<sup>me</sup> Norand avec un vague étonnement, sans émotion. Il y eut un temps de silence, que Marnel rompit en disant :

– Il paraît que Danielle va aller passer une quinzaine à Granville, chez sa marraine ?

– Oui, elle en parlait ces jours-ci, répondit Annabel. Je crois qu'elle emmènera Louis.

– Puisque vous n'avez jamais vu la mer, Annabel, nous irons finir la saison à Roscoff. Le docteur Brennier m'a dit récemment que cet air vous serait favorable, vous fortifierait complètement. Nous allons l'essayer, en tout cas.

Annabel leva sur sa grand-mère un regard où

la surprise se mêlait de défiance.

– Il ne faut pas vous déranger pour moi, grand-mère, dit-elle froidement. Je suis fort bien ici, et puisque vous y avez vos habitudes...

– Du moment où il s’agit de votre santé, les habitudes ne comptent pas. Nous partirons dès que vous serez un peu plus forte.

Marnel, qui suivait avec un vif intérêt les impressions que laissait voir cette jeune physionomie, comprit qu’en l’âme d’Annabel se disputaient le plaisir de ce voyage, de ce séjour, et le regret de quitter ses amies.

– Quant à vous, mon cher Félicien, je compte que vous nous accompagnerez là-bas ? ajouta M<sup>me</sup> Norand.

– Heu ! heu !... Je ne sais. Voilà déjà trop de temps que je vous encombre, ma bonne Sylvie. Puis j’avais presque promis à un vieil ami basque de l’aller voir dans son logis de Saint-Étienne-de-Baïgorry...

– Vous irez le voir plus tard. Nous comptons absolument sur vous, Félicien.



Marnel hochâ la t#te, en souriant. À ce moment, il rencontra le regard des beaux yeux bleus levés sur lui et il y lut une si vive prière que toute son hésitation tomba.

– Eh bien ! c’est entendu, nous partirons en chœur pour la Bretagne ! dit-il gaiement.

## XVI

M<sup>me</sup> Norand et sa petite-fille rentrèrent à Paris au début d'octobre. Marnel les avait quittées depuis huit jours pour aller passer trois semaines en pays basque, chez son ami.

Annabel était complètement remise. Le climat de Roscoff lui avait fait le plus grand bien. Il y avait maintenant un peu de rose – bien naturel, celui-là, à son teint délicat, et de la vie, de la lumière dans ses beaux yeux. Son corps svelte et mince avait perdu cette excessive maigreur qui inquiétait le docteur Brennier, ses mouvements prenaient plus de vivacité, sans perdre leur grâce discrète.

Pendant le séjour à Roscoff, elle avait fait de quotidiennes excursions en compagnie de Marnel, dans la voiture que conduisait Mien, le chauffeur annamite. M<sup>me</sup> Norand demeurait souvent à l'hôtel, sous prétexte de fatigue. Mais

elle veillait avec sollicitude sur la santé de sa petite-fille, lui faisait des présents pour sa toilette ou pour ses distractions. Cependant, elle ne lui témoignait aucune affection extérieure. Cela eût été difficile, d'ailleurs, avec l'attitude que conservait Annabel à son égard – attitude correcte, polie, mais d'une froideur qui ne cédait pas.

À Paris, une existence nouvelle s'ouvrit pour la jeune fille. M<sup>me</sup> Norand prit une femme de chambre pour seconder Mélanie et Martin. Annabel fut engagée à suivre des cours de littérature, d'histoire, de sciences. M<sup>me</sup> Norand la conduisit à quelques concerts, à quelques réunions théâtrales. Elle la présenta à ses relations et les invitations commencèrent d'arriver, car cette jolie fille, qu'on savait bien dotée, représentait un fort bon parti.

Annabel appréciait cette existence jusqu'alors inconnue d'elle. Mais à tout elle préférait les moments passés près de ses amies. Là seulement elle montrait sa vraie nature, si longtemps refoulée. À celles qui l'avaient accueillie avec

tant de bonté, de discrète compassion, elle témoignait une délicate, reconnaissante affection. À celles-là, elle laissait voir quelque chose de cette sensibilité frémissante et douloureuse, meurtrie pendant tant d'années.

M<sup>me</sup> Norand ne mettait pas d'obstacle à ces rapports entre sa petite-fille et les demoiselles Brennier. Mais chaque fois qu'Annabel disait : « Je vais à Neuilly, grand-mère », une ombre couvrait le regard de l'aïeule et les lèvres pâles se serraient nerveusement.

Un jour, M<sup>me</sup> Norand demanda :

– Voyez-vous quelquefois le neveu du docteur, l'avocat, chez vos amies ?

– Non, grand-mère. Il est en ce moment à Marseille, où il plaide dans une importante affaire. Il ne reviendra qu'au commencement de décembre.

La physionomie de M<sup>me</sup> Norand témoigna d'une satisfaction qui échappa à la jeune fille. Mais la grand-mère, par contre, ne remarqua point la plus vive lumière qui passait dans les

yeux bleus.

Annabel, en effet, depuis son retour, n'avait vu qu'une fois Robert avant son départ pour Marseille. Il lui avait dit qu'il désirait de toute son âme devenir son mari, et elle avait répondu avec simplicité qu'elle en serait bien heureuse. Mais d'accord avec le docteur Brennier, ils étaient convenus d'attendre pour faire la demande à M<sup>me</sup> Norand la fin du procès qui occupait le jeune avocat, en même temps que le retour de Marnel, lequel aurait lieu à peu près vers la même époque.

On s'occupait chez le docteur Brennier des préparatifs pour le mariage de Danielle. Antoinette montrait une physionomie sereine, et Annabel, avec une affectueuse curiosité, se demandait si la consolation était venue pour elle.

La réponse à cette question lui fut donnée un jour, la veille du mariage. Avant de se rendre à Neuilly, où elle avait rendez-vous avec Régine qui faisait son instruction religieuse, elle était allée jusqu'à Notre-Dame-des-Victoires, dont elle aimait l'atmosphère de ferveur. Tandis qu'elle

priait, son regard s'arrêta sur une personne agenouillée dans la rangée de chaises précédant celle où elle se trouvait. Elle reconnut aussitôt Antoinette. Celle-ci avait le visage caché entre ses mains et, à un léger mouvement de ses épaules, Annabel comprit qu'elle pleurait.

Ainsi donc, elle n'était pas encore consolée ? Elle souffrait toujours héroïquement, le sourire aux lèvres ? Pauvre Antoinette ! Pauvre chère Antoinette !

Discrètement, Annabel sortit sans attendre son amie, comme elle l'eût fait en une autre circonstance. Elle arriva tout émue encore à la villa du docteur Brennier. Régine s'en aperçut aussitôt et demanda :

– Qu'avez-vous, ma petite Annabel ?

– Oh ! Régine, cette pauvre Antoinette ! Je viens de la voir pleurer à Notre-Dame-des-Victoires... Et je croyais pourtant qu'elle avait pris son parti de cette déception.

Régine hocha la tête.

– Non, non. Cela viendra, mais nous n'en

sommes pas là. Elle aura encore de pénibles moments à passer. L'aide divine, notre affection, les lui adouciront, heureusement.

Annabel devait être une des demoiselles d'honneur de Danielle, avec Robert Arlys comme cavalier. Là encore M<sup>me</sup> Norand n'avait pas opposé d'objection. Mais le nom du garçon d'honneur amena une ombre dans ses yeux. Elle fit observer :

– Pourquoi a-t-on choisi un parent de la mariée, plutôt que quelqu'un du côté de M. Trézeau ?

– Mais M. Arlys est un ami de celui-ci, grand-mère.

– Ah ! oui, c'est vrai... Eh bien ! il va falloir nous occuper de votre toilette, Annabel.

Depuis la maladie de sa petite-fille, M<sup>me</sup> Norand la faisait habiller par une excellente couturière. Sa mise, maintenant, avait la discrète élégance qui caractérisait celle de ses amies Brennier. De ce fait, et une santé meilleure aidant, sa fine beauté atteignait à son plein

épanouissement.

Ce fut l'impression de Robert Arlys quand il la revit dans la soirée précédant la cérémonie nuptiale, au dîner chez le docteur qui réunissait quelques intimes. M<sup>me</sup> Norand avait décliné l'invitation, mais Félicien Marnel était là, et lui aussi constata du premier coup d'œil la transformation de la jeune fille. La frêle, triste Annabel n'était plus. Mais elle conservait son charme délicat, sa réserve qui tout d'abord paraissait un peu froide et qui n'était que la survivance d'une habitude de repliement sur soi-même, acquise dès l'enfance près de M<sup>me</sup> Norand et de la sèche, inflexible M<sup>me</sup> Baury.

– Dites donc, chère Sylvie, elle est bien changée, votre petite-fille ? Quelle délicieuse personne !

Ainsi parlait Marnel, le lendemain, dans le petit salon du docteur, tandis que les invités se pressaient autour du buffet installé dans la grande salle à manger dont les deux portes vitrées donnaient sur un tranquille jardin.

M<sup>me</sup> Norand inclina affirmativement la tête.



Son regard suivait la charmante silhouette vêtue de blanc, vers laquelle, à ce moment, s'approchait Robert Arlys. Le jeune homme, légèrement incliné, parla pendant quelques instants à Annabel. Puis tous deux s'éloignèrent vers la pièce voisine.

– Comment trouvez-vous ce jeune Arlys, Sylvie ? demanda Marnel.

Du bout des lèvres, M<sup>me</sup> Norand répondit :

– Il n'est pas mal.

– N'est-ce pas ? Il est bien physiquement, distingué, d'une intelligence au-dessus de l'ordinaire. Un éminent avocat de mes connaissances m'a affirmé qu'il avait devant lui le plus bel avenir. Quant au point de vue moral, il est inattaquable.

– Pourquoi me faites-vous le panégyrique de ce monsieur ?

La brusque question, le regard méfiant ne démontèrent pas Marnel.

– Parce que Robert est le fils d'un de mes meilleurs amis, comme vous le savez, et que j'ai

pour lui la plus haute estime, car nous n'avons que trop peu de jeunes hommes de cette valeur.

– Ne serait-ce pas plutôt que vous songez à un mariage entre Annabel et lui ?

À cette attaque directe, qu'il avait provoquée, Marnel riposta :

– Ce ne serait pas si mal ! Qu'en dites-vous, Sylvie ?

– Je dis que je ne veux pas marier Annabel maintenant.

La réponse était brève, tranchante. Dans les yeux de son interlocutrice, Marnel voyait luire la lueur des mauvais jours.

– Pourquoi, si ces jeunes gens se plaisent ?

– Ils se plaisent ? Ils vous l'ont dit ?

– Robert, oui... Annabel, je le suppose...

– Il vous a chargé de faire la demande ?

– Oui, chère Sylvie. Croyez-moi, ce serait le bonheur d'Annabel.

– Je n'en sais rien. On ne sait jamais rien de ces choses-là. En tout cas, je ne veux pas en

entendre parler maintenant.

– Mais pourquoi ?

Pendant quelques instants, M<sup>me</sup> Norand demeura silencieuse, les lèvres serrées, le visage tendu, contracté. Puis elle dit froidement :

– Annabel est trop jeune. Sa santé a besoin d’être raffermie...

– Le bonheur aurait tôt fait d’achever l’œuvre déjà en si bonne voie !

– Le bonheur ! Le bonheur ! Mais qu’en savez-vous, je le répète ?

La voix, assourdie à cause de la présence d’autres invités dans le salon, prenait un accent d’irritation.

– ... Sa mère aussi croyait le trouver quand elle épousa Steverson, malgré moi. Je ne veux pas que cela recommence pour cette enfant.

– Vous n’allez pas comparer Steverson à Robert Arlys, chère amie ? Vous pouvez recueillir sur celui-ci, de divers côtés, des renseignements parfaits. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, puis nous en reparlerons.

M<sup>me</sup> Norand leva sur son ami des yeux pleins d'orage.

– Annabel sait-elle que ce jeune homme songe à demander sa main ?

– Oui, il le lui a dit quand il l'a trouvée dans la chapelle Saint-Pierre. Il l'a aimée dès les premiers jours... et probablement en a-t-il été de même pour elle. L'amour l'a enlevée à cet enlèvement moral, à ce désespoir secret qui, peu à peu, la conduisaient à la mort.

Marnel vit tressaillir les longues mains pâles abandonnées sur le velours noir de la robe. Les yeux bleus se détournèrent. À peine, dans le brouhaha des conversations voisines, entendit-il cette interrogation !

– Elle vous l'a dit ?

– Pas à moi, mais à ses amies et à Robert. Ils l'ont sauvée... lui surtout. Je la crois, sous ses dehors peu expansifs, capable du plus profond attachement. C'est une âme délicate, sensible – une âme très charmante, Sylvie. Il ne faut plus la faire souffrir.

Pendant un moment, Marnel attendit une réplique. Mais elle ne vint pas. M<sup>me</sup> Norand semblait considérer avec intérêt le petit Louis qui, plantant là une cousine de son âge avec laquelle il avait quêté pendant la messe nuptiale, paraissait à la recherche de quelqu'un. Tout à coup, il s'élança vers Annabel qui rentrait dans le salon avec Robert. Elle se pencha vers lui, souriante, la physionomie un peu animée par un secret bonheur.

– Une âme très charmante, répéta à mi-voix Marnel. Mais il lui faut un peu de chaleur. Il lui faut de l'amour.

Voyant M<sup>me</sup> Norand demeurer obstinément muette, il jugea bon de ne pas insister. La réflexion, peut-être, agirait de manière favorable sur cet esprit orgueilleux.

## XVII

Quand Marnel, le lendemain, rapporta cet entretien à Robert, celui-ci témoigna d'une vive émotion.

– Ainsi, elle refuse ?... Avez-vous eu l'impression que c'était catégorique ?

– Oui, mon enfant... pour le moment du moins. Sylvie a une volonté qui ne plie guère. Elle l'a bien montré dans sa façon d'élever sa petite-fille – alors qu'il lui fallait agir contre son cœur.

– Comment, contre son cœur ?

Marnel eut un sourire devant l'étonnement du jeune homme.

– J'ai soupçonné déjà, pendant les derniers temps de mon séjour à Maison-Vieille, qu'elle tendait toute son énergie pour rester fidèle à son idée. Pourquoi cela ? Mais parce que cette enfant

ne lui était pas indifférente, qu'elle retrouvait en elle des traits, des expressions de sa fille si passionnément aimée. Ce stoïcisme a commencé de fléchir au moment où nous avons ramené Annabel blessée, malade. J'ai vu alors dans ses yeux passer l'angoisse, l'effroi. Ensuite, mon impression s'est confirmée en remarquant sa préoccupation, son inquiétude, pendant les jours où la vie de sa petite-fille a été en danger, puis son changement si complet, depuis lors, à l'égard d'Annabel. Celle-ci a dû t'en parler !

– Elle m'a dit seulement, répondant à une question que je lui adressais, que M<sup>me</sup> Norand lui laissait beaucoup plus de liberté, lui permettait de mener l'existence habituelle aux jeunes filles de sa situation. Mais elle ne s'est pas étendue sur ce sujet. J'ai cru sentir qu'il lui était désagréable d'en parler.

Marnel hocha la tête. Sa main déplaça un peu nerveusement quelques objets sur sa table de travail, car l'entretien avait lieu dans sa villa de Bellevue.

– Oui... oui... Vois-tu, Robert, cette enfant n'a

pas encore pardonné à sa grand-mère. Il existe chez elle une rancune profonde, tenace, dont, je le crains, il sera peut-être difficile de venir à bout.

– C’est possible... et le refus que nous oppose M<sup>me</sup> Norand n’est pas fait pour atténuer ce ressentiment. Faut-il le lui apprendre ?... ou attendre encore ?

– Mieux vaut qu’elle connaisse les intentions de sa grand-mère... Et... je pense à quelque chose...

Marnel songea un moment, les sourcils légèrement rapprochés.

– ... Si elle parlait elle-même à Sylvie ?... Si elle lui faisait part de son désir de devenir ta femme ? Qu’en dis-tu ?

– Qu’espérez-vous de cette démarche directe ?

– Eh bien ! j’ai dans l’idée que Sylvie n’osera pas lui refuser, à elle... à elle qu’elle a rendue si malheureuse.

– Vous avez peut-être raison. Je dois voir Annabel cet après-midi, chez mon oncle, et je lui parlerai de cela.



– Oui, j’ai quelque espoir dans cette manière d’agir. Autrement... avec une volonté comme celle de Sylvie...

Et un hochement de tête acheva sa phrase.

\*

Quand Robert eut appris à sa fiancée la réponse faite par M<sup>me</sup> Norand aux ouvertures de Félicien Marnel, le fin visage parut se durcir un peu, le doux violet des yeux devint très sombre. Pendant un moment, Annabel garda le silence. Quand elle parla, sa voix était assourdie par une émotion contenue.

– Elle n’a pas le droit... elle ne peut pas m’empêcher...

– En principe, non. Mais, étant donné surtout son changement d’attitude à votre égard, vous lui devez des ménagements.

– Je ne crois pas que je lui doive rien !

Une soudaine irritation faisait trembler la

jeune voix.

Robert prit entre ses mains la main délicate et la serra longuement.

– Ma petite Annabel, si vous voulez devenir vraiment chrétienne, il faut apprendre à pardonner. Votre grand-mère a eu de grands torts à votre égard, elle vous a fait beaucoup souffrir ; mais ce ne fut pas par pure méchanceté.

– Qu'en savez-vous ?

– M. Marnel m'a appris comment, ayant chéri passionnément sa fille, elle a éprouvé par elle de dures désillusions. Alors, pour ne pas recevoir par vous de nouvelles blessures, elle s'imposa à votre égard cette ligne de conduite, elle fit taire son cœur, le comprima, le glaça en quelque sorte. Le résultat fut affreux pour vous, pauvre enfant.

– Affreux ! répéta Annabel.

Ses traits se crispaient, un voile semblait passer devant son regard.

– Mais il faut lui pardonner cette aberration. Il faut, Annabel...

Elle se redressa dans le fauteuil où elle était

assise près de Robert. Ses lèvres tremblaient, la révolte faisait étinceler ses beaux yeux.

– Lui pardonner ? Ah ! ne me demandez pas cela ! Vous n’avez donc pas compris ce qu’elle m’a fait souffrir ? Vous n’avez pas compris que j’ai été près de... de mourir volontairement ?

– Si, j’ai tout compris, chère Annabel. Mais je vois que vous n’êtes pas encore pénétrée de l’esprit de l’Évangile. Vous n’êtes pas une disciple du Christ qui a pardonné à ses bourreaux.

Annabel baissa la tête sous le doux reproche de ce regard. Robert poursuivait, de cette voix persuasive et chaude qui avait eu tant de pouvoir sur elle dès les premiers jours :

– M<sup>me</sup> Norand est coupable, je le répète, mais je vous ai présenté quelques circonstances atténuantes. Sous des dehors froids, sous une apparente insensibilité, c’est une âme passionnée, m’a dit M. Marnel...

Annabel ne put retenir une protestation :

– Oh ! cela, par exemple !

– Il la connaît depuis longtemps, il est un très

fin observateur et, si peu que j'aie vu M<sup>me</sup> Norand, je crois qu'il ne se trompe pas. Elle a essayé, pendant des années, de rester indifférente à votre égard ; elle n'y a pas réussi. Votre maladie a été le choc qui devait briser cette insensibilité factice et maintenant, Annabel, elle ne résiste plus à son affection pour vous.

– Son affection pour moi ?

Annabel regardait son fiancé avec stupéfaction.

– ... Vous plaisantez ?

– Aucunement. Félicien Marnel est persuadé qu'elle vous aime, et que si vous lui demandez d'accorder son autorisation à notre mariage, elle n'aura pas la force de vous la refuser.

Les traits d'Annabel se tendaient, ses yeux devenaient très sombres. Pendant un moment, Robert crut qu'elle allait protester avec véhémence. Mais elle dit enfin, d'un accent un peu dur :

– Eh bien ! nous verrons. Je le lui demanderai aujourd'hui même.

## XVIII

Devant son bureau, M<sup>me</sup> Norand demeura inactive. Elle éprouvait depuis quelques mois une lassitude physique qui, parfois, avait raison de son énergie. La lampe posée près d'elle éclairait la surface du bureau, les papiers et les volumes épars, mais laissait dans une demi-ombre le visage aux tons d'ivoire, les yeux songeurs sous leurs paupières un peu flétries.

Un coup léger fut frappé, une ombre légère parut au seuil de la porte doucement ouverte.

– Puis-je vous parler, grand-mère ?

M<sup>me</sup> Norand tressaillit. Elle répondit de cette voix adoucie qu'elle avait maintenant pour sa petite-fille :

– Mais oui, mon enfant.

Annabel s'avança jusqu'au bureau.

M<sup>me</sup> Norand ne voyait pas son visage, qui se

trouvait au-dessus de la lumière répandue par la lampe. Elle perçut l'effort de la voix qui disait :

– Je veux vous demander quelque chose...

– Prenez cette chaise. Apprenez-moi ce que vous désirez.

Maintenant qu'Annabel était assise, M<sup>me</sup> Norand voyait dans une indécise clarté le visage délicat, les cheveux blonds aux doux reflets argentés, le buste mince, habillé avec élégance d'un fin lainage vert amande. Les cils battaient un peu sur les yeux qui regardaient en face l'aïeule.

– Grand-mère, M. Arlys m'a demandé si je voulais bien devenir sa femme. Je lui ai répondu affirmativement. Mais M. Marnel m'a appris que vous ne consentiriez pas à cette union.

– C'est exact, Annabel.

Il y eut un temps de silence, puis la voix un peu frémissante s'éleva de nouveau :

– Pourquoi ?

– Parce que je vous trouve trop jeune.

– Oh ! non, je ne suis pas trop jeune !... J’ai souffert et cela vieillit. Puis, je... je ne puis être heureuse qu’avec lui !

Quoique contenu, ce cri jaillissait comme un ardent aveu des lèvres, du cœur d’Annabel.

M<sup>me</sup> Norand respira fortement. Ses mains, appuyées sur le bureau, se crispèrent un moment. Elle dit lentement, avec une sorte d’effort :

– Vous vous figurez cela. Mais mon devoir est de vous prémunir contre un entraînement irréfléchi.

– Dites plutôt qu’il vous déplaît... Que vous avez un parti pris contre lui, parce qu’il n’a pas vos idées !

L’accent devenait un peu âpre. M<sup>me</sup> Norand tarda avant de répliquer :

– Non, ce n’est pas cela. Vous ne pouvez comprendre... Mais je ne puis consentir...

– Si, vous consentirez ! Vous n’avez pas le droit d’empêcher que j’aie un peu de bonheur, après tant d’années douloureuses... tant d’années ! Non, non, vous n’avez pas le droit !...

Annabel se levait si vivement que la chaise faillit tomber derrière elle. Sa voix, passionnée, véhémence, vibrante dans le silence de la grande pièce qui donnait sur une cour tranquille. Les longues mains maigres tremblèrent sur le bureau, puis s'écartèrent, s'appuyèrent au rebord d'acajou. Pendant un instant, on n'entendit que le tic-tac de la pendulette posée sur un meuble voisin. Puis, M<sup>me</sup> Norand dit, avec ce même accent d'effort qui donnait l'impression d'une souffrance contenue, mais profonde :

– Je ne veux pas empêcher votre bonheur si vous croyez le trouver là, Annabel. Je consens donc à ce mariage. Vous direz à M. Arlys qu'il peut venir faire sa demande officielle.

Une si prompte victoire dut surprendre fortement Annabel, car elle resta un moment sans parole. Puis elle dit avec hésitation :

– Je vous remercie, grand-mère. Je... je regrette de vous avoir parlé ainsi tout à l'heure...

– Cela importe peu. Puisque vous désirez si vivement épouser M. Arlys, je ne puis m'y opposer davantage du moment où je n'ai rien à



lui reprocher. Je ne sais quelle idée j'avais...

Elle passa la main sur son front. Après un moment de silence, elle dit à sa petite-fille qui esquissait un mouvement pour se retirer :

– N'oubliez pas que notre ami Marnel dîne ici ce soir. Avez-vous pensé à remplacer les fleurs pour le milieu de table ?

– Oui, grand-mère ; j'ai trouvé de très jolies petites bruyères, de tons différents. Je sais que M. Marnel aime beaucoup cette fleur.

– Très bien, mon enfant. Allez, maintenant... et soyez heureuse.

Quand la jeune fille fut sortie, M<sup>me</sup> Norand s'enfonça avec accablement dans son fauteuil. De ses lèvres tremblantes, ces mots s'échappèrent :

« Elle aussi !... Mais c'est justice ! »

\*

À partir de ce moment, M<sup>me</sup> Norand fut la première à ne pas faire traîner les préliminaires

du mariage. On l'eût dit pressée d'en finir, de voir s'éloigner sa petite-fille. Elle continuait de traiter celle-ci avec douceur et se montrait fort généreuse à son égard. Annabel semblait avoir perdu quelque chose de sa méfiance, s'efforçait d'être moins froide, de vaincre son ressentiment, surtout depuis qu'elle avait fait sa première communion. Mais M<sup>me</sup> Norand le sentait trop bien, cet effort ; elle savait qu'aucune affection ne pouvait exister pour elle, dans le cœur trop longtemps meurtri.

Par contre, une sympathie s'établissait entre Robert et l'aïeule. Très vite, elle avait apprécié la valeur intellectuelle et morale du jeune avocat. Lui, de son côté, disait à Annabel :

– Votre grand-mère est une âme qui a erré longtemps, qui s'est égarée par orgueil ; mais elle est loyale, elle est énergique. Je ne désespère pas qu'en elle la lumière divine chasse les ombres qui subsistent encore.

Annabel ne répliquait rien à ces remarques de son fiancé. Mais il ne discernait plus dans son regard cette lueur, cette sorte de dureté qui l'avait

inquiété parfois, quand il lui parlait de sa grand-mère, en lui donnant à craindre que la grande loi du pardon fût difficilement comprise par elle.

Après le mariage, célébré dans l'intimité, les jeunes époux partirent pour l'Espagne. En prenant congé de M<sup>me</sup> Norand, Annabel dit avec une nuance d'émotion dans la voix :

– Je vous remercie, grand-mère, de vos bontés pour moi.

M<sup>me</sup> Norand la regarda longuement. Il y avait, dans ces yeux naguère si froidement impérieux, une souffrance dont fut frappé Marnel, qui se trouvait en face d'elle.

– Je n'ai fait que mon devoir, Annabel... et c'était aussi une réparation. Puisque vous priez maintenant, priez pour moi.

Elle se pencha, mit un baiser sur le front de la jeune femme. Annabel sentit que ses lèvres frémissaient, qu'elles semblaient brûlante de fièvre.

M<sup>me</sup> Norand ajouta, en tendant la main à Robert :

– Rendez-la bien heureuse, mon enfant. Elle n’a que vous au monde. Mais je sais que vous serez toujours pour elle le plus fidèle ami, le meilleur conseiller.

\*

Ce fut à Tolède, quinze jours plus tard, que leur parvint une dépêche de Marnel qui les rappelait à Paris. M<sup>me</sup> Norand, atteinte de congestion pulmonaire, était au plus mal.

Quand ils arrivèrent, elle vivait encore. Réconciliée avec le Dieu dont elle avait essayé de nier l’existence, elle semblait calme, heureuse. Près d’elle se tenait Régine, sa fidèle infirmière durant ces quelques jours de maladie – Régine qui bientôt allait entrer chez les Petites Sœurs de l’Assomption. Quand la mourante vit paraître Annabel, elle eut un soupir, un geste d’appel. La jeune femme s’approcha, se pencha vers le visage si pâle, dont les yeux la contemplèrent avec une sorte d’avidité tendresse, pendant quelques

instants.

– Enfant, pardonnez-moi...

La voix était étouffée par l’oppression.

– ... Je vous ai rendue malheureuse. J’avais peur de souffrir en vous aimant... comme pour votre mère. Pardonnez-moi...

– Oui, grand-mère, oui !...

Les larmes venaient aux yeux d’Annabel, l’émotion serrait sa gorge.

– ... Je ne pense plus à ce passé. J’aurais voulu que vous viviez encore, parce que... j’aurais peut-être pu vous aimer.

Une lueur de joie éclaira les prunelles qui commençaient de se voiler. M<sup>me</sup> Norand murmura :

– La mort me sera plus douce, après cette parole. Moi, je vous aime... Je vous aurais trop aimée, comme ma pauvre Lucienne... Mieux vaut que...

La phrase fut interrompue par une suffocation. Après cela, M<sup>me</sup> Norand ne parla plus. Ses

paupières restaient closes. Mais quand Annabel lui mit au front un long baiser, ses lèvres sèches eurent encore une sorte de sourire qu'elles conservèrent jusqu'au moment où le docteur Brennier, arrivé quelque temps avant, annonça tristement :

– C'est fini.

Quand, un peu plus tard, Félicien Marnel se trouva seul avec Robert et sa femme, il dit à Annabel :

– Ma chère petite, j'ai vu chaque jour ma pauvre Sylvie, pendant votre absence. Sa nature un peu fermée s'est parfois ouverte pour moi et j'ai eu la confirmation de ce que je soupçonnais. Après avoir lutté si longtemps contre son cœur, après vous avoir si injustement fait souffrir, par une folle aberration d'esprit, elle s'était mise à vous aimer profondément. J'ai compris qu'elle avait conçu le dessein de vous garder près d'elle plusieurs années pour jouir de votre présence, pour tenter de gagner votre affection. Mais elle a vu que jamais celle-ci ne lui serait acquise si elle s'opposait à votre mariage. Elle a vu que vous lui

gardiez un tenace ressentiment... et elle a cédé pour ne pas vous faire souffrir davantage, par découragement aussi devant cette rancune. Pour cette âme entière, orgueilleuse et qui ne savait pas aimer à demi, ce fut très dur, Annabel. Dieu lui en tiendra compte, en sa justice. Et vous, mon enfant...

Il regardait Annabel, assise en face de lui. Dans sa robe noire, elle était blanche, délicate comme une fleur précieuse. Des larmes venaient aux beaux yeux bleus sur lesquels battaient les cils blonds, pâles et légers. Robert appuyait sa main sur celle de la jeune femme et considérait celle-ci avec une grave tendresse. Il dit pensivement :

– J’avais compris tout cela depuis que je voyais fréquemment M<sup>me</sup> Norand. Mais Annabel n’en veut plus à sa grand-mère. C’est fini, cela. Dieu nous pardonne nos fautes, nos erreurs. Oserions-nous, aveugles et malheureux que nous sommes, déclarer : « Je ne pardonne pas ? »

La voix d’Annabel s’éleva, un peu tremblante :

– Je lui ai dit la vérité, hier, en lui répondant que je ne pensais plus au passé, que même, peut-être, j'aurais pu l'aimer. Ce n'était pas seulement par pitié... Non, j'avais senti en ces derniers temps qu'elle avait un cœur, que celui-ci avait été sans doute blessé, douloureusement blessé autrefois, et c'est alors, je crois, que j'ai commencé à pardonner.





Cet ouvrage est le 341<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.